Cours
d'Accouchement.

SUPPL. A 60999/A

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Wellcome Library

<https://archive.org/details/b28751966>

COURS

D'HIPPIATRIQUE.

STRASBOURG, de l'imprimerie de F. G. LEVRAULT

COURS **D'HIPPIATRIQUE.**

A L'USAGE
DES OFFICIERS ET SOUS-OFFICIERS
DE CAVALERIE.

COMPRENANT un précis anatomique du
cheval ; un résumé d'extérieur et une
notice sur l'hygiène.

TROISIÈME ÉDITION CORRIGÉE,

AUGMENTÉE DE

NOTIONS DE THÉRAPEUTIQUE VÉTÉRINAIRE.

PAR MAX. JACQUEMIN,

ANCIEN RÉPÉTITEUR A L'ÉCOLE ROYALE DE CAVALERIE.

4

J.-LAGUIONIE (Maison ANSELIN).

Rue et Passage Dauphine, 56.

1828.

AVERTISSEMENT.

LES additions importantes et les améliorations que je m'étais fait un devoir d'apporter à la deuxième édition du Cours d'hippiatrique lui ont mérité l'honorable bienveillance avec laquelle la première avait été accueillie. Ce succès flatteur, en rendant maintenant nécessaire une troisième publication, m'imposait l'obligation d'y donner tous mes soins, et des circonstances favorables m'ont heureusement mis à même de le faire.

Chargé en 1827 par le Conseil d'instruction de l'École royale de cavalerie de rédiger contrairement l'Extrait du cours d'équitation militaire, j'ai

dû faire beaucoup de recherches, qui ont motivé les rectifications et additions de cette troisième édition. J'ai quelquefois substitué à l'ancien texte des nouvelles rédactions qui se trouveront littéralement dans l'Extrait du cours d'équitation militaire ; mais comme ces rédactions étaient de moi, je n'ai dû avoir aucun scrupule à cet égard, et j'ai cru même ne pouvoir mieux faire que de reproduire ces parties d'un travail qui, outre la sanction du Conseil d'instruction de l'École de Saumur, a encore obtenu celle des Officiers généraux chargés de sa révision.

Cette troisième édition se distinguera particulièrement par l'addition d'une quatrième partie, sous le titre de *Notions*

de thérapeutique vétérinaire, qui rend ce petit COURS D'HIPPIATRIQUE très-complet, et mettra MM. les Officiers à même de diriger les premiers soins à administrer aux chevaux malades. Ce complément était indispensable, puisqu'il est une infinité de circonstances dans lesquelles un chef de détachement se trouve abandonné à lui-même loin des secours d'un vétérinaire. Aussi, sans prétendre aux connaissances d'un artiste, combien n'est-il pas à désirer que l'officier puisse, au début d'une maladie, faire les prescriptions nécessaires, en attendant le moment où il pourra recourir à un homme de l'art. C'est d'après cette idée que les Notions de thérapeutique ont été conçues; tous les préceptes qui y sont resserrés

sont puisés aux meilleures sources : ils peuvent donc servir en même temps à aider la mémoire du praticien et à éclairer le cavalier sur la bonté du traitement applicable à telle ou telle affection.

Comme dans cette nouvelle édition je ne me suis point écarté du système d'analyse que je m'étais prescrit d'abord, on ne doit point chercher de longs développemens dans ce traité; mon unique but a été de rappeler succinctement les explications faites dans les leçons orales, de préciser les mots techniques souvent difficiles à retenir, et de fixer un mode de division, toujours si nécessaire au succès de quelque étude que ce soit.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

Précis anatomique.

	Pages.
GÉNÉRALITÉS D'ANATOMIE.....	I
Définitions.....	2
Des articulations.....	3
Squelétologie.....	5
De la tête.....	6
Des mâchoires.....	7
Du tronc.....	9
Des membres.....	11
Des cartilages.....	14
Anatomie de l'œil.....	16
De la vision.....	20
Sarcologie.....	21
De la peau.....	22
Du tissu cellulaire.....	23
Myologie.....	24
Splanchnologie.....	30
De la digestion.....	30
De la respiration.....	34

	Pages.
De la circulation	37
De la nutrition	40
De la sensibilité	41
Des sensations	42
Des organes génitaux	44
Ouverture du cheval mort	45

II.^e PARTIE.

<i>Résumé d'extérieur</i>	49
---------------------------------	----

I.^{re} DIVISION.

De l'avant-main.

De la tête	50
De la nuque	50
Du toupet	51
Des oreilles	51
Des parotides	52
De la gorge	52
Du front	52
Des sourcils	53
Des salières	53
Des tempes	53
Des yeux	54
Des larmiers	57
Des joues	57
Du chanfrein	57

Du bout du nez et des naseaux.....	58
De la bouche.....	60
Des lèvres.....	60
Des barres.....	61
De la langue.....	61
Du palais.....	62
De l'âge.....	63
Des tics.....	78
De la barbe et du menton.....	78
De l'auge et de la ganache.....	79
De la tête en général.....	80
De l'encolure.....	81
Du poitrail.....	83
Des ars et inter-ars.....	84
Du garrot.....	84
De l'épaule et du bras.....	85
De l'avant-bras et du coude.....	86
Du genou.....	87
Du canon et du tendon.....	89
Du bonlet.....	91
Du paturon.....	93
De la couronne.....	94
Du pied.....	95

2.^e DIVISION.*Du corps.*

Du dos.....	105
Des reins.....	106

	Pages.
Des côtes.....	107
Du passage des sanglès.....	108
Du ventre.....	108
Des flancs.....	109

3.^e DIVISION.

De l'arrière-main.

Des organes de la génération.....	112
De la croupe.....	115
De la queue.....	116
Des hanches.....	117
De la cuisse.....	118
Des fesses.....	119
Du grasset.....	120
De la jambe.....	120
Des jarrets.....	121
De la châtaigne.....	126
Du canon, du boulet, etc.....	126

Complément d'extérieur.

Des proportions.....	127
Des aplombs.....	132
Des robes et des marques particulières.....	137
Des robes proprement dites.....	137
Particularités dans les robes.....	143

III.^e PARTIE.

Pages.

<i>Notice sur l'hygiène</i>	152
Des alimens secs.....	153
Du foin.....	153
Fourrages des prairies artificielles.....	157
De la luzerne.....	157
Du trèfle.....	157
Du sainfoin.....	158
Des pailles.....	158
Des grains.....	160
De l'avoine.....	160
De l'orge.....	162
Du seigle.....	162
Du froment.....	163
Du son.....	163
Du maïs.....	164
De la féverolle.....	164
Du sarrasin.....	164
Des bizailles.....	165
Des alimens verts.....	165
Alimens auxquels on peut recourir en cas de disette.....	166
Des alimens liquides.....	168
De l'air atmosphérique.....	168
Des saisons.....	170
De l'influence des climats et des localités....	171
Des habitations.....	172
Assainissement et désinfection des écuries....	174

	Pages.
Du pansage.....	175
Des bains.....	176
Du régime.....	176
Du travail.....	177
Du repos.....	177
De la nourriture.....	178
Du régime sec.....	178
Du régime du vert.....	179
Du vert à l'écurie.....	180
Du vert en liberté.....	181
De la ferrure.....	182
Des instrumens que l'on emploie pour ferrer les chevaux.....	182
Des parties constitutives du fer.....	183
Des proportions du fer.....	184
Des fers méthodiques.....	186
Des préjugés.....	197

De la garantie.

Extrait des répertoires et collections de juris- prudence applicables aux marchés.....	206
Des cas redhibitoires.....	209
Articles du Code civil qui ont rapport à la ga- rantie et aux cas redhibitoires.....	211

IV.^e PARTIE.

<i>Petite matière médicale.</i> . . .	214
---------------------------------------	-----

COURS D'HIPPIATRIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

Précis anatomique.

GÉNÉRALITÉS D'ANATOMIE.

L'*ANATOMIE* est la connaissance de toutes les parties qui composent le corps des animaux.

L'anatomie se divise en *Ostéologie*, ou étude des os, et en *Sarcologie*, ou étude des parties molles.

L'*Ostéologie* du cheval s'appelle aussi *Hippostéologie*; l'étude de l'*Hippostéologie* se bornera à la *Squelétologie*, c'est-à-dire, à l'examen de l'assemblage des os, fixés dans leurs positions naturelles.

La *Sarcologie* se subdivise en *Myologie*, ou étude des muscles, et en *Splanchnologie*, ou étude des viscères.

DÉFINITIONS.

FORCE VITALE : principe qui met en jeu toutes les parties constituantes du corps.

FONCTIONS : résultat du travail d'un ou de plusieurs organes.

ORGANES : ils servent à l'accomplissement des fonctions.

VISCÈRES : ce sont les principaux organes, tels que le cœur, le foie, etc.

SANG : c'est un fluide, principe générateur de tous les tissus.

FIBRES : filamens de nature diverse, ils composent les organes.

MEMBRANES : elles sont en forme de toile et formées par l'entrelacement des fibres.

VAISSEAUX : tuyaux dans lesquels circulent les liquides.

GLANDES : corps qui extraient du sang des liqueurs particulières.

NERFS : espèce de cordons blancs qui servent à la sensibilité.

Os : ils forment la charpente du corps et sont composés d'un *parenchyme*, tra fibreuse, dans les porosités de laquelle

se dépose une substance calcaire, qui rend les os durs et blancs.

MOELLE : suc huileux que recèlent les os.

PÉRIOSTE : membrane qui enveloppe les os.

ÉMINENCES : elles font saillie à la surface de l'os ; il y en a d'*articulaires* et d'*inarticulaires*. Dans le jeune âge, les éminences offrent une couche de cartilages intermédiaires ; alors elles sont contiguës ou *épiphysses* ; lorsque le cartilage a disparu, elles deviennent continues ou *apophyses*.

CAVITÉS : dépressions à la surface des os, divisées aussi en *articulaires* et *inarticulaires*.

CARTILAGE : substance mi-molle, mi-dure, blanchâtre et sujette à s'ossifier.

LIGAMENS : ils servent surtout à la réunion des os et sont très-résistans ; il en est cependant d'élastiques.

DES ARTICULATIONS.

Elles résultent de la réunion de deux ou plusieurs os. On distingue trois es-

pèces d'articulations : les *immobiles*, les *mixtes* et les *mobiles*. Les premières comme celles des os de la tête, finissent par s'ossifier; les secondes appartiennent à la colonne vertébrale, et permettent de légers mouvemens en tous sens; les troisièmes, celles des membres, sont en jeu toute la vie. Les articulations mobiles ont lieu de quatre manières : par *genou*, par *charnière*, par *coulisse* et par *pivot*.

L'articulation par genou permet de mouvemens en tous sens, comme le fémur, dans la cavité cotyloïde.

L'articulation par charnière a pour mouvemens l'extension et la flexion; ce genre d'articulation se subdivise en *parfaite* et *imparfaite*.

La *charnière parfaite* permet trois sortes de mouvemens : 1.^o en avant du rayon articulaire, comme le cubitus sur l'humérus; 2.^o en arrière de ce même rayon, comme le genou et le canon sur le cubitus; 3.^o en avant et en arrière comme le paturon sur le canon.

La *charnière imparfaite* admet de

mouvemens en avant, en arrière et un peu sur les côtés, comme la tête sur la première vertèbre.

L'articulation *par coulisse* résulte de deux os qui glissent l'un sur l'autre, comme la rotule sur le fémur.

L'articulation *par pivot* se compose d'un os tournant sur un autre, comme la première vertèbre sur la seconde, dans les mouvemens latéraux de la tête.

Pour garantir les os des inconvéniens qui résulteraient de leur contact immédiat, les abouts articulaires sont revêtus de cartilages appelés *incrustés*; ces abouts sont encore lubrifiés par la *synoviale*, espèce d'huile, maintenue dans l'intérieur de l'articulation par une sorte de badage nommé *capsule synoviale*.

Les côtés, le centre ou le pourtour des articulations reçoivent des ligamens très-étendus, pour assurer la solidité de l'ensemble.

SQUELÉTOLOGIE.

On entend par *squelette*, l'assemblage des os d'un animal fixés dans leur posi-

tion naturelle, soit par la conservation des ligamens, soit par le remplacement de ces ligamens par des fils de laiton. Dans le premier cas le squelette est *naturel*, et *artificiel* dans le second.

Le squelette est divisé en tête, tronc et membres.

DE LA TÊTE.

Elle se subdivise en crâne et mâchoires.

DES OS DU CRANE. Ils sont au nombre de sept, savoir :

L'*occipital*, os impair, ayant supérieurement une tubérosité qui forme la nuque.

Le *pariétal*, il forme la muraille du crâne.

Le *frontal*, os aplati, ayant deux fortes éminences, qui forment une partie de l'*arcade orbitaire*.

Les deux *temporaux* : ils sont très irréguliers, s'articulent avec la mâchoire postérieure, et leurs parties pétreuses renferment l'appareil auditif et donnent l'implantation aux oreilles.

Le *sphénoïde*, situé en dessous, sert comme de coin aux os du crâne, ainsi que l'indique son étymologie.

L'*ethmoïde*, aussi appelé *os cribléux* ou *spongieux*, est situé au-dessus des fosses nasales, qu'il sépare du crâne; il reçoit l'épanouissement des nerfs olfactifs.

DES MACHOIRES.

Elles se divisent en *antérieure* et *postérieure*.

DES OS DE LA MACHOIRE ANTÉRIEURE.
Ces os, dans lesquels on comprend aussi ceux qui concourent à la formation des voies aériennes, sont au nombre de dix-neuf.

Les deux *os du nez* servent de voûte aux fosses nasales.

Les deux *lacrymaux* servent de base aux larmiers; ils forment une portion de l'orbite.

Les deux *zygomatiques* participent, ainsi que le frontal et les temporaux, à la formation de l'*arcade zygomatique*.

Les deux *grands maxillaires* forment les parties latérales de la tête, les ca-

vités nasales, la voûte du palais et le bord alvéolaire des molaires.

Les deux *petits maxillaires* font suite aux précédens; ils contiennent les incisives : l'intervalle qui existe entre ces dernières et les molaires se nomme *espace interdentaire*, divisé en grand et petit espace, par le crochet, dans les chevaux et dans les jumens *bréhaignes*.

Les quatre *cornets*, os très-minces, situés dans l'intérieur des fosses nasales.

Le *vomer*, destiné à maintenir la cloison cartilagineuse.

Les deux *os du palais*, situés à la partie supérieure de la voûte palatine.

Les deux *ptérigoïdiens*, petits os, en forme d'aile, qui vont se joindre au sphénoïde.

DE LA MACHOIRE POSTÉRIEURE. Un seul os la forme; il est nommé *maxillaire proprement dit*: son bord antérieur est garni d'alvéoles; le rétrécissement qui existe à la jonction des branches de cet os forme le meuton, et l'éminence qu'on y remarque a été appelée *apophyse génienne*.

L'espace qui résulte de l'écartement des branches du maxillaire se nomme *auge* en extérieur; les bords s'appellent *ganache*, et la partie où est logée la langue a reçu le nom de *canal*.

Les *barres* sont les espaces qui, dans la mâchoire postérieure, existent entre les incisives et les molaires.

L'*hyoïde* est un os qui embrasse la langue et le canal aérien; il s'attache aux temporaux.

DU TRONC.

Le tronc est la seconde division du squelette; il s'étend de la tête à la queue: il a dans son milieu supérieur la colonne vertébrale; il est borné latéralement et antérieurement par les côtes, inférieurement par le sternum, et postérieurement par le coxal.

La *colonne vertébrale* est divisée en trois régions: la première est celle des vertèbres *cervicales*, qui servent de base à l'encolure; elles sont au nombre de sept: la première se nomme *atloïde*; la seconde *axoïde*. Les vertèbres dor-

sales, au nombre de dix-huit, forment la seconde région; elles donnent latéralement attache aux côtes; les troisième, quatrième, cinquième et sixième forment le garrot. La troisième région comprend les six *lombaires* qui servent de base aux reins.

Le *sacrum* fait suite aux lombaires; il a une disposition à peu près triangulaire et forme le milieu de la croupe.

Les *coccygiens*, au nombre de quinze à dix-huit, viennent après le sacrum, et servent de base à la queue.

Des *côtes*. Au nombre de dix-huit de chaque côté, elles forment la cavité du thorax; elles sont fixées supérieurement par les vertèbres dorsales et inférieurement par le sternum. Les neuf premières, qui aboutissent directement à cet os, sont nommées *sternales* ou *vraies côtes*; les neuf autres, qui se soutiennent mutuellement au moyen de leurs cartilages, s'appellent *asternales* ou *fausses-côtes*.

Du *sternum*. C'est un os mi-osseux et mi-cartilagineux, qui sert à fixer les côtes.

Du *coxal*. Cet os forme le bassin ; il est divisé dans le jeune âge en *ilion*, *ischion* et *pubis*, tous os pairs.

Les *ilions* sont situés supérieurement ; ils forment le sommet de la croupe et la pointe des hanches.

Les *ischions* sont au-dessous des précédens ; leurs éminences postérieures forment les pointes des fesses.

Les *pubis* sont d'une forme triangulaire et situés à la partie inférieure du bassin ; les deux trous ovalaires qui s'y remarquent se nomment *inguinaux*.

Les trois os que je viens d'indiquer s'articulent par suture dans la *cavité cotyloïde*.

DES MEMBRES.

Ils sont composés d'os articulés à la suite les uns des autres ; les membres antérieurs se nomment *thoraciques* et les postérieurs *abdominaux*.

LES MEMBRES THORACIQUES se composent de dix-neuf os.

Le *scapulum* ou *omoplate*. Cet os, qui sert de base à l'épaule, est garni, à

sa partie supérieure d'un large cartilage qui adoucit les frottemens; sa partie externe présente une crête nommée *apophyse acromione*, et sa partie inférieure et antérieure offre une autre éminence, appelée *coracoïde*.

L'*humérus* s'articule par genou avec le *scapulum*; il présente en avant et à sa partie supérieure plusieurs éminences, appelées *trochitaires*.

Le *cubitus* s'articule par charnière parfaite avec le précédent; il offre postérieurement et supérieurement l'*apophyse olécrane*, qui sert de base au coude.

Les *os du genou* ou *carpiens*, au nombre de sept, font suite au *cubitus*; un d'eux, situé hors de rang, à la partie latérale postérieure externe, prend, à cause de sa position et de sa forme, le nom de *suscarpien* ou d'*os crochu*.

L'*os du canon* ou *grand métacarpien* s'articule par charnière parfaite avec les *carpiens*; il est arrondi.

Les *deux péronés* ou *petits métacarpiens* sont situés derrière le précédent;

ils se terminent par un petit bouton sensible à l'extérieur.

Les *sésamoïdes* sont placés au bas du canon.

L'os du *paturon* ou *premier phalangien* fait suite au canon.

L'os de la *couronne* ou *deuxième phalangien* vient après l'os du paturon.

L'os du *pied* ou *troisième phalangien* termine le membre, sa forme est arrondie dans les extrémités antérieures.

Le *naviculaire* est situé derrière l'os du pied; ses mouvemens sont bornés.

LES MEMBRES ABDOMINAUX sont formés par dix-neuf os.

Le *fémur* est le plus gros des os du squelette; il présente à sa partie latérale supérieure interne une tête qui s'articule par genou dans la cavité *cotyloïde*. Les *trochanters*, divisés en grands et petits, sont des tubérosités situées à la partie latérale supérieure externe.

La *rotule* sert de base au grasset; elle s'articule par coulisse avec le fémur.

Le *tibia* fait suite au fémur; il forme la jambe à l'extérieur.

Le *péroné proprement dit* est situé derrière le tibia et sur le côté externe.

Les *os du jarret* ou *tarsiens*, au nombre de six, sont intermédiaires entre le tibia et le canon. Le premier et le plus saillant se nomme *calcaneum*; il s'articule avec l'*os de la poulie*, ainsi appelé à cause de sa ressemblance avec cette machine; les quatre autres tarsiens sont disposés sur deux rangs.

Les neuf os qui terminent le membre ont les mêmes noms que dans les extrémités antérieures; ils sont un peu plus longs, et l'os du pied est plus ovale que rond.

DES CARTILAGES.

On appelle ainsi des parties mi-molles et mi-dures sujettes à s'ossifier; leur couleur est d'un blanc bleuâtre. Les cartilages sont très-répandus dans l'animal : dans la tête, outre ceux du larynx et de la trachée-artère, on trouve une portion de la même substance qui forme la *cloison cartilagineuse* des fosses nasales.

Les oreilles ont aussi pour base trois cartilages ; le supérieur et le plus considérable prend le nom de *conque* ; les deux autres, situés au-dessous du précédent, sont l'*annulaire* et le *scutiforme*.

Toutes les vertèbres sont unies entre elles par un cartilage nommé *fibreux*, à cause de sa texture.

Le scapulum est garni à sa partie supérieure d'une large expansion cartilagineuse, pour empêcher la lésion des parties molles qui environnent cet os.

Les pieds offrent postérieurement des cartilages qui se décomposent lors de l'existence de l'affection appelée javart.

Tous les abouts articulaires sont revêtus de cartilage *incrusté*, qui a pour objet de rendre les mouvemens plus doux. Il existe en outre des articulations qui admettent un coussinet cartilagineux intermédiaire, pour remédier au peu de rapport de leurs abouts : ces cartilages, que l'on appelle *interarticulaires*, se retrouvent dans l'articulation du maxillaire avec les temporaux, et dans celle du fémur avec le tibia.

Le sternum est garni d'un cartilage qui prend le nom de *xiphoïde*, et toutes les côtes sont terminées par une substance de la même nature.

ANATOMIE DE L'ŒIL.

Toutes les parties qui composent l'œil se divisent en parties *environnantes* et parties *constituantes*.

Parties environnantes.

1.^o Les os forment les orbites qui reçoivent les yeux.

2.^o Les *graisses* constituent un coussinet moelleux, qui garantit l'œil du contact trop dur de l'orbite.

3.^o Les *paupières* servent à couvrir l'œil; il y en a deux, l'une *supérieure*, l'autre *inférieure*. De leur réunion résultent deux angles, le *nasal* et le *temporal*. Les *tarses* sont des petits cartilages qui donnent de la consistance au bord des paupières; entre chacun d'eux sont situées les glandes sécrétant la *chassie*. Les *cils* garnissent les paupières.

Le *corps clignotant*, placé à l'angle nasal, est considéré comme une troisième paupière.

4.^o Les *voies lacrymales*. Les larmes, sécrétées par la *glande lacrymale* située dans la paupière supérieure vers l'angle temporal, sont versées sur le devant de l'œil; de là elles coulent vers l'angle nasal, où elles rencontrent la *caroncule lacrymale*, qui les dirige dans les *points lacrymaux*. Ces derniers sont l'origine de l'*égout nasal*, dont l'embouchure est à la base de la cloison cartilagineuse près l'ouverture des *nasaux*.

5.^o Les *muscles*, au nombre de sept : quatre sont *droits*, ce sont le *releveur*, l'*abaisseur*, l'*adducteur* et l'*abducteur*; ces noms indiquent leurs fonctions. Deux sont *obliques*; ils impriment à l'œil de légers mouvemens de rotation. Le septième est le *grand droit postérieur*, qui fixe l'œil.

6.^o La *conjonctive* : elle tapisse les paupières, et les unit au globe de l'œil.

Parties constituantes.

Elles se subdivisent en *membranes* et *humeurs*.

DES MEMBRANES. 1.^o La *sclérotique* ou *cornée opaque*. Elle est la plus étendue, et forme comme la *coque de l'œil*. Elle est percée par le *nerf optique*.

2.^o La *cornée lucide*. Elle sert de vitre à l'œil, et est plus bombée que la *sclérotique*.

3.^o La *choroïde*. Elle tapisse intérieurement la *sclérotique*, est noirâtre à la partie adhérente à cette membrane, et se montre d'un bleu verdâtre à sa face interne, où elle forme le *tapetum*.

4.^o L'*iris*. Il sépare l'œil en deux chambres, et offre dans son milieu la *pupille* ou *prunelle*, ouverture susceptible d'augmenter ou de diminuer de calibre, pour mesurer la quantité de rayons lumineux nécessaires à la vision. Le bord pupillaire offre chez le cheval des *fungus* ou *grains de suie*. On nomme *uvéa*, la face postérieure de l'*iris*.

5.^o La *rétilne* semble être l'épanouis-

sement du nerf optique; elle repose sur le tapetum, et passe pour être le siège de la vue.

6.^o *L'hyaloïde*. Elle contient l'humeur vitrée et le cristallin.

DES HUMEURS. 1.^o *L'humeur vitrée* est maintenue dans les lames de l'hyaloïde; elle repose sur la rétine, et offre à sa partie qui correspond à la pupille le *chaton*, où est logé le cristallin.

2.^o *Le cristallin*. Il a la forme d'une lentille, est maintenu dans le chaton par la lame extérieure de l'hyaloïde; son opacité constitue la *cataracte*.

3.^o *L'humeur aqueuse* remplit les deux chambres.

En supposant une aiguille qui traverse l'œil d'avant en arrière, en se dirigeant vers le nerf optique, elle perce d'abord la cornée lucide, traverse la chambre antérieure, puis la postérieure, après avoir franchi la pupille; ensuite elle perce la lame de l'hyaloïde, qui fixe le cristallin, puis le cristallin lui-même; pénètre travers le corps vitré, traverse encore l'hyaloïde, et enfin, plongeant dans le

nerf optique, elle laisse derrière elle la rétine, la choroïde et la sclérotique.

En faisant passer l'aiguille d'un côté à l'autre du bulbe, elle va d'abord percer la sclérotique, la choroïde, la rétine, l'hyaloïde, l'humeur vitrée, et ensuite elle perfore les mêmes parties de l'autre côté, mais dans un ordre inverse.

De la vision.

C'est l'action d'aperccevoir les objets extérieurs par l'organe de la vue.

Chaque point de la surface d'un objet éclairé que l'on regarde, peut être considéré comme le sommet d'un cône de lumière, dont la base est à la cornée lucide. Au milieu de tous ces cônes est un rayon qui traverse perpendiculairement la cornée, et parvient jusqu'à la rétine sans éprouver de déviation. Ce rayon se nomme *axe optique*. Tous les autres rayons s'infléchissent de plus en plus, en traversant la cornée lucide, l'humeur aqueuse, le cristallin et le corps vitré, et finissent par se réunir en foyer autour de leur axe optique. Les rayons

qui traversent la pupille servent seuls à la vision. Ces cônes, réunis ainsi en foyer, produisent une petite image, bien nette, et teinte des mêmes couleurs que l'objet représenté. Cette image, qui grandit ou diminue suivant l'éloignement de ce même objet, est peinte renversée : il ne peut en être autrement, puisque tous les rayons émanés de l'objet *se croisent* dans la pupille. Il en résulte que les rayons qui partent de l'extrémité supérieure de l'objet, se dessinent sur la portion inférieure de la rétine, et ceux partis de l'extrémité inférieure vont se réunir sur la portion supérieure de la membrane.

Cependant l'animal ne peut voir les objets droits qu'autant qu'ils sont renversés dans son œil; car il est dans son organisation de *rapporter* les impressions diverses qu'il reçoit par la vue *dans la même direction qu'elles lui arrivent*.

SARCOLOGIE.

La sarcologie comprend, comme nous avons dit, l'étude de toutes les parties

molles. Nous commencerons par l'examen de la peau, tégument commun qui s'étend extérieurement sur tout le corps de l'animal.

DE LA PEAU.

La peau est l'enveloppe qui garantit les tissus de l'injure des corps extérieurs et de l'action de l'air atmosphérique. Elle est composée de trois membranes : la plus extérieure se nomme *épiderme* ; elle est insensible, et a la propriété de se renouveler lorsqu'elle est détruite.

La seconde membrane est le *tissu réticulaire*, composé d'une quantité de nerfs et de vaisseaux qui s'y multiplient à l'infini. Ce tissu réticulaire est le siège du toucher.

La troisième membrane, appelée *derme*, constitue le cuir proprement dit : elle est la plus épaisse et la plus forte des trois, et ne se reproduit jamais lorsqu'un accident l'a détruite. C'est dans le derme que les poils et les crins ont leurs *bulbes* ; on appelle ainsi des petits corps arrondis qui les produisent.

Les propriétés de la peau sont d'abord de servir de couverture au corps; de plus elle est l'émonctoire de toutes les humeurs inutiles ou nuisibles, qui doivent être évacuées par une multitude de petits canaux, qui présentent tous, à l'épiderme, leurs embouchures, appelées *pores*.

La *transpiration insensible* est le résultat de cette émonction, dont la *crasse* est le résidu.

La *transpiration sensible* a lieu lorsque, par suite d'un exercice violent ou d'une grande chaleur, l'excrétion est augmentée; alors de l'abondance de l'humeur transpirante résulte la sueur. Outre les pores excréteurs dont je viens de parler, la peau en offre d'autres, qui sont absorbans, c'est-à-dire qui portent les fluides de la circonférence au centre; c'est par eux que se propagent en partie les maladies contagieuses.

DU TISSU CELLULAIRE.

On a donné ce nom à une espèce de membrane très-fine, répandue dans tout

le corps, dont elle unit les différentes parties. Le *tissu cellulaire* est composé d'une multitude de feuillets extrêmement déliés, formant des espèces de cellules irrégulières, qui communiquent toutes entre elles, et qui servent de réceptacles à la graisse. On distingue facilement ces cellules, lorsque de l'air a été introduit sous la peau d'un animal.

MYOLOGIE.

La myologie est l'étude des muscles, dont nous ne nous occuperons que pour en indiquer l'usage et les fonctions.

Les muscles sont des parties rouges, composées de fibres disposées par faisceaux, réunis entre eux par du tissu cellulaire. Les muscles opèrent tous les mouvemens par la facilité qu'ils ont de se contracter et de se relâcher.

Le milieu des muscles se nomme *ventre*, et leurs deux extrémités par lesquelles ils se fixent aux os, s'appellent *tendons*, si les attaches sont arrondies, et *aponévroses*, si elles sont aplaties.

Le *tendon* et l'*aponévrose* sont composés de fibres blanchâtres, beaucoup plus serrées qu'au ventre du muscle, dont ils propagent l'action.

Lorsqu'un muscle se contracte, il prend ordinairement un point d'appui à une de ses extrémités, qui alors s'appelle *origine*; et, par la contraction qui produit son raccourcissement, il rapproche de son ventre l'autre extrémité, ce qui en opère le mouvement. Cette extrémité mobile se nomme *insertion*: ces deux points varient dans certaines circonstances; par exemple, dans l'action de se cabrer, le grand muscle *ilio-spinal* prend son origine au bassin, et son insertion à l'avant-main; dans l'action de ruer, au contraire, il a son origine à l'avant-main, et son insertion au bassin.

Les muscles, souvent réunis et souvent séparés dans leur action, sont placés par couches et à la suite les uns des autres, pour se prêter un mutuel secours; ils sont isolés par une espèce d'enveloppe aponévrotique.

Il y a trois sortes de mouvemens opérés par les muscles :

1.^o Le mouvement *naturel* ou *involontaire*, comme celui du cœur, du tube intestinal, etc., qui n'est nullement dépendant de la volonté de l'animal ;

2.^o Le mouvement *animal* ou *volontaire*, qui est celui par lequel l'animal se meut en conséquence d'une volonté déterminée, soit par ses besoins, soit par son instinct ;

3.^o Le mouvement *mixte* ; il est partie volontaire, partie involontaire, tel que celui de la respiration, que l'animal peut interrompre quelques momens, comme quand il est attentif à quelque bruit, et augmenter, comme quand il tousse ou qu'il s'ébroue.

Les mouvemens volontaires se subdivisent en trois espèces de mouvemens :

1.^o Les mouvemens *simples*, dans lesquels il est des muscles qui sont les principaux moteurs ; mais il faut remarquer que tous les autres entrent aussi proportionnellement en contraction, ceux-

ci pour diriger le mouvement, ceux-là pour le contre-balancer;

2.^o Les mouvemens *composés*, comme ceux dans lesquels l'animal chevale; alors les muscles ne se contractent que les uns après les autres;

3.^o Les mouvemens *toniques*, qui sont ceux dans lesquels la partie est roide, fixe et comme immobile; alors les muscles sont tous dans une égale contraction.

On appelle muscles *antagonistes*, ceux qui ont une action opposée; ainsi, dans une partie qui s'étend et se fléchit, les extenseurs seront antagonistes des fléchisseurs.

Les muscles prennent le nom de *congénères*, lorsqu'ils entrent tous en contraction ensemble dans une même partie, pour opérer des mouvemens violens.

La nomenclature moderne des muscles, qui a remplacé les anciennes, offre de grands avantages; elle se prend de l'origine et de l'insertion la plus habituelle des muscles, dont la dénomination est formée de deux mots. Le pre-

mier, terminé en o, indique le point fixe, l'autre son insertion : ainsi les muscles des oreilles sont appelés ou *fronto-auriculaire* ou *pariéto-auriculaire*, suivant qu'ils viennent du frontal ou du pariétal.

On conçoit combien, quand on connaît les os, il est facile de retenir ces noms, qui donnent la position et la direction des muscles; mais comme il arrive souvent que quelques-uns de ces derniers deviennent trop compliqués, il est bon de les indiquer par leurs usages, en se servant des expressions très-claires de *releveur*, d'*abaisseur*, d'*adducteur*, d'*abducteur*, d'*extenseur*, de *fléchisseur*, d'*érecteur*, etc.

Comme il nous serait inutile de faire une étude approfondie de chaque muscle, je me bornerai à indiquer ici les usages des *sous-cutanés* et du *diaphragme*.

Les muscles *sous-cutanés* sont ainsi nommés à cause de leur position sous la peau, à laquelle ils sont adhérens en certains endroits : ce sont eux qui

lui impriment ces frémissemens dont l'animal se sert pour effrayer et pour chasser les insectes. Ces muscles sont surtout remarquables au thorax et à l'abdomen, tandis qu'ils sont à peine sensibles à la tête, l'encolure et la croupe; ces parties étant suffisamment défendues par le toupet, la crinière et la queue.

Le *diaphragme* est situé à l'intérieur, entre la poitrine et l'abdomen, qu'il sépare à la manière d'une cloison; sa circonférence est musculeuse, son centre est aponévrotique et convexe du côté du thorax, de manière qu'il est attiré en arrière quand ses fibres musculaires se contractent; c'est alors que l'action combinée des *inter-costaux*, en élevant les côtes, contribue à augmenter la capacité de la poitrine, pour que la quantité d'air qui doit y être admise soit plus considérable. Le relâchement du diaphragme, qui le reporte en avant, et l'abaissement des côtes, par les muscles *expirateurs*, déterminent ensuite l'émission de l'air qui avait été inspiré.

SPLANCHNOLOGIE.

On appelle ainsi l'étude des viscères et organes qui servent à l'accomplissement des fonctions.

Les fonctions se divisent : 1.^o en *fonctions d'entretien*, qui sont la *digestion*, la *respiration*, la *circulation* et la *nutrition*; 2.^o en *fonctions de relation*, qui comprennent la *locomotion* et la *sensibilité*, et 3.^o en *fonctions de reproduction*, parmi lesquelles on compte la *conception*, la *gestation* et le *part*.

DE LA DIGESTION.

Elle comprend tous les changemens que subissent les alimens depuis leur entrée par la bouche jusqu'à leur sortie par l'anus. On divise le grand nombre d'organes et de viscères qui concourent à cette fonction, en *parties principales* et *parties accessoires*. Les premières constituent ce long canal, qui commence aux lèvres, et se termine à l'extrémité du rectum. Les secondes sont les *glandes*, *membranes*, *vaisseaux*, *réservoirs*, placés autour de ce canal.

Appareil de la digestion.

PARTIES PRINCIPALES. La bouche est tapissée dans toute son étendue par la *membrane buccale*, qui forme les *gencives*, le *palais* et le *voile du palais*; elle enveloppe aussi la langue, qu'elle fixe au moyen du *frein*. La membrane buccale fournit un *mucus* qui concourt à entretenir l'humidité de la cavité.

En arrière du voile du palais on remarque le *gosier* ou cavités gutturales; elles présentent deux ouvertures : 1.^o le *larynx*, qui introduit l'air dans la trachée-artère; 2.^o le *pharynx*, qui mène les alimens dans l'œsophage. Ces deux ouvertures ne sont jamais libres en même temps.

L'*œsophage* est composé de deux membranes : l'externe est musculaire, l'interne est blanche, plissée longitudinalement et enduite de mucosité. L'œsophage chemine le long des vertèbres du cou, traverse la poitrine, perce le diaphragme, et s'insère obliquement dans l'estomac, ce qui paraît expliquer l'im-

possibilité du vomissement chez le cheval.

L'estomac ou *ventricule* est situé derrière le diaphragme ; il ressemble à une cornemuse , et offre d'un côté l'*ouverture œsophagienne* et de l'autre le *pylore*, qui est le commencement des intestins.

Les *intestins* ont dix-sept à dix-huit fois la hauteur du cheval du garrot à terre , et sont divisés en *intestins grêles* et *gros intestins*. Les premiers suivent immédiatement l'estomac ; les seconds sont bosselés , et se subdivisent en *cæcum*, *colon* et *rectum*. Ce dernier intestin est terminé par un muscle appelé *sphincter*.

PARTIES ACCESSOIRES : les *glandes salivaires*. On les divise , 1.^o en *parotides* ou *avives*, situées à la jonction de l'encolure avec les ganaches ; 2.^o en *glandes maxillaires*, et 3.^o en *sous-linguales*, toutes placées dans l'auge.

Le *péritoine* est une membrane séreuse qui tapisse l'abdomen ; elle a différents noms, suivant les régions qu'elle occupe. C'est ainsi qu'à hauteur des lombes elle fournit le *mésentère*, qui soutient les in-

testins, et admet dans son intérieur les vaisseaux *lactés* ou *chylifères*, et qu'à l'estomac elle forme l'*épiploon*.

Le *foie*, gros viscère brunâtre qui sécrète la bile.

Le *pancréas*, glande placée au-dessous de la première vertèbre lombaire, fournit une liqueur auxiliaire de la bile.

La *rate* est située près de l'estomac : on remarque qu'elle est pleine de sang lors de la vacuité de ce viscère, et qu'elle se vide quand la digestion commence.

Mécanisme de la digestion.

Les alimens, pris et coupés par les incisives, sont introduits dans la bouche et soumis d'abord à la *mastication* et à l'*insalivation*. Formés ensuite en *bol alimentaire*, ils sont portés dans le pharynx par l'action combinée de la langue et des parois de la bouche ; de là l'œsophage les transmet à l'estomac. La faim apaisée, les alimens sont changés en une pâte homogène appelée *chyme*. Cette opération, pénible pour l'animal, prend

le nom de *première digestion*, ou digestion *stomacale*.

Le chyme franchit ensuite le pylorus, entre dans les intestins grêles, et est mélangé avec les sucs biliaires et pancréatiques : là commence la *deuxième digestion*, ou digestion *intestinale*. Son résultat est la formation du chyle que les vaisseaux chylofères absorbent. Ce chyle, après avoir traversé différens conduits, est versé dans l'oreille droite du cœur. La partie grossière des alimens suit lentement les tortuosités du tube intestinal, et est chassée au dehors sous le nom d'*excrément*. Quant aux liquides inutiles, c'est le rejet de l'urine qui se débarrasse l'animal. Les *reins* la sécrètent, les *uretères* la conduisent dans la vessie, qui l'expulse par le canal de l'*urètre*. Ce canal est très-long dans le mâle, ce qui rend difficile chez lui l'action d'uriner.

DE LA RESPIRATION.

Elle opère la conversion du chyle, de

la lymphe et du sang veineux en sang artériel.

Appareil de la respiration.

Les *cavités nasales* se terminent à l'arrière-bouche, et sont tapissées par la *pituitaire*, qui animalise l'air.

Le *larynx* est composé de cinq cartilages. Lors de la déglutition, son ouverture, nommée *glotte*, est fermée par l'*épiglotte*.

La *trachée-artère*, dont le larynx est le commencement, est un canal cylindrique cartilagineux et toujours libre; il va de l'arrière-bouche à la poitrine. A son entrée dans cette cavité, la trachée se partage en deux *bronches*, qui se rendent dans chaque côté du poumon pour s'y ramifier à l'infini. Les dernières divisions bronchiques sont terminées par une *vésicule membraneuse*.

Le *poumon* est le réservoir commun de l'air et du sang; il est formé de deux *lobes*, logés chacun dans une espèce de sac fourni par la *plèvre*. L'adossement de ces deux sacs, qui a lieu au milieu

de la poitrine, constitue le *médiastin* où est placé le cœur, et où passe l'œsophage. Le poumon est un composé de veines et d'artères unies aux divisions bronchiques par du tissu cellulaire très fin.

Mécanisme de la respiration.

L'*inspiration* (premier acte de la respiration) est produite par une action combinée des côtes et du diaphragme, action qui augmente la capacité de la poitrine. Alors l'air traverse les voies aériennes et parvient aux vésicules dans lesquelles se fait un échange de principes entre lui et le sang qui environne ces mêmes vésicules. En effet, l'air cède une partie de son oxygène dont la combinaison avec le sang produit dans ce dernier plus de chaleur et de fluidité, et une couleur plus vermeille. Il reçoit en retour de l'acide carbonique et des vapeurs aqueuses très apercevables dans les temps froids.

Ces changemens opérés, le relâchement du diaphragme, l'abaissement d

ôtes et la contraction des muscles de l'abdomen, en diminuant la capacité de la poitrine, déterminent l'*expiration* (deuxième acte de la respiration). L'air expiré a cédé le tiers de l'oxigène qu'il admettait avant l'inspiration. La régularité de la respiration est fort importante, en ce qu'elle dénote l'intégrité de la poitrine.

DE LA CIRCULATION.

Elle consiste dans le transport du sang du centre à la circonférence, et de la circonférence au centre.

Appareil circulatoire.

Le cœur est un viscère creux, enveloppé d'une membrane nommée *périarde*. Il a quatre cavités : deux *oreillettes* et deux *ventricules*. Les premières, situées supérieurement, tiennent en réserve le sang que les veines ont apporté; puis elles le versent dans le ventricule qui leur correspond. De là le sang est poussé dans les artères.

Les *vaisseaux* se divisent en *artères* et *veines*. Les *artères* reçoivent directement le sang des ventricules. La dilatation qu'elles éprouvent lorsque le sang les gonfle, et le resserrement qui suit produisent le *pouls*. Les *veines* se terminent aux oreillettes; elles sont plus nombreuses que les artères. Il est encore une troisième classe de vaisseaux, appelés *lymphatiques*; ils servent à la circulation de la lymphe. Les chylifères dépendent de ces vaisseaux.

Le *sang* est un fluide rouge, visqueux, contenu dans les vaisseaux: on y reconnaît deux parties principales, le *sérum* et le *caillot*.

Mécanisme de la circulation.

Le sang artériel, d'une couleur vermeille et chargé de principes nutritifs, est projeté dans l'aorte par la contraction du ventricule gauche. Il parcourt rapidement toutes les artères, arrive dans le système capillaire général, donne la vie à tous les organes, et fournit les matériaux des sécrétions et des exhalations.

ions. Quand le sang est dépouillé de sa qualité vivifiante, il devient noirâtre. Alors les vaisseaux capillaires (inter-médiaires entre les dernières ramifications artérielles et les radicules les plus ténues des veines) s'en emparent et le transmettent au système veineux, dont les divisions, diminuant successivement de nombre, viennent porter dans l'oreillette droite du cœur non-seulement le sang noir, mais encore le chyle et la lymphe. De l'oreillette droite le sang passe dans le ventricule droit, dont la contraction le pousse dans les poumons par l'artère pulmonaire. Là l'acte de la respiration lui rend ses principes vivifiants et sa couleur rouge, puis les veines pulmonaires le rapportent à l'oreillette gauche, qui le verse dans le ventricule gauche; celui-ci se contracte à son tour, et le chasse dans l'aorte. C'est ce mouvement continu qui constitue la *circulation générale*, divisée en *grande* et *petite circulation*. La grande commence au ventricule gauche, et finit à l'oreillette droite; la petite circulation, ou circu-

lation *pulmonaire*, part du ventricule droit, et se termine à l'oreillette gauche.

DE LA NUTRITION.

C'est de toutes les fonctions d'entretien la plus importante ; elle sert de complément aux autres : c'est par elle que la matière nutritive, chariée dans le sang artériel, finit par quitter sa nature propre , pour prendre celle des différens tissus : sorte de métamorphose qui entretient les forces et répare les pertes sans cesse occasionées par l'action réunie de l'air, du calorique et des frottemens.

Résumé des changemens qu'éprouvent les alimens.

Les alimens ingérés dans l'estomac sont convertis en chyme, qui passe dans les intestins. Là les vaisseaux chylofères pompent le chyle ; ce liquide parvient à l'oreillette droite du cœur avec le sang veineux et la lymphe : le mélange passe de l'oreillette droite au ventricule droit ; celui-ci le pousse dans les poumons,

où l'acte de la respiration le métamorphose en un sang rouge et vivifiant. Dans cet état, il est porté à l'oreillette gauche par les veines pulmonaires. De l'oreillette gauche le sang passe dans le ventricule gauche, qui le chasse dans les artères : il se répand dans tous les tissus, et fournit tous les matériaux nécessaires à leur entretien.

DE LA SENSIBILITÉ.

C'est la propriété qu'ont toutes les parties vivantes de recevoir les impressions qui déterminent les actions. La sensibilité s'exerce donc de l'extérieur à l'intérieur, et de l'intérieur à l'extérieur.

L'*encéphale* et ses prolongemens sont les organes directs de la sensibilité. Ces parties sont divisées : 1.^o en *cerveau*, qui en occupe la partie antérieure et supérieure : on y remarque deux lobes ; 2.^o en *cervelet*, qui existe derrière le cerveau ; 3.^o en *mésocéphale*, situé au-dessous du cervelet, et qui donne naissance au *prolongement rachidien*. Deux membranes enveloppent l'encéphale. La plus

extérieure est la *méninge* ou *dure-mère*, l'autre est la *méninge* ou *pie-mère*.

Les *nerfs* sont des petits cordons blancs; ils naissent de l'encéphale et du prolongement rachidien, et sont enveloppés par des espèces de gânes appelées *névrilèmes*. Il y a des nerfs qui sont départis à l'exercice des sens; d'autres, à l'accomplissement des fonctions intérieures; d'autres, enfin, à la locomotion.

Les *ganglions* résultent de l'entrelacement des nerfs; on les regarde comme autant de centres particuliers de l'action nerveuse.

DES SENSATIONS.

On entend par sensation, l'impression des objets extérieurs que reçoit le cerveau par l'intermédiaire des sens.

Il y a cinq sens: la *vue*, l'*ouïe*, l'*odorat*, le *goût* et le *toucher*.

DE LA VUE. La rétine, considérée comme l'épanouissement du nerf optique, paraît être le siège de ce sens. (Voir l'article *Vision*.)

DE L'OUÏE. Son appareil se divise en

oreille *externe*, oreille *moyenne* ou *tympan*, et oreille *interne* ou *labyrinthe*. La première est formée de cartilages, et a dans son fond le *conduit auditif*, lubrifié par le *cérumen*. L'oreille *moyenne* est séparée du conduit auditif par la peau du *tambour*, et isolée de l'oreille interne par la *fenêtre ovale*. L'oreille *moyenne* est toujours remplie d'air; elle contient quatre osselets, qui sont le *marteau*, l'*enclume*, le *lenticulaire* et l'*étrier*. L'oreille interne ou labyrinthe contient une sorte d'humeur aqueuse, et offre beaucoup d'anfractuosités qui reçoivent l'épanouissement des nerfs *acoustiques*.

Le rayon sonore, après avoir traversé le conduit auditif, fait vibrer la peau du tambour; celle-ci agite le marteau qui frappe sur l'enclume. L'ébranlement se communique au lenticulaire, puis à l'étrier, et, comme la base de ce dernier porte sur la fenêtre ovale, la vibration agitant l'eau qui remplit l'oreille interne, elle parvient ainsi à l'épanouissement des nerfs *acoustiques*, qui baignent dans cette même eau.

DE L'ODORAT. Il semble résider dans la membrane de l'ethmoïde et des cornets, où viennent s'épanouir les *nerfs olfactifs*.

Du goût. Le palais et surtout la langue admettent les filets nerveux qui servent à l'exercice de ce sens.

Du TOUCHER. Ce sens a son siège dans le tissu réticulaire de la peau. Il semble chez le cheval résider essentiellement au bout du nez : en effet, c'est avec cette partie que l'animal semble palper les objets qu'il veut reconnaître.

DES ORGANES GÉNITAUX.

Les organes génitaux chez le mâle sont : le *membre*, les *testicules* et leurs annexes. Chez la femelle, le *vagin*, la *matrice*, les *ovaires* et leurs dépendances.

Le *membre* ou *penis* est un corps caverneux, où s'accumule le sang lors de l'érection ; il est percé longitudinalement par le canal de l'*urètre*.

Le *fourreau* est formé par la peau et un tissu élastique appelé *dartos*. On nomme *scrotum*, l'enveloppe des testi-

cules. Ces derniers sécrètent le *sperme*, et sont soutenus par les *cordons spermatiques*, terminés du côté des testicules par les *épididymes*. Le *crémaster* enveloppe les cordons, dont il prévient le tiraillement.

A mesure que le sperme est élaboré, les *vaisseaux déférens* le portent dans l'abdomen, et le versent dans les trois *vésicules séminales*, qui s'ouvrent dans le canal de l'urètre. Les trois *prostates* sécrètent une liqueur qui précède, accompagne et suit l'éjaculation du sperme.

On appelle *vulve*, l'orifice des organes génitaux chez la femelle. Le *vagin* lui fait suite, et conduit à la *matrice*, sorte de poche, où le *fœtus* se développe après la *conception*. La matrice a deux *cornes* en avant desquelles sont les *ovaires*, corps arrondis qui communiquent à l'intérieur de la matrice par les *trompes de Fallope*. La stérilité est toujours le résultat de l'extraction des ovaires.

OUVERTURE DU CHEVAL MORT.

On nomme *autopsie*, l'ouverture mé-

thodique d'un cadavre. Nous ne devons nous en occuper que pour connaître la différence des tissus, la place des organes, et les principales altérations qu'ils peuvent avoir subies.

La peau enlevée, le *tissu cellulaire* apparaît ; il est inégalement serré et chargé de graisse. Après l'avoir examiné, on sépare du corps les deux membres gauches, et l'on peut, au moyen de cette section, apprécier les différences qui existent entre les *artères*, les *veines* et les *nerfs*.

Ouverture de l'abdomen.

On incise la tunique abdominale en suivant le cercle cartilagineux des côtes, et en portant l'instrument jusqu'au pubis : alors les gros intestins se présentent. Vers le milieu apparaît le *cœcum*, dont le *cul-de-sac* se dirige en avant et à gauche, et se termine près du sternum.

Le *colon* occupe le côté gauche : en dérangeant ces viscères, on aperçoit les *intestins grêles*. Près du bassin s'offre le *rectum*, dont les bosselures sont moins

prononcées que celles des autres gros intestins.

Ces parties reconnues, on détache toute la masse intestinale, en coupant l'intestin grêle près du *pylore*, le *rectum* près du bassin, et le paquet mésentérique sous les lombes. Alors on reconnaît le *diaphragme*. A sa gauche est l'*estomac*, dont la *rate* garnit la grande courbure. Le *foie* occupe le côté droit. Quant au *pancréas*, il est près des vertèbres lombaires, sous les apophyses transverses desquelles sont les *reins* : les *uretères* y prennent naissance, et gagnent la vessie située sous le *sacrum*. Dans les jumens, la *matrice* et les *ovaires* se voient près de la vessie.

Ouverture de la poitrine.

Après avoir incisé les intercostaux, on coupe les cartilages des côtes, et on désarticule ces dernières par un mouvement de torsion. Ces opérations terminées, l'un des lobes du poumon, la pointe du cœur, les bronches et le médiastin, se montrent à la fois. Quand

on a fini l'inspection de ces parties, on fend le *péricarde*; on en retire le *cœur*, en coupant les vaisseaux qui le fixent. Alors on examine les *oreillettes* et les *ventricules*. On reconnaît encore dans la poitrine la *plèvre* et le trajet de l'*œsophage*.

Ouverture de la tête.

Avant d'y procéder, on observe le long de l'encolure la position respective de la *trachée-artère*, de l'*œsophage*, des *carotides* et des *jugulaires*. De là, en désarticulant la mâchoire mobile, on arrive à l'arrière-bouche, où on distingue le *larynx*, le *pharynx* et l'ouverture des cavités nasales.

Dans l'avant-bouche se montrent l'*hyoïde*, embrassant la base de la langue, dont la pointe est fixée par le *frein*. Viennent ensuite les *sillons du palais*.

Dans les naseaux apparaissent les *cornets*, les *sinus* et l'*ethmoïde*.

Quand on a pénétré dans le crâne, on reconnaît, enveloppés de leurs tuniques, le *cerveau*, le *cervellet* et le *mésocéphale*.

DEUXIÈME PARTIE.

Résumé d'extérieur.

On entend par extérieur, en hippiatrice, l'étude de toutes les parties extérieures du cheval, sous le triple rapport de leurs belles conformations, de leurs défauts et des accidens qui peuvent survenir.

D'après Bourgelat, on a divisé le cheval, pour l'étude de l'extérieur, en avant-main, corps et arrière-main : l'avant-main comprend la tête, l'encolure, le poitrail, les ars et les inter-ars, le garrot, les épaules et les bras, les avant-bras, les genoux et le reste des extrémités.

Le corps se compose du dos, des reins, des côtes, du passage des sangles, du ventre et des flancs.

L'arrière-main embrasse les organes de la génération, la croupe, la queue,

les hanches, les cuisses, les fesses, les grassets, les jambes, les jarrets et le reste des extrémités.

PREMIÈRE DIVISION.

DE L'AVANT-MAIN.

DE LA TÊTE.

La tête se subdivise en nuque, toupet, oreilles, parotides, gorge, front, sourcils, salières, tempes, yeux, larmiers, joues, chanfrein, bout du nez et narinaux; bouche, lèvres, barres, langue, palais, dents pour la démonstration de l'âge, barbe et menton, auge et ganache.

DE LA NUQUE.

Elle a pour base la crête de l'occipital et le sommet du ligament cervical; elle doit être saillante et légèrement aplatie postérieurement: elle est quelquefois le siège d'une affection appelée *Testudo* ou mal de taupe. Cette maladie.

est difficile à guérir lorsqu'elle s'invétère, et dans ce cas elle peut avoir pour résultat la destruction du ligament cervical et même la mort de l'animal.

DU TOUPET.

Il a pour base le commencement du tissu qui donne naissance à la crinière; il sert, conjointement avec les sourcils et les cils, à abriter les yeux : quelquefois la mal-propreté y engendre une maladie nommée *Plique polonaise*.

DES OREILLES.

Elles ont pour base divers cartilages et l'apophyse *mastoïde* : pour être bien faites, elles doivent être proportionnées à la taille de l'animal. Lorsqu'elles excèdent ces proportions, le cheval est *oreillard*; si, outre leur volume, elles sont pendantes, elles sont dites *de cochon*; lorsqu'elles sont trop rapprochées par leur pointe, elles sont dites *de lièvre*; le cheval a-t-il eu les oreilles coupées, on dit qu'il est *moineau*; si en outre on lui a coupé la queue, on dit qu'il est

courtaud. L'accident le plus grave qui arrive aux oreilles est la *surdit*; elle rend l'animal lourd et endormi.

DES PAROTIDES.

Elles sont formes par les glandes de ce nom ; pour tre bien faites , elles doivent tre de niveau avec les parties environnantes. Les marchaux , en *bat-tant les avives* , mettent quelquefois les canaux salivaires dcouvert ; ce qui , en produisant une fistule , peut conduire l'animal au marasme.

DE LA GORGE.

La gorge est forme par les cartilages du *larynx* et les premiers cerceaux de la *trache-artre* ; elle attache la tte en dessous et entre les parotides : la fermet de la gorge est ordinairement un garant de la bont de la poitrine.

DU FRONT.

Il a pour base l'os *frontal* et une partie des paritaux ; il doit tre lgrement aplati dans son milieu : lorsqu'il

est concave, le cheval est dit *camus*; lorsqu'il est convexe, et que le chanfrein partage cette conformation, la tête est *busquée*; si ce défaut est excessif, elle est *moutonnée*.

DES SOURCILS.

Ils consistent en quelques poils placés au-dessus des cils, dont ils sont auxiliaires; lorsqu'ils deviennent blancs, on dit que le cheval a *cilié*.

DES SALIÈRES.

Elles sont formées anatomiquement par la fosse temporale; pour être belles, elles doivent être en rapport d'élévation avec les parties environnantes. Lorsqu'on a *dégraissé l'œil par le haut*, il existe des cicatrices aux salières; ce qui doit faire redoubler de vigilance dans l'examen de la vue.

DES TEMPES.

Elles ont pour base une partie du temporal; leur beauté consiste dans leur peu de volume: quand elles offrent la

trace de meurtrissures, on peut croire que l'animal est difficile à monter, seller ou ferrer, vices dangereux dans un cheval de guerre.

DES YEUX.

La beauté des yeux est loin d'être aussi importante que leur bonté, qui est reconnue à l'intégrité des membranes et à la transparence des parties qui ont ce caractère; cependant, pour qu'ils soient beaux, on les désire bien fendus et les plus grands possibles, sans être trop saillans, ce qui ferait paraître l'animal *hagard*: lorsqu'ils ont une conformation contraire, ils sont dits *de cochon*. La couleur marbrée de l'iris constitue les yeux *vérons*.

Les affections qui attaquent ces organes, sont: la *presbitie*, la *myopie*, la *fistule lacrymale*, l'*onglet*, l'*ophthalmie*, la *fluxion périodique*, la *goutte sereine*, et les *albugo* ou *taies*.

La *presbitie* est l'action de ne voir que de loin; aussi, lorsque l'animal qui en est attaqué approche des objets, il

ne les voit plus qu'environnés d'un nuage et en est effrayé. La *myopie* est l'action de ne voir que de très-près ; quand les objets sont hors de la portée de la vue du cheval myope , il ne peut être *mis en confiance* : ces deux défauts , rares à la vérité , et absolument opposés , ont les mêmes résultats , et rendent l'animal fort ombrageux.

La *fistule lacrymale* s'entend de l'épanchement des larmes au dehors , soit par l'oblitération des *voies lacrymales* , soit par de petites érosions survenues aux *tarses* et aux *points ciliers* , qui , en étendant leurs ravages , finissent par produire cette fistule.

On appelle *onglet* , l'apparition du *corps clignotant* sur la partie antérieure de l'œil , après sa sortie du grand angle.

L'*ophthalmie* n'est autre chose que l'inflammation de la *conjonctive* , qui alors paraît rougeâtre ; elle est peu dangereuse lorsqu'elle est la suite de coups.

La *fluxion périodique* est la plus terrible des maladies de l'œil ; elle commence ordinairement par en attaquer

un, et le détruit en causant l'opacité du cristallin; ensuite elle se porte sur l'autre, et le détruit de même. Ses attaques se manifestent périodiquement assez souvent tous les mois; alors l'œil est presque fermé; les larmes coulent au dehors, la conjonctive est fort enflammée, et l'humour aqueuse troublée. au bout de huit jours environ, ces symptômes disparaissent, et l'œil redevient clair et net; mais, après quelques attaques, on aperçoit déjà le cristallin prendre la teinte de ces pierres appelées opales. Cette affection cause la perte de la vue.

La goutte sereine est une cécité produite par la paralysie du *nerf optique*; l'œil alors semble intact, et cette maladie n'est reconnue qu'au défaut de contractilité de l'iris.

Les *albugo* ou *taies* sont des taches blanches, qui se manifestent soit sur la *cornée lucide*, soit sur le *cristallin*; il est toujours à craindre, qu'en se multipliant et en augmentant de dimension, elles envahissent entièrement les parties atta-

quées, et produisent ainsi ce que l'on appelle trivialement un *dragon*.

DES LARMIERES.

Ils ont pour base les os *lacrymaux*; c'est l'endroit extérieur sur lequel coulent les larmes lors de l'oblitération des *voies lacrymales*.

DES JOUES.

Elles ont pour base les muscles *masseters* ou *zigomato-maxillaires*; elles s'étendent jusqu'aux lèvres: la première partie en est unie et presque carrée; la seconde, légèrement arrondie. Certains chevaux rassemblent dans la bouche des paquets d'alimens, ce qu'on appelle *faire magasin*: il y a alors perte de salive; et, s'il s'y joint l'impossibilité de bien broyer les alimens par la mauvaise conformation des molaires, le *marasme* s'ensuit.

DU CHANFREIN.

Il a pour base les os *du nez*; il doit être légèrement arrondi d'un côté à l'autre et aplati de haut en bas. Lors-

que les museroles ou licols ont enfoncé le chanfrein, cela est désagréable à la vue, et peut en outre nuire à la respiration.

DU BOUT DU NEZ ET DES NASEAUX.

Le bout du nez s'étend depuis le chanfrein jusqu'aux lèvres; il doit être peu volumineux. La *fausse narine* est produite par un repli de la peau, qui forme une espèce de cul-de-sac; son usage est de briser la colonne d'air lors de courses rapides; elle contribue à produire le hennissement: aussi la coupe-t-on lorsqu'on veut lui ôter cette propriété. Les *fosses nasales* doivent être bien dilatées, pour faciliter la respiration; lorsqu'il en est autrement, le cheval fait entendre, surtout pendant l'exercice, un bruit appelé *cornage*, *sifflage* ou *halay*, qui a de fâcheux résultats: le cornage reconnaît beaucoup d'autres causes, parmi lesquelles la présence d'un *polype* dans l'une des fosses nasales. La *membrane pituitaire* est très-importante à considérer, car elle est le siège de plu-

sieurs affections qui se ressemblent dans le principe, mais dont les unes ont des résultats peu fâcheux, et les autres équivalent à la perte de l'animal. La plus funeste est la morve, fléau des régimens, et que, par prudence, on peut considérer comme contagieuse : elle a trois degrés. L'animal doit être sacrifié, lorsque la morve est caractérisée, c'est-à-dire, à son second degré ; alors il y a écoulement, par un des naseaux, d'une humeur verdâtre ; existence, sous la ganache, du côté du flux, d'une ou plusieurs glandes dures, sensibles et adhérentes à la peau, et apparition de chancres à la pituitaire. L'écoulement peu abondant, la ganache peu engorgée, peu ou point de chancres, est le premier degré de la maladie. Dans le troisième degré la cloison est percée, l'humeur infecte et sanguinolente coule des deux côtés.

La différence, entre les *gourmes* et la morve, est que, dans la première maladie, l'écoulement se fait par les deux naseaux, que toute la ganache est en-

gorgée, et qu'il n'existe point de chancre.

La différence entre un *rhume* et morve, est que, dans le premier cas, n'y a qu'un simple écoulement, sans chancres ni glandes.

Les chevaux *poussifs* jettent, pendant l'exercice, une humeur blanche, battue comme de la salive, causée par la difficulté de la respiration.

Dans la *courbature* il y a écoulement sans chancres ni glandes, ce qui ressemble à un rhume.

DE LA BOUCHE.

Elle se présente sous le rapport de l'embouchure et de la connaissance de l'âge; elle se divise en avant- et arrière-bouche, comprenant les lèvres, les barres, la langue, le canal, le palais et les dents.

DES LÈVRES.

Elles sont divisées en antérieures et postérieures; on les désire minces et médiocrement fendues. La lèvre postérieure, trop épaisse, nuit à l'effet du

mors ; trop fendues , les lèvres donnent à l'animal la facilité de prendre le *mors aux dents* ; si elles le sont trop peu , le mors porte sur les crochets et son action est très-gênée. Lorsque le cheval a les *lèvres flasques* , il les coule sous le frein pour se soustraire à son effet. Souvent , lors de la vieillesse , la lèvre postérieure devient pendante , et laisse échapper la salive , ce qu'on appelle *lèvre baveuse*.

DES BARRES.

Elles ont pour base l'espace interdentaire ; c'est dans la membrane qui les recouvre que réside leur sensibilité. Si le cheval a les barres trop sensibles , on dit qu'il a la *bouche égarée*. Les barres trop rondes , trop basses ou trop charnues , ont peu de finesse.

DE LA LANGUE.

Elle ne doit être ni trop petite ni trop volumineuse : elle joue un grand rôle dans l'embouchure. Lorsqu'un cheval joue avec son mors et le goûte , et que la salive sort en forme d'écume , on

dit qu'il a la *bouche fraîche* ; s'il obéit bien à la main sans être dérangé par certains à-coups , on dit qu'il a une *bouche à toute main*, très-bonne qualité pour la guerre.

Un cheval a la *bouche belle*, lorsqu'il l'a très-fine , et qu'il ne peut supporter d'effets irréguliers, ce qui est excellent pour le manège. La *langue pendante* est celle qui sort de la bouche et reste immobile : la *langue serpentine* est celle qui sort et rentre tour-à-tour ; elle est alors , outre la perte de salive , exposée au *glossantrax*. Cette affection peut causer la mort de l'animal, ou du moins la perte d'une partie de l'organe.

DU PALAIS.

Il a pour base la substance charnue qui recouvre les grands auxiliaires à la face interne et supérieure de la bouche. Lorsque les chevaux jettent leur gourmette le palais, gonflé, dépasse quelquefois le niveau des dents ; on appelle cela *lampa* ou *fève* : il faut bien alors se garder d'enlever ou brûler le palais, ainsi que l

font les ignorans ; car ce gonflement n'est produit que par l'abondance des matériaux nécessaires au travail considérable qui se fait dans la tête à cette époque.

DE L'ÂGE.

Les renseignemens que les dents fournissent pour l'appréciation de l'âge, se tirent, 1.^o de l'éruption des dents de lait ; 2.^o de leur chute et de leur remplacement par les dents de cheval ; 3.^o du rasement de ces dents ; 4.^o de leur changement de forme, de couleur, de direction, de longueur.

Pour bien se rendre compte de toutes les altérations que subissent les dents, il faut d'abord examiner leur composition, leurs divisions et subdivisions.

Notions préliminaires.

Les dents sont composées de deux substances différentes : l'une est l'*émail* ; elle est la plus dure, la plus blanche et la plus extérieure ; l'autre est l'*ivoire*, moins dure et plus jaune que l'*émail* ;

elle est maintenue entre les lames de cette même substance. Quelques auteurs ont fait de l'espèce de crasse noirâtre qui se remarque au fond des cavités, une troisième substance, qu'ils ont appelée *corticale* ou *cément*.

Les dents sont nourries par la *pulpe*, qui est reçue dans la racine et se compose de vaisseaux et de nerfs d'une extrême sensibilité. Les dents sont maintenues dans les alvéoles sans y contracter d'adhérence, de manière qu'elles peuvent sortir au fur et à mesure qu'elles s'usent par l'acte de la mastication, et même sans cette usure. Les gencives servent à consolider les dents.

On distingue dans l'étendue de la dent, 1.^o la partie *enchâssée* : elle est renfermée dans l'alvéole, et se termine par la racine; 2.^o la partie *libre*, qui est toute extérieure : elle offre la *table*, endroit où s'opèrent les frottemens lors de la mastication; les *côtés*, dont le nom indique la position : ils sont unis dans certaines dents, et sillonnés dans d'autres. Le côté qui se présente en avant de la

dent, se nomme aussi *muraille externe*, et celui qui lui correspond en dedans, *muraille interne*. 3.^o Enfin, la troisième région de la dent est le *collet* : c'est l'endroit qui sépare la partie libre de la partie enchâssée. Le collet offre une espèce de rétrécissement très-remarquable dans les dents de lait.

D'après leurs usages, les dents sont divisées, 1.^o en *incisives*, au nombre de six, à la partie antérieure de chaque mâchoire. Ces dents sont subdivisées en deux *pinces* : ce sont celles du milieu ; en deux *mitoyennes* : elles touchent les précédentes ; et en deux *coins* : leur nom indique leur situation.

2.^o En *molaires*, au nombre de six, à chaque côté de chaque mâchoire, et subdivisées à leur tour en trois *avant-* et trois *arrière-molaires*.

3.^o En *crochets* ou *angulaires*, qui existent entre les molaires et les incisives.

Si on classe les dents d'après leur durée, on reconnaît, 1.^o des dents *caduques* ou *de lait* : telles sont toutes les incisives et les avant-molaires.

2.^o Des dents de *remplacement* : elles succèdent aux dents de lait.

3.^o Des dents *permanentes* ou *persistantes*, dont l'éruption n'est point précédée par l'apparition des dents de lait : ce sont les crochets et les arrière-molaires.

Les dents de poulain sont plus blanches, plus petites que celles du cheval ; elles ont aussi leur collet étranglé. Une dent de cheval à peu près intacte est conoïde, courbe, et aplatie à sa table d'avant en arrière ; vers le milieu, elle s'arrondit ; un peu plus bas, elle devient triangulaire ; et enfin, vers son extrémité inférieure, elle se montre plate d'un côté à l'autre : disposition toute contraire à celle qu'elle affectait à sa table.

La table d'une incisive vierge offre une cavité en entonnoir et la muraille externe plus élevée que l'interne ; cette dernière est souvent tellement échan-crée, qu'elle nuit beaucoup à l'appréciation de l'âge.

Quand on scie une incisive longitudinalement, on reconnaît que la cavité

est formée par une duplicature de l'émail, qui se recourbe de dehors en dedans, et plonge jusque vers le tiers de la dent : c'est ce qui constitue le *septum* ou *cornet dentaire*. L'ivoire occupe le reste de la dent; il fournit une cavité intérieure qui reçoit la pulpe. Cette cavité va toujours en s'oblitérant à mesure que l'animal vieillit.

On doit remarquer que les incisives de la mâchoire immobile sont plus courbes et plus volumineuses que celles de la mâchoire mobile.

Quant aux crochets, ils se terminent en pointe, offrent leur côté externe arrondi, et l'interne triangulaire et cannelé. Les jumens sont ordinairement privées de ces dents; quand elles les ont, elles sont appelées *bréhaignes*. Cette particularité a été faussement considérée comme un indice de stérilité.

Renseignemens fournis par la sortie et le remplacement des dents de lait.

Ordinairement le poulain n'apporte en naissant que ses avant-molaires. Dans

les six premiers mois sortent successivement toutes ses incisives de lait, l'éruption et l'usure de ces dents n'étant pour nous que d'un intérêt secondaire nous parlerons de suite de leur remplacement.

De deux ans et demi à trois ans, les pinces de lait tombent, et sont remplacées par les pinces de cheval. De trois ans et demi à quatre ans, même chose arrive aux mitoyennes, et de quatre ans et demi à cinq ans, les coins de cheval sont sortis. A cet âge, toutes les incisives sont de niveau, et ont leur muraille interne dégagée des gencives. Les crochets et la dernière arrière-molaire apparaissent aussi vers la même époque, mais il y a cependant de nombreuses exceptions à cet égard. On dit alors que le cheval a tout mis.

Renseignemens fournis par le rasement des dents des deux mâchoires.

Une dent est rasée, quand la muraille interne est au niveau de l'externe, qu'elle a une épaisseur à peu près égale

et qu'elle laisse apercevoir distinctement l'ivoire à tout le pourtour de la dent. Lorsque ces changemens se sont manifestés, le fond de la cavité est ordinairement à découvert; s'il en est autrement, c'est-à-dire, si cette cavité persiste, la dent n'en est pas moins rasée, mais le cheval est *bégu*. Si, au lieu d'une cavité, la dent offrait une trace noirâtre appelée *germe de fève*, l'animal serait *faux bégu*.

Les dents de la mâchoire mobile sont les premières rasées; et à six ans le cheval a rasé des pinces; à sept ans, des mitoyennes; à huit ans, des coins; à neuf ans, des pinces de la mâchoire immobile; à dix ans, des mitoyennes; et de onze à douze, des coins de la même mâchoire. Pour s'aider dans l'appréciation de l'âge, on ne manque pas de consulter les altérations proportionnelles qu'ont déjà subies toutes les dents; et, comme les renseignemens fournis par le rasement de la mâchoire immobile sont loin d'être positifs, on se règle sur les indices suivans.

Renseignemens fournis par l'émail central des dents de la mâchoire mobile.

Lorsque la cavité a disparu, son emplacement est circonscrit par une lame d'émail légèrement saillante. Cet émail central, d'abord ovale, devient triangulaire. A sept ans, ce changement s'opère aux pinces de la mâchoire mobile : à huit ans, aux mitoyennes ; et à neuf ans, aux coins. Ensuite, le même émail s'arrondit, et se rapproche de la muraille interne : c'est ce qu'on remarque à neuf ans dans les pinces, à dix ans dans les mitoyennes, et à onze ans dans les coins.

Vers douze ans, l'émail central disparaît dans toutes les incisives de la mâchoire postérieure à la fois. Cette disparition simultanée s'explique par la diminution graduelle des cornets dentaires, qui sont moins profonds dans les coins que dans les mitoyennes, et moins encore dans les mitoyennes que dans les pinces.

Renseignemens fournis par la forme des dents de la mâchoire mobile.

Jusque vers huit ans, les incisives se montrent plates d'avant en arrière; ensuite, elles s'arrondissent : changement qui se manifeste à neuf ans aux pinces, à dix ans, aux mitoyennes, et à onze ans, aux coins. Les dents deviennent de plus en plus rondes, jusqu'à ce qu'elles affectent une forme triangulaire, ce qui commence à quatorze ans dans les pinces; à quinze ou seize ans, dans les mitoyennes, et à seize ou dix-sept ans, dans les coins. Enfin, les dents s'aplatissent d'un côté à l'autre; les pinces se montrent ainsi de dix-huit à dix-neuf ans, les mitoyennes vers vingt ans, et les coins vers vingt-un ans.

Renseignemens fournis par l'allongement et le raccourcissement des dents des deux mâchoires.

Depuis huit à douze ans jusque vers dix-huit ou vingt, les dents vont toujours s'allongeant; passé cet âge, elles se rac-

courcissent, la racine ne fournissant plus au fur et à mesure de l'usure. A cette époque, la partie des joues qui avoisine le chanfrein, se déprime, et les bords de l'auge deviennent tranchans.

*Renseignemens fournis par la direction
et la couleur des dents.*

Dans la jeunesse, l'arcade dentaire forme un demi-cercle régulier, et les dents sont recourbées de dehors en dedans. Peu à peu elles se redressent, dans la mâchoire mobile surtout : il en résulte assez souvent aux coins de la mâchoire immobile l'apparition d'une sorte de cran, produit par le frottement inégal des dents. Ce cran constitue ce que l'on appelle la *queue d'hirondelle*, et se montre à douze ans, mais quelquefois plus tôt. Vers vingt ans, les dents de la mâchoire mobile semblent diriger leur table hors la bouche ; elles deviennent aussi de plus en plus jaunes, et se chargent de tartre.

*Renseignemens fournis par les crochets,
les cils, etc.*

Les crochets n'ont point de table, et leur usure n'est due généralement qu'au passage des alimens et aux frottemens du mors; leur pointe et leur arrête antérieure s'émoussent vers huit ans. A mesure que l'animal vieillit, les cannelures des crochets disparaissent, les sa-lières se creusent, et les cils blanchissent.

*Renseignemens fournis par la chute des
dents.*

De vingt à vingt-deux ans, les premières molaires tombent quelquefois ou montrent leur racine; de vingt-deux à vingt-cinq ans, même chose arrive aux secondes, troisièmes et quatrièmes. Vers vingt-sept ans tombent les cinquièmes molaires, et plus tard les sixièmes. La chute des incisives n'a lieu que dans l'extrême vieillesse, après trente ans.

Des chevaux bégus.

Nous avons dit que les chevaux bégus

étaient ceux qui conservaient des cavités aux dents, alors qu'elles devraient être effacées.

Sans nous arrêter aux spéculations de Bourgelat, qui, dans ce cas, ne sont point satisfaisantes; sans nous appuyer de l'autorité des auteurs qui lui ont emprunté ses trois espèces de bégus, et sans nous attacher non plus aux assertions de Lafosse, qui nie l'existence des bégus, nous dirons qu'un cheval est bégus des pinces, mitoyennes, ou coins de la mâchoire postérieure ou antérieure, quand on aperçoit bien distinctement l'émail et l'ivoire dans toute la circonférence de ces dents, et de plus une cavité au milieu de leur table; car, dans l'ordre d'usure naturel, cette cavité devrait avoir disparu.

Ainsi donc, si les pinces présentent cette particularité, et que les mitoyennes soient rasées, le cheval, pour nous, sera bégus des pinces, et aura sept ans; si ce sont les mitoyennes qui offrent cette disposition, et que les coins soient pleins, le cheval sera bégus des mitoyen-

nes et aura huit ans; si ce sont les coins, et que les pinces de la mâchoire antérieure soient rasées, le cheval sera bégus des coins et aura neuf ans, et ainsi de suite.

S'il arrive que le cheval soit bégus de toutes les dents, alors on consultera la différence de l'épaisseur des murailles internes. En effet, je suppose un cheval bégus de toutes les dents de la mâchoire postérieure, à six ans on verra bien distinctement les lames d'émail et d'ivoire dans tout le pourtour des pinces; mais elles seront bien moins visibles aux mitoyennes. à la muraille interne surtout, et elles ne seront légèrement apercevables qu'à la muraille externe des coins. A sept ans, les substances se montreront clairement aux mitoyennes, et ne se dessineront encore qu'obscurément à la muraille interne des coins, et ainsi de suite, en prenant toujours pour point de comparaison les dents avoisinantes dans l'ordre de l'usure. Au reste, ce sont ces différences et les signes secondaires qui fournissent dans ce cas des données

pour l'évaluation approximative de l'âge.

Quant aux chevaux *faux bégus*, ils ne peuvent induire en erreur qu'un œil peu exercé.

Ruses pour faire paraître les chevaux plus jeunes ou plus vieux.

Les maquignons vieillissent ou rajeunissent leurs chevaux suivant leurs intérêts. Veulent-ils faire d'un poulain de trois ans un animal qui paraisse en avoir quatre, ils arrachent les mitoyennes de lait. Prétendent-ils faire croire qu'un cheval entre dans ses cinq ans, quand il en a à peine quatre, ils arrachent les coins de poulain. Cette friponnerie se nomme *avancer le cheval*. Lorsqu'elle a été faite récemment, on la reconnaît facilement à ce que les dents de cheval ne se montrent point encore, ce qui arrive ordinairement après la chute naturelle des dents de lait.

Les dents dont la sortie a été hâtée sont petites, mal conformées et ont souvent la muraille interne très-échancrée. Lorsqu'on soupçonne une telle super-

cherie, il faut consulter la sortie de la dernière arrière-molaire, qui se fait rarement avant cinq ans.

Si les maquignons veulent rajeunir un cheval, ils pratiquent des cavités artificielles; ce qui détruit, avant douze ans, l'émail central. D'autres fois, quand les dents sont trop longues, ils lesscient avant de les buriner; mais alors elles ne portent plus les unes sur les autres, et cette opération a eu pour résultat de rendre les dents rondes et même triangulaires; or, pour nous c'est un signe de vieillesse.

Des chevaux qui ont eu la bouche travaillée, se la laissent difficilement toucher.

Terminons en disant que, pour reconnaître l'âge, il ne faut pas s'attacher exclusivement à un seul des renseignements qui viennent d'être donnés; il faut les consulter tous.

Du reste, les diverses races, la conformation des dents, le genre de nourriture, l'influence des climats, une multitude d'exceptions dans l'ordre de la

sortie, de la chute, du remplacement et de l'usure des dents, sont autant de causes qui viennent singulièrement compliquer la difficulté de préciser l'âge du cheval : il est alors d'une tout autre importance de constater l'état des extrémités.

DES TICS.

On nomme ainsi toute mauvaise habitude contractée par suite de maladie ou par l'influence de l'exemple. Il y a quatre sortes de tics, le *tic de l'ours*, le *tic en l'air*, le *tic d'appui* et le *tic rongeur* : ce dernier est reconnu à l'inspection des dents usées en biseau.

DE LA BARBE ET DU MENTON.

Ces parties sont confondues souvent l'une avec l'autre, et servent d'appui à la gourmette. La barbe est précisément l'endroit de séparation des branches du *maxillaire* : le menton a pour base l'*apophyse génienne* ; en se rapprochant de la lèvre postérieure, il devient moins anguleux ou plus aplati, ce qui sert à

varier l'effet de la gourmette. Ces parties ne doivent être ni charnues, ni cicatrisées, callenses, ou trop garnies de poils, pour qu'elles puissent avoir le degré de sensibilité convenable.

DE L'AUGE ET DE LA GANACHE.

L'auge a pour base les branches du maxillaire; les glandes qui environnent la langue, y sont logées. L'auge trop pleine dénote un cheval qui a mal jeté ses gourmes, et concourt, ainsi que l'empâtement du reste de la tête, à déterminer des accidens aux yeux.

La ganache est formée par la tubérosité du maxillaire; son plus ou moins de volume peut influer sur la position habituelle de la tête. On tâte le poulx à l'endroit où cesse la convexité de la ganache et où commencent les bords de l'auge. C'est là aussi où passe le canal salivaire des parotides; quand il a été coupé par quelque accident, on doit redouter la *fistule salivaire*.

DE LA TÊTE EN GÉNÉRAL.

La tête est bien faite, alors qu'elle est dite *sèche* et qu'elle se rapporte aux proportions ; trop volumineuse , elle rompt l'équilibre et surcharge l'avant-main.

Lorsque la tête est trop longue, elle est appelée *tête de vieille* ou *de vielle* ; si la tête est *décharnée*, l'animal est sujet aux accidens produits par son excès de graisse, la circulation n'étant plus libre dans l'un comme dans l'autre cas.

On désire la tête petite, mais il ne faut pas que ce soit à l'excès.

La position de la tête perpendiculaire à l'horizon peut être bonne pour le manège, mais non pour la guerre, puisqu'elle prive l'animal d'une partie de ses moyens d'impulsion : ainsi donc, pour que le cheval puisse et bien courir et être facilement gouverné, il faut que la tête ait une légère obliquité en avant ; obliquité dont la direction est indiquée par la diagonale d'un rectangle supposé inscrit autour de la tête, placée verti-

également : si elle dépasse trop cette ligne en avant, on dit que le cheval *porte au vent*; alors l'animal peut prendre le mors aux dents, et est toujours difficile à gouverner. Lorsqu'au contraire le cheval rapproche trop la tête de son encolure, on dit qu'il *s'arme* ou *s'encapuchonne*; il peut alors annuler l'effet du mors, en appuyant les branches sur le poitrail, et s'il vient à s'emporter, il peut butter et faire la *panache*. L'excès de volume de l'avant-main, la faiblesse des extrémités antérieures et le trop d'élévation de l'arrière-main augmentent ce dangereux défaut.

DE L'ENCOLURE.

Elle contribue à rendre l'avant-main gracieux et à donner à la tête la facilité de se placer pour recevoir l'impression du mors. Outre ses faces latérales et ses deux extrémités, l'encolure présente à son bord supérieur la *crinière*; à sa partie inférieure, la *trachée-artère* et les *gouttières jugulaires*. Sa beauté varie sans manquer aux proportions; cepen-

dant on la désire bien unie aux parties dont elle se détache, fournie à sa base et on veut qu'elle forme à sa partie supérieure un léger contour; on dit alors que l'animal a le *cou de cygne* ou l'encolure *rouée*. La conformation opposée est l'encolure *de cerf*; dans ce cas elle offre une convexité à la trachée-artère; si l'encolure ne s'unit pas avec grâce au corps, et qu'elle soit très-grosse près de la tête, on dit qu'elle est *fausse*. On appelle *coup de hache*, un évidement qui se remarque en avant du garrot; on nomme *coup de lance*, une dépression irrégulière des muscles, qui forme une cavité sans lésion de la peau.

L'encolure trop longue et trop volumineuse surcharge l'avant-main; trop longue et trop grêle, elle ne peut soutenir la tête, et perd une partie de son action sur les mouvemens du corps.

Les encolures trop courtes sont trop massives et sans souplesse, comme sans distinction, mais accompagnées de beaucoup de force: elles sont aussi sujettes à prendre un volume excessif dans le

milieu, et elles tombent alors sur le côté, ce qui les fait nommer *encolures penchantes*.

Les accidens qui arrivent à cette partie, sont : la *gale*, qui fait tomber les crins et cause le *prurit* ou une vive démangeaison ; le *roux vieux*, qui est une gale invétérée, et le *trombus*, qui, par suite d'une saignée mal faite, cause la destruction d'une jugulaire.

DU POITRAIL.

Il est circonscrit par l'encolure, l'inter-ars et les pointes des épaules ; il a dans son milieu le prolongement du sternum, et sur les côtés les muscles extenseurs du bras. La largeur du poitrail désigne celle de la poitrine, qualité intéressante, mais qui, poussée à l'excès, rendrait l'avant-main trop volumineux : trop étroite, la poitrine empêche l'animal de pouvoir suffire à un travail qui exige une vigueur continuée. Il arrive quelquefois que la poitrine a en hauteur ce qui lui manque en largeur ; ce qui est une heureuse compensation.

On donne le nom d'*en-cœur*, *avant-cœur* ou *anti-cœur*, à une tumeur phlegmoneuse qui se manifeste au poitrail.

DES ARS ET INTER-ARS.

On appelle *ars*, les plis de la peau à la jonction de l'avant-bras au corps, et *inter-ars*, l'espace compris entre chacun d'eux ; l'*inter-ars* fournit les mêmes renseignemens pour la largeur de la poitrine que le poitrail : l'animal peut quelquefois se *frayer aux ars*, accident peu grave, et qui seulement fait *faucher*.

DU GARROT.

Il est formé par les troisième, quatrième, cinquième et sixième *vertèbres dorsales*, et circonscrit par l'encolure et le dos et les épaules ; il doit être autant saillant que possible et médiocrement chargé de chair. Le garrot trop bas et trop rond, porte la selle en avant ; alors le cavalier n'est plus sur le centre de gravité, les mouvemens des épaules sont gênés, et le *mal de garrot* très-fréquent.

La croupière est insuffisante pour remédier à une semblable conformation, et l'on doit examiner alors plus scrupuleusement la bonne conformation de l'avant-main.

DE L'ÉPAULE ET DU BRAS.

L'épaule a pour base le *scapulum* et ses muscles, qui doivent y être bien apparens, sans excès de volume, ce qui rendrait l'épaule *chargée de chair*; le défaut opposé constitue l'épaule *plate* ou *décharnée*.

Le bras s'étend depuis la pointe de l'épaule jusqu'au *coude*; il doit s'unir insensiblement avec l'épaule : de sa longueur, du développement de ses muscles et de ceux de l'épaule, résulte la vitesse de la marche; et de la liberté du jeu des mêmes parties résulte la sûreté de cette marche.

On dit que les épaules sont *chevillées*, quand, par mauvaise conformation, elles ont peu de mouvemens; si ce défaut de liberté provient du manque d'exercice, elles sont simplement *froides* ou *engour-*

dies. L'accident le plus grave qui arrive à ces parties, se nomme *écart* ; il résulte de la distension des tissus qui les attachent aux côtes : lorsque les fibres musculaires ont été déchirées et les vaisseaux qui sortent de la poitrine atteints, l'écart prend le nom d'*entre-ouverture* : alors l'animal est estropié pour toujours.

Quelquefois, après un simple écart, les animaux boitent avant ou après le travail : on doit rejeter tous ceux qui ont éprouvé de semblables accidens. ordinairement ils portent à l'écurie l'extrémité malade en avant, ce qu'on appelle *faire des armes* ou *montrer le chemin de Saint-Jacques* : cette position, aussi d'autres causes que l'écart, qui pourra être reconnu au travail en cercle.

DE L'AVANT-BRAS ET DU COUDE.

L'avant-bras a pour base le *cubitus* ; il présente, à sa partie supérieure, le coude formé par l'*apophyse olécrane*. L'avant-bras doit être très-muscleux et séparé du bras par une dépression bien prononcée ; lorsqu'il est *grêle*, c'est

un signe de faiblesse, aggravé par son excès de longueur. L'avant-bras long et proportionné, le canon court et le *genou rapproché de terre*, indiquent un cheval vite dans ses allures. L'avant-bras court désigne un cheval qui *retrousse* beaucoup, par conséquent buttant moins, mais n'étant pas aussi vite, et se fatiguant plus. Lorsque les coudes sont trop rapprochés du corps, l'extrémité est tournée en dehors, et l'animal est *panard*; les coudes trop écartés du corps font tourner l'extrémité en dedans, et rendent le cheval *cagneux*.

Il vient quelquefois au coude une espèce de loupe appelée *éponge*, produite par le fer qui porte sur cette partie lorsque les animaux se couchent *en vache* : la ferrure y remédie.

DU GENOU.

Il est formé par l'articulation intermédiaire de l'avant-bras au canon, et il a pour base les *carpiens*; sa largeur constitue sa solidité : la peau en doit être fine et l'*os crochu* le plus saillant

possible. Si le genou est petit, il est faible et promptement ruiné; lorsqu'il est en avant d'une verticale abaissée du milieu de l'avant-bras vu de profil, le cheval est *brassicourt*, défaut fort grave.

On dit que le cheval est *arqué*, lorsque le genou est porté en avant par usure et non par conformation; on distingue l'un de l'autre, en ce que dans la station le cheval *brassicourt* est ferme, quoique l'appui soit faux; tandis que l'extrémité de l'animal *arqué* est sans cesse vacillante.

On appelle *genou de bœuf*, celui qui est porté en dedans d'une perpendiculaire inscrite de la pointe de l'épaule à terre: ce défaut, quoique blâmable, n'empêche pas l'animal de servir.

C'est au genou que les chevaux se couronnent.

Par suite de travail, la peau y devient épaisse et les tendons s'empâtent; du repos et quelques soins font disparaître ces accidens.

Il se manifeste quelquefois au genou des exostoses nommées *osselets*, qui sou-

dent une partie des carpiens. Appliqué à temps, le feu peut arrêter les progrès du mal. Toutefois ces accidens nuisent beaucoup à la liberté de l'articulation, et deviennent causes fréquentes de claudication.

Les crevasses humides qui viennent au genou, sont appelées *malandres*, lorsqu'elles sont longitudinales, et *rápes*, lorsqu'elles sont en travers : quelquefois la *capsule synoviale* se dilate, et cause un gonflement, qui n'est autre chose qu'un *vessigon*. Le genou est fort important à examiner.

DU CANON ET DU TENDON.

Ils ont pour base l'*os du canon* et le *tendon* ; leur force dépend de leur écartement. La peau qui recouvre ces parties doit être fine et dénuée de longs poils ; il faut qu'il ne s'en présente inférieurement qu'un petit bouquet, que l'on appelle *fanon*.

On nomme *suros*, de véritables exostoses qui apparaissent sur le canon : le *suros simple* n'existe que d'un côté, tan-

dis que le *chevillé* occupe l'un et l'autre. On appelle *fusée*, la réunion de plusieurs petits suros. Le danger de ces tumeurs augmente en raison de leur proximité des articulations ou tendons. Il ne faut point confondre avec un suros chevillé les *boutons des péronés* qui sont situés latéralement aux deux tiers du canon.

Quand le tendon est trop rapproché du canon au-dessous du genou, on dit qu'il est *failli*; ce défaut est une preuve de faiblesse.

Le tendon, par suite d'usure, se raccourcit; on sent alors, entre lui et la peau, des agglomérations nommées *gan-glions*.

On appelle *javart tendineux*, un gonflement partiel de la peau et quelquefois du tendon, avec une ou plusieurs petites plaies : quelques soins viennent facilement à bout de ce mal.

On nomme *nerf-ferrure* ou *tendon ferru*, une atteinte que les chevaux se donnent au tendon des membres antérieurs avec la pince des pieds postérieurs.

DU BOULET.

Il est formé par la réunion du canon, du paturon et des *sésamoïdes*. C'est une des articulations les plus faibles; et, comme elle porte toute la masse à faux, elle se ruine promptement.

L'angle dont le boulet est le sommet, doit avoir 145 degrés; s'il en a davantage, le cheval est *droit sur ses membres*: cette direction, ordinairement suite de l'usure, est quelquefois due à la conformation; alors les réactions sont dures, et les os, portant trop directement les uns sur les autres, se fatiguent et s'usent fort vite.

Si l'angle a moins de 145 degrés, le boulet est *trop près de terre*; il en résulte de la faiblesse, des *nerf-ferrures*, *distensions* et *molettes*.

Le cheval est quelquefois panard ou eagneux par la seule déviation du boulet, qui, dans ce cas, est ordinairement *long-jointé*.

Les boulets trop petits sont faibles; leur usure s'annonce par leur change-

ment d'inclinaison et par des exostoses qui apparaissent souvent à toute leur circonférence : cela fait dire qu'ils sont *cerclés*.

Les *molettes* sont très-fréquentes à cette partie; elles sont divisées en *simples*, *chevillées* et *soufflées* : ces dernières, les plus fâcheuses de toutes, occupent quelquefois tout le pourtour du tendon et du *suspenseur*, et déterminent la claudication.

On nomme *mémarchure* ou *effort de boulet*, l'accident qui, chez l'homme, s'appelle *entorse*.

On voit quelquefois, à la suite d'efforts très-violens, les os du boulet se souder, ce qui constitue le *pied-bot*; l'animal est alors perdu pour le service.

On dit qu'un cheval *se coupe*, lorsqu'il s'atteint, en marchant, à la face interne de l'extrémité voisine et à peu près au même endroit. On dit, au contraire, qu'il *s'entre-taille*, lorsqu'il se blesse en différentes parties.

DU PATURON.

Il a pour base le premier *phalangien* ; la peau doit y être fine et les tendons apparens. Si le paturon a trop de longueur, on dit que le cheval est *long-jointé* ; dans ce cas, ses réactions sont presque insensibles, mais il éprouve un tiraillement dans ses muscles, qui le fatigue beaucoup.

Les chevaux qui ont une disposition contraire, sont *courts-jointés* ; cette conformation leur procure plus de solidité, mais elle les rend moins agréables.

Les exostoses sont fort dangereuses à cette partie ; la plus à craindre se nomme *forme* : elle occupe les faces latérales ou antérieures, et détermine toujours l'action de boîter.

On appelle *eaux aux jambes*, des crevasses qui, surtout pendant l'hiver, viennent au boulet et au pli du paturon ; elles sont accompagnées de l'écoulement d'une sérosité de mauvaise odeur.

Les *mules traversières* ou *traversines* sont des crevasses sensibles, qui vien-

nent au paturon; le plus souvent elles sont le principe ou la suite d'eaux aux jambes.

Quand l'animal s'est coupé la peau en s'embarrassant dans des longes, on dit qu'il a une *enchevêtrure*.

DE LA COURONNE.

Elle a pour base le second *phalangien*; elle se confond avec le pied et le paturon.

Elle présente, à son union avec le sabot, un petit bourrelet qui contribue à nourrir la corne; la peau en doit être intacte et les poils dirigés de haut en bas: lorsqu'ils sont hérissés et l'origine de la corne fendillée, on dit que la *matière souffle au poil*, ce qui amène souvent la chute du sabot.

L'*atteinte* est produite par le heurt des pieds postérieurs contre les antérieurs. L'*atteinte* simple est peu redoutable; mais, lorsque les tissus ont été entamés, la douleur et la chaleur se font ressentir, et l'*atteinte* prend alors le nom d'*atteinte sourde* ou *encornée*.

Si la corne a été offensée, on doit promptement y remédier, pour qu'elle n'amène pas le *javart encorné*, mal fort difficile à guérir, et qui exige une opération chirurgicale fort délicate.

Les *peignes humides* sont un hérissément de poils à la couronne avec écoulement de sérosité ; ils sont *secs*, lorsqu'il n'y a pas cet écoulement.

DU PIED.

Notions préliminaires.

Nous diviserons toutes les parties qui composent le pied, en parties contenues et en parties contenant.

DES PARTIES CONTENUES. 1.^o Les os. Ils sont au nombre de deux : l'*os du pied*, arrondi dans le membre de devant, et ovale dans celui de derrière ; et le *naviculaire*, placé à la face postérieure du précédent : son usage est d'écarter le tendon.

2.^o Les *cartilages*. Ils revêtent le bord supérieur et postérieur de l'os du pied.

3.^o Les *ligamens*. Ils sont situés latéralement.

4.^o La *capsule synoviale*. Elle est commune aux deux os propres du pied et à celui de la couronne.

5.^o Les *tendons*, au nombre de deux. L'un, appelé *perforant*, est situé postérieurement, et fléchit le pied ; l'autre, placé par devant, est extenseur.

6.^o La *fourchette de chair* ou *corps pyramidal* recouvre, à la manière d'un coussin, les parties postérieures et inférieures du pied ; elle modère la violence des percussions.

7.^o La *chair du pied* ou *tissu réticulaire*. Cette partie intermédiaire entre la corne et les parties contenues constitue le foyer de reproduction du sabot. Ce tissu se subdivise, 1.^o en *chair cannelée*, qui revet les faces latérales et antérieures de l'os du pied, et s'unit supérieurement au *bourrelet*, avec lequel elle contribue à la formation de la paroi. 2.^o En *chair de la sole* et *chair de la fourchette*. Ces deux portions du tissu recouvrent le dessous du pied ; elles re-

coivent leurs noms des parties adjacentes qu'elles nourrissent.

DES PARTIES CONTENANTES OU DU SABOT.
Le sabot, nommé aussi *corne* ou *ongle*, se divise en *paroi* ou *muraille*, *sole* et *fourchette*.

1.^o La *paroi* est toute la partie du sabot qui est apparente lorsque le pied pose à terre. La *paroi* se subdivise en *biseau*, qui s'unit au bourrelet; en *pince*, partie antérieure; en *mamelles*, parties latérales; en *quartiers*, qui avoisinent les mamelles en allant en arrière; et enfin en *talons*, formés par l'arrondissement postérieur de la *paroi*.

2.^o La *sole* se montre à la face plantaire; elle est fixée à la *paroi* par son *bord externe*, et à la *fourchette*, par son *bord interne*. L'obliquité que l'on remarque d'un bord à l'autre, constitue le *glacis*.

3.^o La *fourchette*. Le nom de cette troisième partie du sabot indique quelle forme elle affecte. Ses bifurcations se prolongent dans chaque talon, dont elles consolident les *arcs-boutans*. On appelle

vide de la fourchette, l'échancrure qui en occupe le milieu.

QUALITÉS DU PIED. La prospérité de l'animal se rattachant en partie à l'intégrité et à la bonne direction du pied, on ne saurait l'examiner trop scrupuleusement.

Le pied, arrondi dans le membre de devant et un peu ovale dans celui de derrière, doit toujours être proportionné au reste de l'extrémité. Son inclinaison pour le pied antérieur doit former avec la sole un angle d'environ quarante-cinq degrés; cette inclinaison sera moins prononcée dans le pied postérieur. Il faut que la paroi soit unie et luisante, que la sole offre une légère concavité, et se montre intimement jointe à la paroi et à la fourchette. Quant à celle-ci, on exige qu'elle ne pèche ni par défaut ni par excès de volume; on veut encore que la corne ne soit ni trop molle ni trop dure, et que le pied ne présente aucun principe de désorganisation.

Quelques auteurs s'accordent à penser que la corne noire est la meilleure.

DÉFECTUOSITÉS. Les pieds trop volumineux ont ordinairement leur corne molle et peu solide; on les nomme *pieds gros* ou *gras*: ils sont exposés aux changemens de forme de la pince et de la sole; la première en se rapprochant de l'horizontale, et la seconde en s'aplatissant, constituent le *pied plat*: si ce défaut est excessif, le pied est *comble*.

On appelle *pied dérobé*, celui qui se déferre très-facilement; ce vice, fort dangereux à la guerre, est une conséquence assez ordinaire de l'excès de volume du pied.

Les défauts opposés sont, la petitesse, la sécheresse et la dureté de l'ongle, et la facilité qu'il a de s'écailler. Quand le pied est petit, et que la marche ne s'en trouve nullement gênée, il n'y a aucun inconvénient; mais quand, par suite de cette petitesse extrême, les tissus sont comprimés et la sensibilité excitée par le choc des corps durs, on doit rejeter l'animal, qui exigerait des soins impraticables en campagne.

L'inégalité des pieds provient rare-

ment d'une conformation naturelle; elle est le plus souvent la suite ou de l'atrophie d'un membre lors d'une longue cure, ou de l'existence d'une tumeur osseuse, qui nuit aux fonctions du tissu réticulaire.

Les *quartiers faibles* sont ceux qui ne peuvent supporter le poids qui pèse sur eux; la corne, changeant alors de direction, met le pied de travers, et détermine ainsi les jeunes chevaux à devenir *panards* ou *cagneux*, suivant le quartier qui faiblit.

Le pied est dit *encastelé*, lorsque les quartiers et les talons sont trop serrés; ce défaut cause de fréquentes claudications.

Les talons peuvent être *trop hauts* ou *trop bas*, sans qu'il soit quelquefois possible d'y remédier; plus l'animal est *court jointé*, plus le premier défaut est grave; plus il est *long-jointé*, plus le second est dangereux.

Il arrive fréquemment que la fourchette est *trop grasse* ou *trop maigre*: dans le premier cas, elle est sujette à

s'échauffer, et l'appui sur les talons devient douloureux; dans le second, ils sont trop serrés, ce qui est une disposition à l'*encastelure*.

AFFECTIONS DU PIED. Outre les défauts de conformation qui viennent d'être signalés, le pied est encore exposé à une multitude de maux, suites d'usure ou de manque de soin : on divise ces affections, 1.^o en celles qui attaquent les parties séparément; 2.^o en celles qui affectent le pied en entier.

Les premières sont la *soie* ou *pied de bœuf*, la *seime* ou *seime-quart*, la *sole battue*, la *sole brûlée*, l'*oignon*, la *cerise*, les *bleimes sèches et suppurées*, le *pinçon* et le *clou de rue*.

Les secondes sont l'*étonnement du sabot*, l'*avalure*, la *fourbure* ou *forbure*, le *pied cerclé* et le *crapaud*.

La *soie* ou *pied de bœuf* vient à la pince; c'est une désunion de la corne, depuis la couronne jusqu'à terre : le cheval peut quelquefois en boiter, et le rapprochement des parties demande beaucoup de temps; si cette désunion

existe aux quartiers, elle prend le nom de *seime* ou *seime-quart*.

La *sole battue* est celle qui a été trop comprimée par le fer ou par l'appui répété sur des corps durs; l'animal boite: alors et réclame des soins et du repos.

La *sole brûlée* est le résultat de l'apposition d'un fer trop chaud; ce qui détermine, dans les petits pieds, le desséchement du sabot.

On nomme *oignon*, une exostose survenue à la face plantaire de l'os du pied; l'animal boite lorsqu'il appuie dessus.

La *cerise* est une excroissance de chair qui a dépassé la sole; l'animal, boitant facilement, ne peut servir qu'après sa guérison.

On nomme *bleime*, une extravasation du sang entre la chair et la corne, causée par la meurtrissure de la sole; ces accidens se manifestent près des talons et se divisent en *bleime suppurée* et *bleime sèche*: la première nécessite un traitement; la seconde n'a pas de suite. Le *pinçon* est un accident de la nature d'une *bleime sèche*.

On dit que le cheval a un *clou de rue*, lorsque la face plantaire du pied a été percée par un morceau de verre, un clou ou tout autre corps dur; le plus dangereux est celui qui entre au milieu de la fourchette.

L'*étonnement du sabot* est produit par un choc violent sur un corps très-dur; cela peut amener la chute de l'organe, quand les tissus intérieurs ont été lésés; dans le cas contraire, il en résulte seulement la désunion de la couronne et de la paroi: l'irrégularité, qui en est la conséquence, se nomme *avalure*; elle disparaît à la longue.

La *forbure*, ou plus souvent *fourbure*, laisse des traces ineffaçables pour peu qu'elle aît été grave; elle consiste en une accumulation de sang dans les vaisseaux du tissu réticulaire, accumulation qui finit par surmonter leur résistance: le sang s'épanche alors entre la corne et l'os du pied, y devient corps étranger, et change ainsi toute la forme du sabot. C'est toujours à la pince que ces ravages arrivent; aussi l'animal fourbu ne mar-

che que sur les talons, et n'opère jamais l'extension du membre en arrière. Lorsque cette maladie n'est pas traitée de suite, la paroi, poussée par le sang extravasé, se recourbe en avant, l'os du pied se porte en arrière, la sole se sépare de la paroi, et l'ouverture qu'elle forme se nomme *fourmilière* : c'est le dernier degré de la fourbure.

On appelle *pied cerclé*, celui qui a, de distance en distance, des bourrelets dans son pourtour; c'est une conséquence ou de la fourbure ou d'une affection des tissus intérieurs.

Le *crapaud* est la plus dangereuse de toutes les maladies du pied; il est presque incurable, et paraît être la désorganisation de la sole et de la fourchette; le pied exhale une odeur infecte; et la claudication est peu apparente : cet accident équivaut presque à la perte de l'animal. Il ne faut pas confondre avec le crapaud ce qu'on appelle *fourchette échauffée*; car, dans ce dernier cas, si la fourchette est exposée à se gâter, du moins la sole n'y prend aucune part.

Nota. Pour ne point interrompre le cours d'extérieur, je ne parle pas ici de la ferrure; cette branche essentielle de l'hippiatrique, me semblant être du domaine de l'hygiène, fait la matière d'un chapitre particulier dans le troisième cours, où j'indique les moyens d'assurer la conservation des chevaux.

DEUXIÈME DIVISION.

DU CORPS.

DU DOS.

Il a pour base les dernières *vertèbres dorsales*, et est borné par le garrot, les reins et les côtes, dont une partie cependant est comprise dans son étendue : il doit être plus bas qu'une ligne inscrite du garrot à la croupe, mais sans excès, ce qui constituerait le *cheval ensellé*; défaut qui oblige à une flexion trop considérable de la colonne, et cause la faiblesse et de fréquentes blessures.

Dans le défaut opposé le dos est convexe : il prend alors le nom de *dos de carpe* ou de *mulet* ; cette conformation nuit à la souplesse , mais donne beaucoup de force pour porter.

DES REINS.

Les *vertèbres lombaires* leur servent de base ; la brièveté des reins annonce leur force, qualité essentielle : leur faiblesse , au contraire , est une conséquence de leur excès de longueur.

Si les muscles font saillie de chaque côté des épines des lombes , le rein est *double*. On dit du rein comme du dos , et par les mêmes motifs , qu'il est de *carpe* ou de *mulet*.

L'*ankylose* est la soudure des os qui servent de base aux reins ; il y a alors beaucoup de solidité dans ces parties , mais les réactions sont d'une extrême dureté.

On nomme *immobilité* , une maladie des reins qui empêche l'animal de reculer , d'appuyer et de descendre doucement une pente un peu rapide.

L'*effort de rein* est une distension des tissus de cette partie; l'animal paraît alors comme paralysé, et ne peut remuer l'arrière-main.

DES CÔTES.

Elles forment l'enceinte extérieure de la poitrine, et leur écartement indique la largeur de cette cavité; pour être bien conformées, elles doivent être arrondies, ce qu'on désigne par l'expression de côtes *bien contournées*: la conformation contraire constitue la *côte plate*, et annonce une poitrine étroite. Chez certains chevaux du Nord, les trois ou quatre dernières *asternales* sont légèrement déprimées, ce qui forme à l'extérieur une espèce de cavité.

Les côtes sont sujettes à se fracturer, et lorsque c'est à la partie supérieure, le calus qu'elles présentent après leur guérison, frotte sur les parties molles et occasionne des blessures, surtout si la selle exerce une trop grande pression.

DU PASSAGE DES SANGLES.

Ce nom indique assez cette partie; elle peut être blessée par les sangles, quand elles se rapprochent trop du coude : elle est aussi le siège des vésicatoires apposés pour remédier aux affections de la poitrine.

DU VENTRE.

On appelle ainsi une masse molle, située entre les cuisses, les côtes et la partie inférieure du coxal; elle est soutenue par des muscles et une expansion ligamenteuse. Le ventre doit s'unir aux parties environnantes; lorsqu'il est trop volumineux il se nomme *ventre de vache* : cette conformation, qui donne de la lourdeur à la marche, prédispose encore à la *pousse* et aux *tranchées*. Le défaut opposé constitue le ventre *retroussé* ou *levretté*, ce qui est un signe de faiblesse; l'animal alors se *vide* au premier travail, et se nourrit difficilement. Les chevaux nommés *d'ardeur*, ont ordinairement cette conformation, et dans

ce cas on dit qu'ils sont *étroits de boyaux*.

Le ventre, et surtout l'ombilic, sont exposés aux hernies causées par l'apparition au dehors d'une portion d'intestin ou de quelque autre tissu; elles disparaissent ordinairement à la pression de la main, et sont susceptibles de beaucoup augmenter par suite du travail: ces affections se nomment *exomphales*; celles qui viennent sur les côtés sont les moins dangereuses.

On doit se défier des tumeurs qui viennent au ventre et qui gardent l'impression des doigts; on les appelle *œdèmes*: dans les jumens elles sont la suite de la trop prompte suppression du lait.

Le *borborygme* est un bruit que certains chevaux font entendre en trottant: ces animaux sont ordinairement exposés aux tranchées.

DES FLANCS.

On nomme ainsi les parties supérieures du ventre, qui s'étendent depuis les apophyses transverses des lombes

jusqu'à trois pouces au-dessous des hanches; et depuis les hanches jusqu'à la dernière fausse-côte. Les flancs doivent être à peu près de niveau avec les parties environnantes; lorsqu'ils forment une concavité, on dit qu'ils sont *creux*, et ils sont le plus souvent dans ce cas, ce qu'on appelle *coupes*; c'est-à-dire que les muscles forment une espèce d'éminence des hanches à la dernière asternale, comme s'ils se contractaient pour les unir.

On dit que le flanc est *cordé*, par analogie de ressemblance avec une corde; cet accident arrive toujours après les grandes fatigues: il y a alors beaucoup de roideur dans les reins et l'arrière-main; et, s'il s'y joint un écoulement par les naseaux, on doit craindre la *courbature*.

La *fortraiture* ressemble beaucoup à la courbature, et lorsque l'animal en est atteint, il a le flanc cordé et le poil mauvais.

Les mouvemens du flanc sont fort importans à examiner, puisqu'ils déno-

tent l'intégrité des viscères thoraciques. Ces mouvemens doivent être égaux dans l'inspiration et dans l'expiration : lorsqu'ils sont égaux et trop précipités, on dit que le cheval est *gros d'haleine* ; ce qui arrive très-souvent quand il est trop gras ou qu'il a un gros ventre : cette disposition nécessite des précautions dans le régime.

Le meilleur signe indicateur d'une bonne poitrine est lorsque la respiration se calme promptement après un exercice violent ; chez les animaux faibles, il faut quelquefois plus d'une demi-heure.

Quand les mouvemens du flanc ne sont pas réguliers, on doit craindre plusieurs accidens : le plus fâcheux est la *pousse* ; affection incurable, qui nuit beaucoup au service du cheval. Elle s'annonce par une espèce de soubresaut produit dans l'expiration par une nouvelle inspiration courte et saccadée : il faut beaucoup d'habitude pour distinguer la pousse dans son principe.

Lorsque, sans être poussif, le cheval

a la respiration accélérée et irrégulière ; on dit qu'il a *un coup de vent* ; il réclame alors un bon régime et du repos.

TROISIÈME DIVISION.

DE L'ARRIÈRE-MAIN.

DES ORGANES DE LA GÉNÉRATION.

A l'extérieur, ces parties sont, dans le cheval, le *penis* et les *testicules* ; et dans la jument, la *vulve*.

Le *fourreau*, qui contient le pénis, doit être dépourvu d'excroissances nommées *fics* ou *poiraux* ; le membre doit en sortir lors du rejet de l'urine ; autrement celle-ci, en coulant à l'intérieur, irrite les tissus, rétrécit l'ouverture et cause ainsi le *phimosis* : quand ce resserrement de l'orifice du fourreau s'opère sur le membre sorti, l'affection s'appelle *paraphimosis* ; dans l'un et l'autre cas le cheval réclame un traitement, et l'amputation du pénis peut devenir nécessaire.

Quelquefois une portion d'eau, d'air ou d'intestin descend dans le *scrotum*, et produit des hernies toujours dangereuses.

On appelle *sarcocèle*, l'excès de volume de l'un ou des deux testicules, causé par un amas de chair; le *cordon spermatique* se trouvant alors surchargé, la castration devient indispensable.

Il y a certains chevaux chez lesquels un seul testicule descend dans le *scrotum*; la *castration* devient inutile dans ce cas, le testicule resté à l'intérieur suffisant pour conserver au cheval ses facultés génératrices. Pour le priver de ces facultés, on le *châtre*, on le *coupe* ou on le *hongre*, ou bien encore on le *bistourne* ou on le *fouette*.

Il faut se méfier d'un cheval qui, après la castration, conserve au *scrotum* une plaie, un écoulement quelconque ou des excroissances nommées *champignons*.

La *vulve*, autrement nommée *nature*, dans la jument, doit être sans excroissances ni éminences, telles que celles qui résultent du renversement de la

membrane, ce qui constitue la *chute du vagin* : les jumens qui ont cette affection, ont souvent les *fureurs utérines* c'est-à-dire un appétit effréné de l'accouplement, sans que le coït produise autre chose qu'une irritation plus violente.

On appelle *feu* ou *chaleur*, le désir de se rapprocher du mâle, manifesté par la jument, au printemps surtout.

Pour empêcher la saillie, on *bouche* les jumens.

Le *périnée* est la peau fine et sans poil qui existe depuis le fourreau ou les mamelles jusqu'aux ouvertures naturelles : le *raphé* est une espèce de couture qui existe au milieu du périuée.

C'est au peu de volume des mamelles qu'on reconnaît les jumens qui n'ont point encore produit.

L'*anus*, ou *fondement*, est l'ouverture extérieure des intestins : cette partie doit être presque au niveau de celles qui l'environnent. Des ignorans, pour faciliter, à ce qu'ils pensent, la respiration des chevaux poussifs, pratiquent pres

de l'anús une ouverture, à laquelle ils donnent le nom bizarre de *sifflet* ou de *rossignol*.

DE LA CROUPE.

Elle a pour base le *sacrum* et s'étend, sous une forme à peu près rectangulaire, d'une hanche à l'autre et d'une pointe de fesse à l'autre.

On désire généralement la croupe arrondie dans tous les sens ; mais cela n'est cependant pas une règle invariable de sa beauté.

Chez certaines races, la croupe est tranchante dans son milieu, et présente beaucoup d'obliquité depuis son sommet jusqu'à la queue ; c'est ce qu'on appelle *croupe de mulet*. D'autres chevaux ont la croupe et la queue de niveau, ce qui est seulement désagréable à la vue.

Quand les muscles font saillie de chaque côté du sacrum, on dit que la croupe est *double*. Ces sortes de croupes sont ordinairement *coupées* ou *avalées* ; c'est-à-dire qu'elles s'éloignent de l'horizontale pour se rapprocher de la verticale :

la queue alors est attachée fort bas et ne peut être bien portée.

Les mouvemens de la croupe, quoique peu étendus, sont importans à examiner ; ils consistent dans un léger abaissement au moment du départ au trot, ce qui alors est un signe de franchise : quand au contraire le cheval, en trottant, voûte ses reins, élève sa croupe en la berçant, il annonce ainsi sa faiblesse : on dit de lui, qu'il *berce sa croupe*.

On appelle *cul de poule*, un amas de graisse autour de l'attache de la queue.

DE LA QUEUE.

Les *coccygiens* lui servent de base ; lorsque les crins qui la revêtent sont longs et bien fournis, on dit que l'animal a un *beau fouet* : lorsque la queue est assez dégarnie de poils pour laisser voir la peau, elle est nommée queue de rat.

Un cheval est *niqueté*, quand les muscles abaisseurs sont coupés ; il est *anglaisé*, lorsqu'outre cette première opération les crins sont coupés au niveau du tronçon, qui lui-même a été raccourci.

On dit la queue *coupée*, quand elle est raccourcie sans opération préalable; on nomme queue en *balai*, celle dont le tronçon est coupé sans que les crins le soient. La queue en *cadogan*, est celle qui n'a que cinq à six pouces.

La queue est exposée à se blesser ou à tomber gangrenée, lorsqu'elle a été serrée trop fort et trop long-temps.

On a vu des maquignons assez impudens pour mettre des queues postiches.

DES HANCHES.

Elles ont pour base la pointe des ilions; leur élévation outrée constitue le cheval *cornu*; on dit aussi qu'il est *éhanché* ou *épointé*, quand un des ilions a été fracturé et qu'il reste déprimé: on doit examiner attentivement les mouvemens de l'animal, pour reconnaître les conséquences de cet accident, qui peut déranger, dans un jeune cheval, la *symphyse* du coxal ou bien l'articulation de cet os avec le sacrum, ou avec le fémur.

DE LA CUISSE.

Elle a pour base le fémur; l'élévation des muscles qui la forment constitue sa force et sa beauté, tandis que leur trop peu de volume annonce sa faiblesse et la fait appeler cuisse *plate*.

Il arrive à la cuisse des distensions appelées improprement *efforts de hanche*; lorsque cet accident est porté au dernier degré, que la tête du fémur est sortie de la cavité cotyloïde et que le ligament rond est rompu, l'animal est perdu sans ressource : cette luxation est fort rare.

On nomme vulgairement boiteries de *vieux mal*, des claudications dont on ne connaît pas la cause, et qui doivent être attribuées plutôt à des affections du bas de l'extrémité à cause de sa faiblesse, qu'à celles de sa partie supérieure, qui en est souvent regardée comme le siège.

Le feu que l'on met à la cuisse pour remédier à un accident quelconque, ne doit pas être confondu avec des marques

de haras que l'on cherche à imiter lors de l'opération.

DES FESSES.

Elles dépendent des cuisses et sont formées par les tissus qui s'étendent à toute la face postérieure du fémur; *Tischion* en forme la *pointe*, et au-dessous d'elle règnent les muscles qui se terminent au *calcanéum* : on les désire bien prononcés, ainsi que ceux de la partie interne.

Lorsqu'il existe des cicatrices de sétons aux fesses, il faut craindre le *vertige* ou *vertigo*, maladie fort dangereuse, qui paraît à plusieurs reprises; le cheval qui en est atteint, tourne, se débat et se frappe la tête; dans cet état il est fort difficile à approcher, et il semble être véritablement enragé.

Cette maladie reconnaît plusieurs causes; comme une chute, des coups sur la tête, l'action long-temps continuée d'un soleil trop ardent, ou bien encore un excès dans le manger.

DU GRASSET.

Il a pour base la rotule environnée de tissus gras et mous, recouverts d'une peau fine et très-souple. La rotule sert à opérer l'extension de la jambe, et est très-exposée à la *luxation*; dans ces cas, l'os est toujours déjeté en dehors.

DE LA JAMBE.

Le tibia lui sert de base; elle doit être fort musculeuse à sa partie supérieure, et présenter inférieurement la *corde du jarret* bien détachée du corps de l'os.

Les conséquences de la longueur ou de la brièveté de la jambe sont les mêmes que celles tirées des dimensions de l'avant-bras.

A la face interne de la jambe passe la *veine saphène*, qui n'a rien de particulier, mais qui donne occasion de parler d'une affection contagieuse, compagne de la morve, et nommée *farcin*: cette maladie, qui n'est point incurable, s'annonce par l'apparition de boutons.

qui se succèdent en suivant le trajet des veines.

DES JARRETS.

Ils ont pour base les os du tarse. Les jarrets doivent être secs et bien évidés, larges, vus de profil, et plats, vus par derrière. Leur largeur, qui est si importante, provient de la longueur du calcanéum et de son écartement du tibia; la *corde du jarret*, vulgairement appelée *nerf*, vient s'attacher à la pointe du premier de ces os. Le calcanéum et le tibia doivent former ensemble un angle de 45 degrés; quand il en a moins, le *jarret est droit* : des réactions dures, une prompte ruine et des mouvemens raccourcis sont les conséquences de cette conformation. Lorsqu'au contraire l'angle a plus de 45 degrés, il en résulte deux manières de se placer : dans la première, le jarret est près de terre et l'extrémité sous le centre de gravité, ce qui produit un tiraillement continu dans les muscles, et des atteintes et *nerfures* fort fréquentes, le jeu des extré-

mités postérieures étant trop étendu ; cette conformation constitue le jarret *coudé*. Dans la seconde manière de se placer, le jarret est de niveau, ou en arrière d'une ligne abaissée de la pointe des fesses à terre ; alors le tibia est trop oblique, tandis que le boulet ne l'est pas assez. Cette disposition, en rendant l'arrière-main trop haut, écrase l'avant-main, et les chevaux ainsi conformés sont difficiles à rassembler : ils sautent facilement, et ne peuvent descendre avec rapidité : on exprime ce défaut (beaucoup plus grave que le manque d'ouverture des jarrets) en disant que l'animal est *jarreté*.

Quelquefois les jarrets sont vacillans dans la marche ; ce qui annonce la faiblesse et met les articulations hors de leur aplomb : on dit, dans ce cas, que le cheval *flageole*.

Il arrive souvent que les jarrets sont trop ou pas assez écartés l'un de l'autre : dans le premier cas, le cheval a de la solidité aux allures lentes, mais il est lourd et gêné au galop ; dans le second,

l'animal est *crochu* ou *clos de derrière*: ce défaut, ordinairement racheté par de la sécheresse et de la largeur dans l'articulation, est assez le propre des animaux coureurs.

Les jarrets sont exposés à plusieurs accidens, qui s'annoncent par l'augmentation des parties affectées; ils se divisent en tumeurs molles et tumeurs dures.

DES TUMEURS MOLLES. Elles sont au nombre de cinq, le *capelet* ou *passe campagne* ou *campagne*, le *vessigon*, la *varice*, les *solandres* et l'*hydropisie du jarret*.

Les *capelets* sont un simple engorgement de la peau à la pointe du jarret.

Les *vessigons* sont des tumeurs synoviales qui viennent entre le tibia et le caleaném; ils sont divisés, comme les molettes, en *simples*, *chevillés* et *soufflés*.

La *varice* est une dilatation de la saphène à la face antérieure et interne du pli du jarret; elle fait facilement boiter l'animal.

Les *solandres* sont des crevasses de la nature des *malandres* du genou; elles

prennent de même le nom de râpes, lorsqu'elles sont transversales.

L'*hydropisie du jarret* consiste dans la réunion de toutes les tumeurs molles qui viennent d'être signalées; l'articulation alors est tout-à-fait ruinée.

DES TUMEURS DURES. Elles sont au nombre de quatre, les *éparvins*, la *courbe*, la *jarde* ou *jardon* et l'*ankylose du jarret*.

On distingue trois sortes d'*éparvins*, qui n'ont aucun rapport entre eux : l'*éparvin sec*, l'*éparvin de bœuf* et l'*éparvin calleux*.

L'*éparvin sec* consiste en un mouvement convulsif de l'extrémité, lorsqu'elle quitte le sol; quand ce défaut est poussé à l'excès, on dit que le cheval *harpe*.

L'*éparvin de bœuf* occupe toute la face interne du jarret; dans le principe il a peu de dureté, mais il finit bientôt par s'ossifier, et nuit aux mouvemens de l'articulation.

L'*éparvin calleux* est une exostose qui vient à la face interne et inférieure du jarret; elle soude la première rangée :

des os aplatis, et si elle ne détermine pas toujours la claudication, du moins cause-t-elle une grande roideur.

La *courbe* est une tumeur dure qui vient sur une éminence osseuse et naturelle, située à la partie inférieure et interne du tibia, au-dessus et un peu en avant du jarret : dans son état sain, l'éminence est un peu pointue ; mais quand la courbe y vient, elle s'arrondit irrégulièrement : alors les tendons sont offensés, ce qui, presque toujours, fait boiter le cheval.

La *jarde* vient à la face externe postérieure et inférieure du jarret, à la jonction du péroné au canon ; quand elle est peu volumineuse et qu'elle n'apparaît que sur le côté, on la nomme *jardon* ; mais quand elle gagne la face postérieure et se joint au péroné interne, elle prend le nom de *jarde*, et cause ordinairement des claudications.

Quand plusieurs tumeurs osseuses ont soudé les os du jarret, on le dit *ankylosé* ; alors le cheval est tout-à-fait estropié.

DE LA CHATAIGNE.

On nomme ainsi une excroissance de corne qui vient à la face interne et moyenne des jarrets et des avant-bras, on la tient au niveau des parties environnantes en la coupant, autrement elle s'allonge en forme d'ergot et tombe par écailles. Certains chevaux n'ont point de châtaignes; et ceux qui ont de la race, les ont généralement plus petites que les animaux communs.

DU CANON, DU BOULET, etc.

Ces parties doivent être comme celle de l'avant-main, excepté que les tendons fléchisseurs du pied sont toujours aussi distans du canon à leur partie supérieure qu'à leur partie inférieure : les suros et les molettes ont la même importance aux extrémités postérieures qu'aux antérieures; les eaux aux jambes y naissent fréquemment; la forme de la corne diffère, et si l'excès de petitesse de l'ongle est plus rare aux pieds d' derrière, la désorganisation de la sole

y est en revanche beaucoup plus commune.

Lorsque la paroi devient verticale, ce qui n'arrive presque jamais à l'avant-main, le cheval est *pinçard* ou *rampin*, ce qui est un très-grand défaut.

Quand les extrémités postérieures atteignent, dans leurs mouvemens, le fer des pieds antérieurs, on dit que le cheval *forge*; dans ce cas l'animal est très-sujet à se déferer.

En terminant l'énumération de tant de maux, on voit qu'il est presque impossible d'avoir des chevaux *sains* et *nets*; il faut donc chercher à établir une compensation entre le bien et le mal, et examiner les chevaux relativement au service auquel ils sont destinés.

COMPLÉMENT D'EXTÉRIEUR.

DES PROPORTIONS.

Elles constituent la beauté; mais leur justesse n'est qu'un simple indice de la beauté. Il faut ajouter aussi que certains

défauts de proportions sont corrigés par l'énergie morale du sujet et le savoir du cavalier. On a, d'après Bourgelat, pris la tête pour mesure applicable à toutes les parties, et on a divisé la longueur de cette tête en trois primes, dont chacune a été subdivisée en trois secondes.

En supposant donc la tête bien con-formée, voici quels seront ses rapports, avec les autres parties.

La hauteur du cheval, depuis le dessus de la nuque jusqu'au sol, sera trois longueurs de tête.

Deux têtes et demie donneront, 1.^o la hauteur du garrot à terre, 2.^o la distance de la pointe de la fesse à celle du bras.

Une tête sera la mesure, 1.^o de l'encolure depuis la nuque jusqu'au garrot; 2.^o de l'épaisseur et de la largeur du milieu du corps; 3.^o la distance du coude au garrot.

La tête, depuis le toupet jusqu'à la commissure des lèvres, donnera les mesures suivantes : 1.^o la longueur de la croupe de son sommet à l'ischion; 2.^o sa

hauteur, de ce même sommet à la rotule ; 3.^o sa largeur d'une hanche à l'autre ; 4.^o la longueur de la jambe depuis la rotule jusqu'au milieu du jarret ; 5.^o la distance de ce dernier point à terre ; 6.^o l'étendue de la gorge au poitrail. Deux fois la mesure précédente indiqueront la distance du garrot au grasset et de la croupe au coude. Deux primes donneront la largeur du poitrail. Une demi-tête fixera l'épaisseur de l'encolure.

Une prime sera la largeur de la tête et celle de l'avant-bras vu de profil à sa partie supérieure.

Deux secondes donnent la courbure du dos et la largeur de la jambe à sa partie inférieure.

La moitié d'une prime est la mesure, 1.^o de la couronne vue de profil ou de face ; 2.^o de la largeur du genou et de la sommité de l'avant-bras, ces deux parties vues de face ; 3.^o de la couronne postérieure ; 4.^o de l'épaisseur du jarret ; 5.^o de l'abaissement de la croupe relativement au garrot.

Défauts de proportions de l'avant-main.

Tête trop longue. Outre que ce défaut surcharge l'avant-main, il a ordinairement l'inconvénient de rendre trop aigu l'angle formé par les rênes et le mors; ce qui fait agir l'embouchure comme si les branches étaient *hardies*.

Tête trop courte. Dans ce cas, l'angle des rênes avec les branches est trop ouvert et l'effet du mors est diminué.

Encolure longue. Elle surcharge l'avant-main.

Encolure droite et horizontale. Par cette disposition les muscles et le ligament cervical sont continuellement tiraillés.

Encolure longue et maigre. Elle ne peut soutenir la tête. Avec cette conformation l'animal se dérobe facilement à l'action du mors, en fléchissant son encolure de côté et d'autre.

Encolure courte et épaisse. Il en résulte peu de souplesse.

Encolure courte et grêle. Elle perd une

partie de son action sur les mouvemens du corps.

Défauts de proportions du corps.

Excès de hauteur du corps. Quand le défaut provient de l'excès de volume du corps, le cheval est lourd et massif : quand il provient du trop de longueur des extrémités, ces dernières sont faibles : enfin, si cet excès de hauteur a sa source dans les deux causes précitées, la ruine de l'animal est imminente.

Défaut de hauteur. Ce défaut est-il dû au peu de développement de la poitrine, il y a gêne pour les viscères de cette cavité. Résulte-t-il de la brièveté des extrémités, les allures sont raccourcies.

Corps trop long. Cette conformation annonce la faiblesse de la colonne.

Corps trop court. Le cheval est fort, mais peu liant dans ses allures.

Cheval trop ensellé. Un semblable animal se fatigue promptement, se blesse et se traverse facilement.

Défauts de proportions de l'arrière-main.

Croupe trop longue. Cette conformation augmente la longueur des bras de levier et fait voûter les reins, ce qui peut produire l'action de forger.

Extrémités postérieures trop courtes. Elles causent la gêne et la lenteur de la marche.

Extrémités postérieures trop longues. Dans ce cas l'arrière-main a trop de chasse (suivant l'expression consacrée); les extrémités antérieures se trouvent surchargées, et l'arrêt devient pénible pour les chevaux qui ont cette conformation; il en est qui s'emportent très-souvent, d'autres qui se cabrent et pointent dangereusement.

DES APLOMBS.

Ils constituent la solidité du cheval. Nous supposerons l'animal placé, et nous indiquerons succinctement la position de ses membres vus de profil, de face et postérieurement.

En considérant les extrémités antérieures sous le premier aspect, une première verticale, abaissée de la pointe du bras, devra tomber à l'extrémité de la pince. Si le pied dépasse cette ligne en avant, on dit le cheval *campé du devant*, alors les jambes sont obliques à la masse, ce qui est un obstacle à la progression. Si le membre reste en arrière, cela constitue le cheval *sous lui du devant*: les conséquences de ce défaut sont des allures raccourcies, la surcharge du devant et le danger de butter, de tomber ou de forger.

Une seconde verticale, inscrite du tiers postérieur de l'avant-bras à terre, partagera également le genou, le canon et le boulet. Si le genou est trop en avant, le cheval est *brassicourt*, la solidité du devant est compromise et l'usure très-prompte; quand, au contraire, le genou est trop en arrière, on le nomme *genou creux*: cette conformation offre peu d'inconvéniens dans les mouvemens lents; il n'en est pas de même dans les allures vives.

Une troisième, verticale, partant du garrot, passera très-près du coude, et laissera entre elle et le boulet une distance égale à la largeur du canon et du tendon.

Si le boulet touche cette ligne par suite de la fermeture de l'angle du canon avec le paturon, le cheval est *bas-jointé*, ce qui produit des tiraillements continuels. Quand, au contraire, l'angle est annulé par le redressement du paturon, l'animal est dit *droit-jointé*; dans ce cas les réactions sont dures et il y a prédisposition à une prompte usure.

Pour les membres postérieurs, aussi vus de profil, une verticale, abaissée du sommet de la croupe, partagera la rotule et tombera un peu en avant de la partie inférieure de la pince. Si le pieu est en avant, le cheval est *sous lui de derrière*, les jarrets sont écrasés, l'allure est traînée et rétrécie. Une seconde ligne perpendiculaire, inscrite de la pointe des fesses à terre, devra passer un peu en arrière du jarret. Si le membre dépasse beaucoup cette ligne en arrière, le cheval est *campé de derrière*; il est alo

très-porté à courir, mais en revanche il est difficile à arrêter.

Examinant ensuite le cheval de face, on abaissera une ligne de la pointe de l'épaule à terre; elle partagera tout le membre dans son axe longitudinal.

Si, à partir du tronc, le membre est porté en dehors; le cheval est *trop ouvert dans ses membres*; cette conformation rend la marche vacillante.

Si le membre est en dedans de la ligne, le cheval est *trop serré dans ses membres*; il en résulte peu de solidité, l'animal se coupe et se croise les jambes en marchant.

Si le membre est tourné en dehors, les condyles étant rentrés et la pince sortant de la ligne d'aplomb, le cheval est *panard*; cette conformation rend l'appui incertain.

Si le membre est tourné dans un sens tout-à-fait contraire, le cheval est *cagneux*; défaut plus rare et moins grave que le précédent.

Si le genou seul est porté en dedans de la ligne, cela constitue le *genou de*

bœuf; cette défectuosité est d'autant plus grave, que la conformation des extrémités est plus mauvaise.

Si le genou est trop porté en dehors, le cheval a les *genoux trop ouverts*: ce vice est assez rare, il nuit surtout lors de l'appui du membre sur le sol.

Enfin, en voyant les membres postérieurement, une ligne d'aplomb, abaissée de la pointe des fesses à terre, partagera le membre dans toute son étendue.

Si le membre est porté en dehors, le cheval est *trop ouvert du derrière*; c'est le partage des bous trotteurs qui courent mal.

Si le membre est porté en dedans, le cheval est *trop serré du derrière*: ce qui a les mêmes inconvéniens que dans le devant.

Si le jarret seul est en dedans, le cheval est *clos* ou *crochu*; défaut fréquent et presque sans inconvénient chez les petits chevaux, mais qui serait très-grave chez les animaux de taille.

Si les jarrets seuls sont en dehors, on les dit *trop ouverts*; dans ce cas il

arrive souvent que les pieds sont trop rapprochés, ce qui les expose à se croiser en marchant.

DES ROBES ET DES MARQUES PARTICULIÈRES.

On entend par le mot robe, l'aspect résultant de la couleur et de la disposition générale des poils et des crins du cheval. Tout ce qui est relatif aux robes est rangé dans deux cadres distincts; l'un comprend les robes proprement dites, l'autre les particularités.

DES ROBES PROPREMENT DITES.

On leur a assigné cinq divisions, que distinguent des caractères spéciaux. Chaque division a ensuite des subdivisions. On doit observer ici que dans le classement et la désignation des robes on a cru devoir (pour être plus méthodique) s'écarter de l'ancienne classification.

1.^{re} DIVISION.

Elle comprend les robes qui n'offrent

qu'une seule couleur, y compris jambes et crins. Cette catégorie a trois subdivisions, qui comportent le noir, le blanc et l'alezan.

1.^o Le NOIR. Cette couleur est suffisamment connue. Le *noir mal teint* est le moins foncé, le *noir franc* est le plus intense; il ne diffère du *jayet* que par l'absence du reflet brillant qui caractérise ce dernier.

2.^o Le BLANC. Quelques auteurs pensent que ce n'est qu'avec l'âge que les chevaux deviennent blancs. Cette robe varie ses nuances de trois manières, et on reconnaît : 1.^o le *blanc mat* ou *de lait*, il ressemble à de la craie; 2.^o le *blanc sale*, qui est un peu jaune; 3.^o enfin, le *blanc porcelaine*, ainsi nommé parce qu'il est blénâtre.

3.^o L'ALEZAN. Sa teinte moyenne est celle de la cannelle. Cette robe arrive aux teintes les plus foncées par les gradations suivantes : 1.^o l'*alezan clair* : c'est la plus jaune de toutes les nuances; elle comprend aussi les *soupe de lait* et les *café au lait*, robes qui ont pour

caractères distinctifs une *raie de mulet* et la peau *ladre* (voir les particularités); 2.^o l'*alezan cerise* : il tire sur le rouge; 3.^o l'*alezan obscur* et l'*alezan foncé* : ces deux robes sont dues à une teinte brunâtre, plus chargée dans la dernière robe que dans l'autre; 4.^o l'*alezan brûlé*, dont la nuance se rapproche de celle du café torréfié.

On ne dit plus *alezan poil de vache* pour désigner la couleur blanchâtre des crins, on énonce seulement cette particularité.

2.^e DIVISION.

Elle comprend les robes d'une même couleur, avec les extrémités et ordinairement les crins noirs. Tels sont le bai, l'isabelle, le souris.

1.^o DU BAI. Pour la nuance on pourrait considérer les chevaux bais comme des alezans à jambes noires. Les divers bais sont : 1.^o le *bai clair* : il est jaunâtre; 2.^o le *bai cerise* ou *sanguin*, qui est rougcâtre; 3.^o le *bai châtain*, teinte due à une nuance brunâtre; 4.^o le *bai brun*,

plus foncé que le précédent; 5.^o le *bai marron* : il est d'un brun noirâtre sur le corps, et devient rougeâtre aux flancs et près de l'attache des membres.

2.^o De l'ISABELLE. Il a pour caractères : teinte générale jaunâtre, jambes noires, *zébrées* ou *marbrées* et *raie de mullet*. Il y a deux sortes d'isabelles, l'*isabelle clair* et l'*isabelle foncé*. Ces dénominations les désignent suffisamment. Il est des isabelles qui se confondent avec des alezans, des bais et même des louvets; il faut alors s'attacher à préciser les particularités.

3.^o Du SOURIS. Le nom de cette robe indique très-bien sa couleur. Comme les isabelles, les souris ont la *raie de mullet*, ce qu'on ne mentionne pas. On désigne comme particularité, l'absence de ce signe distinctif, en disant *souris* ou *isabelle sans raie de mullet*. On reconnaît des *souris clairs* et des *souris foncés*.

5.^e DIVISION.

Elle se compose des robes qui offrent la réunion de deux couleurs. Cette ca-

tégorie comprend les *gris*, les *aubères* et les *louvets*.

1.^o Le *GRIS* est dû au mélange de poils noirs et blancs; la quantité à peu près égale des uns et des autres constitue le *gris proprement dit* : si les poils blancs dominant, le gris est *clair*; dans le cas contraire il est *foncé*. Le *gris ardoisé* est assez bien nommé, sa teinte est généralement due à la couleur noire de la peau; ces gris avec l'âge peuvent se changer en blanc porcelaine. Le *gris sale* est composé de blanc terne et de noir mal teint. Le *gris sanguin*, qu'il vaut mieux appeler *rouanné*, offre des poils rougeâtres sur quelques parties isolées. Le *gris tourdille* diffère du gris sale, en ce que les poils sont mélangés par petits bouquets. Le *gris étourneau* diffère du tourdille en ce que ses poils, au lieu d'être ternes, sont d'un blanc et d'un noir bien décidés.

2.^o L'AUBÈRE. Cette robe résulte du mélange des poils blancs et alezans. Dans l'*aubère clair* le blanc domine; dans l'*aubère foncé* c'est l'alezan qui l'em-

porte. Il y a certains aubères foncés qui peuvent ressembler à des gris sales.

3.^o Le LOUVET. Cette dénomination indique une robe mélangée de poils noirs et alezans, soit que chaque poil isolé ait l'une de ces teintes, soit qu'il les réunisse toutes deux. Les louvets proprement dits ont les crins et les extrémités de la même couleur que le fond de la robe. Si ces parties sont noires et qu'il y ait aussi une raie de mulot, on désigne ces accidens comme particularités.

Quand le jaune domine, le loupet est *clair*, et on le dit *foncé* si c'est le noir qui l'emporte. On substitue quelquefois à la dénomination de loupet celle de *fauve* ou *poil de cerf*.

4.^e DIVISION.

Cette catégorie comprend le *rouan*, robe qui résulte du mélange du blanc, de l'alezan et du noir. Le rouan est ou *clair*, ou *vineux*, ou *foncé*. Le blanc domine dans le premier, l'alezan dans le second et le noir dans le troisième.

5.^e DIVISION.

Cette classe comprend les *pies* qui présentent de larges portions de robes diverses sur un fond blanc. On appelle *pie noir*, le cheval qui présente ses extrémités noires, avec de larges taches noires sur le corps. On appelle *pie blanc*, au contraire, celui qui, ayant les taches noires, conserve ses jambes blanches. Il y a encore des *pies alezans*, *gris*, *aubères*, *rouans*.

PARTICULARITÉS DANS LES ROBES.

Les particularités, ne variant pas comme les robes, sont très-importantes à signaler. On leur a assigné trois divisions.

1.^{re} DIVISION.

Particularités qui peuvent se rencontrer sur toutes les parties du corps.

1.^{re} CLASSE. Elle comprend les reflets brillants; tels sont : pour les poils blancs, l'*argenté*; pour les noirs, le *jayet*; pour les alezans et leurs dérivés, le *doré* qui

est jaunâtre, le *cuivré* qui est rougeâtre, et le *bronzé* qui est brunâtre.

L'expression de *miroité* indique un reflet brillant par places rondes de l'étendue d'une pièce de cinq francs ou environ. Quoique toutes ces particularités soient dues à une certaine disposition des poils, et non à l'état d'embonpoint, elles n'ont cependant pas un caractère indélébile.

2.^e CLASSE. On y a rangé les mélanges inégaux de poils de diverses couleurs et quelques autres accidens de la robe.

Le *pommelé* présente des surfaces arrondies plus claires que le fond.

Le *moucheté* est dû à la présence de petites taches de poils qui ont l'aspect de mouchetures. Lorsqu'elles sont noires, on dit simplement *moucheté*; lorsqu'elles sont blanches, elles constituent le *mille fleurs* ou *fleur de pêcher* pour les aubères, et le *neigé* pour les autres robes. Quand les taches sont jaunes, elles font dire que le poil est *truité*.

Le *zébré* indique l'existence de raies noires transversales, qui se rencontrent

plus particulièrement aux cuisses et aux avant-bras.

Le *tigré* offre de larges mouchetures noires.

Le *marbré* présente des raies noires inégales, imitant les veines de certains marbres.

Le *tisonné* se reconnaît à des taches irrégulières noires ou noirâtres.

Bordé. Cette dénomination annonce que le poil des bords d'une tache blanche et celui du fond de la robe se mêlent ensemble, de manière à former autour de la première une espèce de liséré gris ou aubère.

On dit alors la tache *bordée*, ce qui s'applique surtout aux pies, aux balzanes et marques en tête.

Marqué de feu s'entend de traces rougeâtres qui se rencontrent au nez, autour des yeux et aux parties qui avoisinent la jonction des membres au corps.

Lavé. Cette expression s'emploie pour indiquer la couleur pâle qu'offrent certaines parties de la robe.

Zain signifie l'absence totale de poils blancs; il faut bien rarement employer cette désignation.

Rubican. Ce mot désigne l'existence de quelques poils blancs. On dit *légèrement* ou *fortement rubican*, suivant le cas. Quand les poils sont assez nombreux pour rendre quelques parties de la robe grises, aubères ou rouanes, il est mieux de signaler ces particularités par ces dénominations mêmes, en disant gris, aubère ou rouan à telle ou telle partie.

3.^e CLASSE. Elle comprend les *épis* et le *ladre*.

On appelle *épi*, une direction irrégulière des poils, due à leur mode d'implantation. On ne signale pas les épis communs à tous les chevaux, comme ceux du front, du poitrail, du flanc, etc. Il y a deux sortes d'épis : les *concentriques*, dont les poils ont leur racine vers la circonférence et leur pointe vers le centre; et les *excentriques*, qui ont une disposition contraire.

Ladre exprime une couleur blafarde de la peau près des ouvertures naturelles

Il est certains animaux qui ne sont ladres que périodiquement : c'est cependant assez rare. Quelques chevaux *café au lait* sont ladres sur tout le corps.

2.^e DIVISION.

Particularités qui se trouvent sur des parties isolées.

1.^o A LA TÊTE. *Cap de maure* désigne la couleur noire de la tête.

Nez de renard s'entend de marques de feu au nez et aux lèvres.

Marques en tête. Elles consistent en certaines taches blanches, occupant un espace plus ou moins grand sur le front, le chanfrein, le nez et les lèvres, et ayant des formes très-différentes. Sont-elles rondes, on les nomme *pelotes* ou *étoiles*. Sont-elles alongées, on les appelle *lisses* ou *listes*. Il est de ces marques triangulaires, carrées, etc. : particularités qu'il faut signaler soigneusement.

On désigne par le mot *belle face* une marque blanche qui, à partir du front jusqu'au nez, occupe la largeur du chan-

frein. Si elle gagne les naseaux ou les lèvres, on l'indique, en ajoutant *prolongée* vers l'une ou l'autre de ces parties, en *pointe*, en *dentelure*, etc.

S'il est question d'une lisse, on désigne de même son étendue, et si elle n'est pas continue, on met *interrompue* à telle ou telle partie.

Lorsqu'un cheval a la lèvre supérieure blanche, il *boit dans son blanc*. Lorsqu'il en est de même de l'inférieure, il *boit fortement dans son blanc*.

Les yeux *vérans* et les *moustaches* qu'ont certains chevaux, sont des particularités qu'il ne faut pas passer sous silence.

2.^o AU TRONC. *Raie de mulot*. Ce mot désigne une raie noire, qui va de l'encolure à la queue. Si la raie de mulot forme une croix vers le garrot, on mentionne cette singularité.

Ventre de biche. Ce mot indique la couleur du ventre, lorsqu'il offre une teinte d'un blanc jaunâtre.

3.^o AUX MEMBRES. Les *balzanes* sont des marques blanches qui occupent les

extrémités, et tranchent sur le fond de la robe. On considère dans les balzanes :

1.^o Leur *nombre* : y en a-t-il une, deux, trois ou quatre ? Quand il y en a deux, on les indique par *bipède antérieur, postérieur, latéral ou diagonal*. S'il y en a trois, on dit : *trois balzanes, dont une antérieure ou postérieure gauche ou droite*.

2.^o *Étendue des balzanes*. On dit *balzane incomplète*, lorsqu'elle ne fait pas le tour de la couronne ; *principe de balzane*, quand elle a peu de hauteur ; *petite balzane*, lorsqu'elle occupe la couronne et le paturon ; *balzane*, si elle ne dépasse pas le milieu du canon ; *balzane chaussée*, quand elle joint les genoux ou les jarrets, et enfin, *haut ou très-haut chaussée*, suivant qu'elle dépasse plus ou moins ces articulations.

3.^o *Composition des balzanes*. Sont-elles *bordées, mouchetées, truitées, etc.*, *complètement ou incomplètement* ?

4.^o *Forme des balzanes*. Se présentent-elles *irrégulières, pointues, dentelées, etc.* ?

Outre les balzanes, on peut, dans certaines circonstances, signaler la couleur de la corne, dont la teinte varie du blanc au noir, tantôt dans la totalité, quelquefois dans une portion de son étendue.

3.^e DIVISION.

1.^{re} CLASSE : MARQUES NATURELLES.

Le coup de lance, dépression des muscles sans lésion de la peau. Cette particularité se remarque le plus souvent à l'encolure, l'épaule ou la fesse.

Les châtaignes : on signale leur absence.

2.^e CLASSE : MARQUES ACCIDENTELLES.

Les oreilles fendues, reconstruites, raccourcies, taillées, etc., ainsi que l'état de la queue, peuvent fournir d'utiles renseignemens. Il en est de même des cicatrices, résultat de blessures ou d'opérations chirurgicales, et des traces que laisse le feu, soit qu'on ait voulu appliquer une marque distinctive au cheval, et alors on dit de lui qu'il est *marqué* au feu à telle ou telle partie, soit qu'on

ait voulu remédier à un accident, et dans ce cas l'animal est *taré par le feu*.

Tels sont les élémens principaux des signalemens, auxquels on ajoute le sexe, l'âge et la taille. Pour bien signaler un cheval, il faut s'attacher surtout à indiquer les marques distinctives, plutôt qu'à chercher à préciser scrupuleusement la nuance de la robe, nuance si susceptible de variation, soit par suite de l'influence des saisons ou de l'état de santé du cheval, qu'un animal signalé à une époque pour avoir telle nuance dans le poil, est souvent désigné par le même artiste, après un certain laps de temps, pour en avoir une toute différente.

TROISIÈME PARTIE.

Notice sur l'hygiène.

ON entend par hygiène, tout ce qui tend à la conservation de la santé. En donnant à cette connaissance toute l'extension dont elle est susceptible, on serait obligé d'embrasser une multitude de détails qui sortiraient de notre objet : nous indiquerons seulement ce qui peut être utile aux officiers de cavalerie, et nous suivrons le même système d'analyse que dans les deux cours précédens. Ainsi donc l'hygiène se bornera pour nous à l'examen de l'influence de toutes les espèces d'alimens, de l'air atmosphérique, des saisons, des climats, des habitations, du travail et du repos; nous parlerons ensuite du régime, du pansage, de la ferrure, et nous terminerons par l'exposé de quelques préjugés.

et par un extrait des recueils de jurisprudence applicable aux marchés.

DES ALIMENS SECS.

Ils comprennent les foins, les fourrages secs et les graines. Les foins sont le produit des prairies naturelles; les fourrages, celui des prairies artificielles.

On doit, pour les fourrages, préférer les produits des pays découverts à ceux des bois : la situation la plus favorable pour une prairie, est à mi-côte, sur un terrain légèrement en pente; après ces prairies viennent celles qui sont hautes et plates, et enfin celles qui donnent les plus mauvais foins, sont les prairies basses et marécageuses.

DU FOIN.

Le bon foin croît sur les prairies un peu élevées; il doit être un mélange de graminées, de papilionacées et de rosacées (1). Il faut qu'il ait une odeur agréable, une couleur verte ni claire

(1) La fléole des prés, le millet, les blés, etc. ;

ni foncée , et une saveur sucrée : les tiges en doivent être plutôt minces que grosses , d'une longueur moyenne , ne se brisant pas trop aisément et ne résistant pas beaucoup cependant à l'effort de la main.

Les foins peuvent être mauvais par leur composition , ou par les avaries qu'ils ont éprouvées : dans la première catégorie il faut ranger ceux des prairies basses , dans lesquels dominent les *jones*, les *queues de cheval*, les *lèches*, les *mauves*, les *caille-lait*, les *baumes*, les *cigües* les *tithymales*, les *euphorbes*,

sont des graminées : cette famille , prodigieusement variée , ne fournit que peu d'individus nuisibles.

Les pois , vesces , trèfles , etc. , sont des papilionacés.

Les pimprenelles , fraisiers , bénoites communes , etc. , sont des rosacées.

Le professeur doit ici suppléer à l'insuffisance de cette analyse , en présentant diverses plantes , dont il fera observer les caractères distinctifs : ces leçons , qu'il pourra rendre attrayantes par des digressions sur les sexes , les amours , la fécondation et la fructification des plantes , les voyages de quelques graines ; ces leçons , dis-je , auront de prompts résultats , en ce qu'on arrivera à l'intelligence en parlant aux yeux.

les *renoncules* et d'autres plantes analogues.

Si ces plantes, dont plusieurs sont vénéneuses, perdent beaucoup de leurs propriétés nuisibles après leur dessiccation, toujours est-il qu'à la longue elles ont une funeste influence, et qu'elles diminuent la ration; car le cheval ne les mange que lorsqu'il est très-pressé par la faim.

Les foins mauvais par suite d'avaries, sont :

1.^o Ceux vulgairement appelés *vasés*; ils proviennent de prairies où une eau bourbeuse a séjourné: une semblable nourriture trouble les digestions et dispose à la pousse.

2.^o Les foins *poudreux* par suite de *fermentation*; ceux-ci sentent le moisi, sont friables et ont perdu leurs propriétés nutritives pour contracter des principes putrides: on doit toujours les rejeter.

3.^o Les foins rouillés, sur les tiges desquelles une saison pluvieuse a fait naître de petites plantes de l'espèce des

champignons; plantes qui se présentent sous l'aspect de taches noirâtres. Des semblables fourrages sont toujours fort nuisibles et passent pour disposer à la morve et au farcin.

On ne doit donner le foin pour nourriture que trois mois après la récolte; avant ce temps il contient des principes fermentescibles, qui peuvent déterminer des maladies inflammatoires.

Le foin trop vieux, c'est-à-dire de plus de 18 mois ou deux ans, n'est plus nourrissant; il est sans saveur, sans odeur, jaune et cassant.

Les *regains* ne nourrissent jamais autant que les foins de première récolte; ils sont aussi plus courts et d'un vert plus foncé.

D'après le cahier des charges de l'entrepreneur des fourrages, les foins blanchâtres, ligneux, humides, boueux, de mauvaise odeur, abondans en jones, lèches, queues de cheval, baumes, mauvaises, etc., doivent être rejetés de la distribution comme ne donnant pas une bonne nourriture. Mais les foins poudreux,

rouillés, trop abondans en eigües, renoncules, euphorbes, etc., doivent être déclarés *nuisibles* par procès-verbal de M. le sous-intendant, et comme tels sortis du magasin et détruits aux frais du fournisseur.

FOURRAGES DES PRAIRIES ARTIFICIELLES.

Ils se composent de la luzerne, du trèfle et du sainfoin. Les progrès de l'agriculture en nécessiteront par la suite l'emploi dans les régimens.

DE LA LUZERNE.

Elle se recommande par la quantité et la qualité de ses produits. Elle est très-nourrissante et se récolte jusqu'à trois et quatre fois dans l'année. Ce fourrage, recueilli à temps, peut offrir de précieuses ressources en cas de besoin.

DU TRÈFLE.

Cette plante, employée dans les régimens beaucoup plus en vert qu'en sec, tient des propriétés de la luzerne : quel-

ques personnes regardent le trèfle comme très-indigeste; son emploi bien calculé peut faire appeler de leur jugement.

DU SAINFOIN.

Ce fourrage est très-nourrissant; on l'administre en vert et en sec : il est supérieur au trèfle.

Dans certaines parties de la Normandie on fait des meules composées de trèfle et de paille , puis on en coupe avec des faux à mesure qu'on en a besoin : les chevaux ainsi nourris se portent très-bien. .

DES PAILLES.

On comprend sous cette dénomination les tiges des céréales et leurs épis ordinairement privés de grains.

La meilleure paille est la paille de froment, ensuite vient celle d'orge, puis la paille d'avoine, et enfin celle de seigle que les chevaux goûtent très-peu.

La bonne paille est d'un blanc jaunâtre, n'a presque nulle odeur; elle doit être assez fine, médiocrement grande et

fourrageuse, suivant l'expression consacrée.

Les mauvaises pailles sont :

1.^o Celles qui ont été *versées*, car dans ce cas la plante ne mûrit pas; sa tige dépérit, noircit et se gâte.

2.^o La paille *rouillée*, qui a les mêmes inconvéniens que le foin rouillé.

3.^o La paille *fermentée*; elle sent le moisi et ne nourrit pas.

4.^o La paille dont l'épi a été attaqué par le *charbon* ou la *carie*, maladies qui changent le grain en une poussière noire et nauséabonde, d'une odeur à peu près analogue à celle du poisson pourri. Une petite quantité de tiges malades suffit pour gâter plusieurs bottes.

5.^o La paille dans laquelle les rats et les souris ont séjourné: outre que ces animaux mangent la partie la plus nourrissante, ils communiquent une odeur qui dégoûte les chevaux.

La paille s'administre de différentes manières: en Espagne on la donne avec l'orge, après qu'elle a été broyée aux pieds des chevaux.

En Allemagne on la coupe avec des hache-pailles, et on l'emploie mélangée avec du son, de la farine, de l'avoine, etc. : les chevaux s'en trouvent bien.

Dans beaucoup de contrées de la France on récolte le froment en sciant les tiges ras-terre; dans ce cas la paille est plus fourrageuse.

Dans d'autres départemens on coupe les plantes à moitié de leur hauteur; alors la paille est moins fourrageuse, mais en revanche les chevaux ne consomment que la partie qui avoisine l'épi, partie qui, comme on sait, est la plus fine et contient le plus de propriétés nutritives. La paille est un excellent aliment.

DES GRAINS.

Quoique l'avoine soit le seul grain que l'on reçoive dans les régimens, nous examinerons cependant toutes les graines dont la consommation est habituelle.

DE L'AVOINE.

L'avoine est tonique et nourissante;

il y en a 8 ou 10 variétés, dont la couleur varie du blanc au noir.

La bonne avoine est celle dont les grains ont lourds, pleins, secs et sans odeur; elle doit couler facilement dans la main et être sans mélange de graviers, d'ivraie, de senevé, de nielle, de folle avoine, etc.

Les mauvaises avoines sont :

1.^o L'avoine *javelée*, c'est-à-dire celle qui, d'après un préjugé condamnable, a été long-temps exposée sur la terre après le fauchage; il arrive alors que le grain finit par germer, perd ses principes, prend une odeur de moisi et devient d'un usage très-malsain.

2.^o L'avoine remplie de graviers et de poussière; il faut alors l'en séparer soigneusement par le criblage.

3.^o L'avoine légère, dont les grains sont petits et ridés, ce qui annonce qu'elle n'a pas atteint son degré de maturité: une telle nourriture n'est point substantielle.

4.^o L'avoine *ayant opéré sa retraite*, c'est-à-dire, celle dont l'amande joue

dans la balle : cela a lieu lorsque le grain a été mouillé plusieurs fois , et que la fermentation l'a dépouillé de ses parties *amilacées*.

DE L'ORGE.

Cette céréale convient beaucoup dans les pays chauds , parce qu'elle nourrit et rafraîchit à la fois ; aussi est-elle d'un usage général en Orient et en Espagne. Dans cette dernière contrée l'orge est tellement nourrissante , qu'il faut toujours prendre des précautions pour l'administrer ; autrement les chevaux seraient exposés à des fourbures extrêmement dangereuses. Ces précautions sont de ne jamais donner l'orge pure , de la concasser les premiers jours qu'on en fait usage , ou du moins de la faire détrempier dans l'eau , de la mélanger avec la paille hachée et de toujours faire boire les chevaux avant le repas.

DU SEIGLE.

Quoique assez nourrissant , son action débilite le cheval. L'eau blanchie avec

la farine de seigle est un excellent rafraîchissant.

DU FROMENT.

C'est le grain qui fournit la farine la plus analeptique; il faut toujours en donner très-peu : on en met avec succès une poignée dans l'avoine des chevaux qui digèrent mal.

Le seigle et le froment, inconsidérément administrés, peuvent causer des indigestions mortelles : on les prévient en mélangeant ces grains avec la paille hachée, en les laissant quelque temps dans l'eau, et surtout en les donnant à petites doses.

DU SON.

Il n'est bon qu'autant qu'il contient beaucoup de farine ; quand il en est privé, il est très-indigeste : le son, pour être bienfaisant, doit être nouvellement moulu et blanchir la main ; lorsqu'il est humide, échauffé, et qu'il a contracté une odeur désagréable, on doit se garder d'en faire usage.

DU MAÏS.

Les chevaux qui n'y sont pas accoutumés, le refusent d'abord ; mais ils finissent par y prendre goût, et comme la saveur de ce grain est fort agréable, ils le préfèrent ensuite à toute autre nourriture. Le maïs, en vieillissant, devient tellement dur, qu'il faut le concasser ou le faire tremper avant de le donner aux animaux.

DE LA FÉVEROLLE.

C'est une petite fève, appelée encore *gourgane* ou *fève de cheval* : elle a une action très-stimulante, et les chevaux l'aiment beaucoup ; mais elle est encore plus dure à broyer que le maïs.

DU SARRASIN.

Il se nomme aussi *blé noir* ; il remplace l'avoine dans quelques endroits ; on doit l'administrer à petites doses, car il est âcre et irritant : la macération lui ôte une partie de ces fâcheuses propriétés.

DES BIZAILLES.

On appelle ainsi un mélange de diverses légumineuses, dont on fait des espèces de prairies artificielles, qui fournissent ou du fourrage, ou des graines. Lorsque la nécessité force d'employer les bizailles comme fourrage, à l'époque où les plantes sont en voie de maturité, il faut retrancher au moins une partie de la ration d'avoine.

DES ALIMENS VERTS.

Sous ce nom on désigne les plantes des prairies naturelles et artificielles, consommées avant leur dessiccation, et les tiges des céréales avant la formation des épis.

Le meilleur vert est celui des graminées : parmi elles on cite l'orge et le froment, ensuite viennent la luzerne, le sainfoin et le trèfle : le vert qui passe pour être préférable, est celui d'une variété d'orge hâtive, vulgairement appelée *escourgeon*. Le vert, surtout celui de luzerne, trèfle et sainfoin, doit tou-

jours être coupé quelques heures avant le moment de la consommation, pour prévenir les propriétés flatueuses qu'il conserverait sans cette précaution.

Outre les plantes que nous avons désignées, il y a quelques racines qui, coupées par morceaux, peuvent offrir des ressources en cas d'urgence; ce sont les *carottes*, *panais*, *betteraves*, *topinambours*, *navets* et *pommes de terre*. Il en est de même des jeunes pousses d'*acacia*, de *vigne*, etc.

ALIMENS AUXQUELS ON PEUT RECOURIR EN CAS DE DISETTE.

1.^o La *drèche*, résidu de l'orge après qu'elle a servi à faire la bière; elle engraisse beaucoup, mais donne peu de vigueur.

2.^o L'*ajonc* ou *genet épineux*. On est obligé, avant de l'administrer, de l'écraser à la meule ou au marteau pour en abattre les épines.

3.^o Les gousses d'une espèce d'*acacia*, appelée *caroubier*, dont les chevaux se

nourrissent dans quelques parties de la Catalogne. On fait aussi manger la graine de lin, de chanvre, de riz, etc.

4.^o La racine du gazon bien lavée est encore capable de sustenter en cas de pénurie, et on a vu, dans des momens d'extrême disette, prolonger la vie des chevaux en leur faisant manger des mardriers réduits en copeaux, et même de la terre glaise mélangée à quelques restes de nourriture. On n'avait pour but, en employant ce dernier moyen, que de tromper la faim, et d'occuper l'activité de l'estomac.

On a beaucoup vanté les *boules anglaises*, qui, sous un très-petit volume, devaient non-seulement suffire pour entretenir long-temps la vie de l'animal, mais avaient encore la propriété de guérir et de prévenir les maladies. Ces merveilleuses propriétés n'ont point tenu contre l'examen : il a été démontré par l'analyse que ces boules n'étaient qu'un amalgame irréfléchi de substances dont plusieurs n'ont aucune propriété alimentaire.

DES ALIMENS LIQUIDES.

Ils comprennent les boissons *simples*, telles que l'eau pure, et les boissons *composées*, c'est-à-dire, l'eau mélangée et les liqueurs fermentées : nous ne nous occuperons que des premières.

La bonne eau est légère, courante, claire, sans odeur ni saveur ; elle doit promptement dissoudre le savon.

Les mauvaises eaux sont froides, fades, ou d'un goût désagréable, causé par les débris des corps étrangers qu'elles tiennent en dissolution : il en est qui admettent des sels métalliques, qui en rendent l'usage dangereux. En voyage on doit toujours s'informer de la qualité des eaux du pays.

DE L'AIR ATMOSPHERIQUE.

L'air atmosphérique est de tous les corps de la nature celui qui exerce une action plus directe et plus continue sur les êtres vivans ; il les entoure, les presse et agit sur les parties intérieures et extérieures.

Outre ses gaz constitutifs, l'air est toujours combiné avec le calorique et l'eau : ce sont ces deux agens qui, suivant leur prédominance, causent les variations atmosphériques, dont nous allons brièvement examiner l'influence.

L'air sec et d'une chaleur modérée augmente les sécrétions, excite l'appétit et l'exhalation cutanée.

L'air chaud et humide diminue l'appétit, ralentit les digestions et la circulation, et augmente l'absorption cutanée.

L'air froid et humide est la température la plus défavorable : l'exhalation cutanée est presque nulle, tandis que son absorption amène à l'intérieur l'humidité froide et ses funestes conséquences. Toutes les fonctions se font péniblement, et sous une telle influence les animaux sont exposés aux rhumatismes, catarrhes, fluxions, etc.

L'air sec et d'un froid modéré a les plus heureux effets; il rend la digestion active, excite la gaieté et le besoin de mouvement : c'est la condition la plus

favorable pour l'exercice de toutes les fonctions.

L'air excessivement chaud occasionne des déperditions considérables. Sous son influence, les tissus tendent au desséchement, et l'animal s'affaiblit de plus en plus, les réparations n'étant plus dans la proportion des pertes.

L'air excessivement froid suspend l'exercice des fonctions.

DES SAISONS.

Elles ont une grande influence sur les animaux ; la mue, l'émigration, l'engourdissement de beaucoup d'espèces, le prouvent suffisamment.

Du printemps. C'est la saison qui a l'action la plus marquée : l'animal prend son poil d'été, il se fait dans l'intérieur un travail qui donne de nouvelles forces à ceux qui le supportent, mais auquel succombent les vieux et les débiles ; le sang est dans une effervescence favorable à l'appétence de la reproduction.

De l'été. Cette saison agite la vie animale et végétale, stimule vivement

l'économie, et cause dans certains appareils d'organes une énergie qui, longtemps prolongée, les fatigue et les affaiblit : pendant cette saison la nutrition est languissante.

De l'automne. Son action est opposée à celle du printemps; les chevaux prennent leur poil d'hiver, et pendant ce travail sont mous et suent facilement.

De l'hiver. Lorsqu'il est sec et froid, il corrige l'insalubrité ordinaire de l'automne : lorsqu'il est froid et humide, il a sur l'économie les inconvéniens que produit cette constitution atmosphérique signalée ci-dessus.

DE L'INFLUENCE DES CLIMATS ET DES LOCALITÉS.

Dans le Midi, les animaux mangent peu, sont vifs et remarquables par la sécheresse et la finesse de leurs formes.

Dans le Nord, ils sont gros mangeurs, lents, robustes et de grande taille.

Les climats tempérés, dont l'influence n'offre pas un caractère propre suscep-

tible d'être saisi, sont ceux où les chevaux du Nord et du Midi s'acclimatent le plus facilement; cependant à la longue ils y perdent toujours de leurs caractères distinctifs; car les animaux éprouvent diverses modifications lorsqu'ils sont transplantés d'un climat sous un autre; ces changemens sont d'autant plus marqués, qu'ils ont vécu dans des conditions plus disparates.

Les animaux nés dans un pays sec et élevé, sont petits, sobres, courageux, pleins de feu, et ont beaucoup d'haleine.

Ceux, au contraire, qui sont originaires d'un pays bas et humide, sont pesans, lymphatiques, d'une ample complexion, ont le pied volumineux et l'instinct peu développé.

L'influence des pays de plaine est subordonnée à leur élévation et à leur situation topographique.

DES HABITATIONS.

Pour qu'une écurie soit saine, il faut qu'elle soit exposée au levant ou au midi,

bâtie sur un terrain un peu élevé, suffisamment haute d'étage, aérée et bien éclairée.

Une écurie trop basse d'étage, est une habitation mal-saine, parce que l'air y est promptement vicié; il faut remédier à cet inconvénient, en pratiquant des ouvertures non-seulement à la partie supérieure, mais encore ras le sol : de cette manière on dissipe à volonté les émanations nuisibles, qui, plus lourdes que les parties constitutives de l'air, forment toujours une espèce de couche inférieure.

Une écurie enfoncée en terre, sera toujours humide; les chevaux y rentrant mouillés, y sécheront difficilement : une telle habitation dispose aux *hydropisies de poitrine, rhumes, fluxions, eaux aux jambes*.

Les écuries mal pavées ont de grands inconvéniens : les chevaux y deviennent facilement pinçards, sont de plus exposés à des glissades, d'où peuvent résulter des luxations, et l'infiltration de l'urine y entretient encore une humi-

dité telle que les animaux peuvent contracter des douleurs rhumatismales.

Chaque cheval devrait toujours avoir au moins trois pieds et demi d'espace. Il est à regretter qu'en France le logement des chevaux ne soit pas mieux assuré; c'est dans les villes qui offrent le plus de ressources, que la cavalerie qui voyage est dans les conditions les plus défavorables. On entasse les chevaux dans des écuries où ils sont tellement pressés, que ces animaux ne peuvent se couler, malgré le besoin qu'ils en auraient; ils restent quelquefois quarante heures à respirer un air méphitique : un semblable séjour les a-t-il bien reposés?

ASSAINISSEMENT ET DÉSINFECTION DES ÉCURIES.

Pour assainir une écurie humide, il faut exhausser son terrain, établir des courans d'air, et enlever les matières salpêtrées.

Si une écurie où on séjourne en passant, n'est pas suffisamment aérée, on

doit pendant les pansages y faire des feux clairs, ou y brûler de la poudre à canon.

Enfin, pour la désinfection des écuries, c'est-à-dire pour la destruction des miasmes putrides et contagieux qui peuvent y exister, il faut au préalable gratter les murs et le mobilier, les laver avec une lessive alcaline, et les blanchir à l'eau de chaux. Après ces préparations, on emploie les fumigations de Guyton-Morveau; elles sont les plus efficaces. On les calcule ainsi : pour une écurie de quarante pieds sur vingt, ou mélange dix onces de sel marin, deux onces d'oxide de manganèse, six onces d'acide sulfurique et quatre onces d'eau; on ferme hermétiquement pendant la fumigation; après douze heures on ouvre pour chasser les vapeurs. Quant aux vapeurs du vinaigre, des baies de genièvre et autres aromates, elles ne font que masquer une odeur par une autre.

DU PANSAGE.

Cette branche de l'hygiène est telle-

ment connue dans les régimens, qu'il est superflu d'en parler, puisque chacun sait qu'il est du plus grand intérêt de n'en jamais négliger l'assiduité.

DES BAINS.

On doit les regarder comme le complément des soins de propreté : ils sont bienfaisans en été ; mais il ne faut pas en abuser, parce qu'ils affaibliraient et attaqueraient le *gluten* de la corne.

On ne doit conduire les chevaux au bain qu'environ deux heures après les repas : l'inobservance de ce précepte peut produire des spasmes et des indigestions mortelles.

Les bains d'eau froide, opérant la constriction des petits vaisseaux qui rampent sur la périphérie de la peau, diminuent momentanément les engorgemens de ce tissu.

DU RÉGIME.

Il prescrit la régularité du travail, du repos et des repas : son influence sur la santé est incontestable, et la longé-

tivité des chevaux de manège le prouve évidemment.

DU TRAVAIL.

Pour les chevaux de guerre, il ne doit être ni excessif, ni trop modéré : dans le premier cas il userait les forces ; dans le second, il ferait naître chez les animaux une habitude de mollesse très-préjudiciable au but du service de la cavalerie.

Un travail un peu fatigant, surtout au manège, ne devrait être exigé qu'une heure au moins après le repas. En suivant cette règle, on préviendrait beaucoup de coliques et d'indigestions.

DU REPOS.

Il répare les forces, prépare la nature à de nouveaux efforts : le sommeil est son auxiliaire.

L'excès du repos est extrêmement nuisible ; il énerve les chevaux et les dispose à des affections pléthoriques, dues à la détérioration des fonctions vitales.

DE LA NOURRITURE.

Elle sert, conjointement avec le repos, à réparer les pertes ; son administration bien calculée contribue beaucoup à l'entretien de la santé : par ce mot de santé nous entendons la libre exécution de toutes les fonctions, et cet état moyen qui se trouve entre l'obésité et la maigreur.

DU RÉGIME SEC.

La première attention qu'on doive avoir en formant les ordinaires, est de mettre ensemble les chevaux qui mangent lentement, et de séparer ceux qui sont maigres, pour leur donner un supplément de nourriture.

Lorsqu'on est contraint d'employer les foin nouveaux, il est bon de les mélanger avec la paille, et encore meilleur de les asperger avec de l'eau salée ; dissolution qui augmente l'activité de l'estomac.

On corrige la crudité des eaux en y mettant du son mélangé de farine, ou

bien encore du sel, ou une légère dose de vinaigre.

Malgré les qualités tant vantées du son, on doit se défier de son usage immodéré; il répare peu les pertes.

Aussitôt qu'un cheval semble dégoûté, abattu, sans appétit, qu'il a le poil mauvais, etc., il faut le mettre de suite entre les mains de l'artiste, afin que ce dernier saisisse dès le principe les symptômes de la maladie.

DU RÉGIME DU VERT.

Chez les adultes le vert favorise le développement des tissus; on le donne avec succès aux chevaux au-dessous de sept ans, quand ils sont maigres, affaiblis et ont fait des maladies inflammatoires.

On ne doit point mettre au vert tous les chevaux qui se trouvent bien du sec, ou qui sont vieux, lymphatiques, sujets aux flux, crevasses, engorgemens, etc.

Quand le vert opère bien, l'espèce de purgation qu'il provoque, cesse après

cinq ou six jours : si l'animal reste toujours dévoyé et maigrit, il faut le remettre au sec. Le terme moyen du temps que l'on doit laisser les chevaux au vert, est de trente jours.

On fait prendre le vert de deux manières, à l'écurie et en liberté.

La première manière est plus favorable aux grands chevaux ; la prairie est préférable pour les animaux de petite taille qui ont les extrémités malades.

DU VERT A L'ÉCURIE.

Le vert doit être donné à satiété ; ses tiges doivent être aqueuses. Pour éviter une transition subite, il est bon, les premiers jours, de mélanger du foin avec le vert ; peu à peu on arrive à le donner pur ; et quelques jours avant de remettre les chevaux au sec, on suit la même méthode en sens inverse. Dans ces deux circonstances on conseille de donner un peu d'avoine, ce qui ne peut avoir que de bons résultats, ainsi que de mettre les chevaux au son avant et après le vert.

Le vert doit se distribuer par petites poignées, et il ne faut jamais être longtemps sans en donner.

C'est une coutume condamnable de saigner indistinctement tous les chevaux huit ou dix jours après qu'ils sont au vert. On doit tous les jours faire une promenade et deux pansages.

DU VERT EN LIBERTÉ.

Ce vert a ses inconvéniens et ses avantages.

Avantages. Il est plus conforme au vœu de la nature; l'animal choisit les plantes, mange autant qu'il veut, et prend de l'exercice.

Inconvéniens. Par contre le cheval est exposé aux injures de l'air, les insectes le désolent, et l'extrême fraîcheur des nuits peut devenir très-nuisible à des animaux accoutumés à des écuries aussi chaudes que celles des régimens.

On cherche à concilier les avantages du vert à l'écurie et du vert en liberté, en établissant, dans les prairies, des hangars et des râteliers où on dépose

l'herbe , en laissant toutefois les chevaux libres : mais ces soins et ceux de rentrer les animaux pendant les nuits et lors des pluies , ne sont pas toujours praticables. Concluons donc en disant qu'en France , le vert à l'écurie , bien administré sous le rapport du choix des plantes , de l'exercice et du pansage , est celui qui semble devoir amener les meilleurs résultats.

DE LA FERRURE.

Je parlerai d'abord des instrumens qui servent à ferrer , ensuite j'indiquerai les parties constitutives du fer , ses proportions , et je terminerai par une courte description des fers méthodiques.

Des instrumens que l'on emploie pour ferrer les chevaux.

Ce sont : 1.^o le *brochoir* , marteau avec lequel on enfonce les clous ; 2.^o les *triquoises* , qui sont des tenailles ; 3.^o le *boutoir* : cet instrument sert à enlever la partie de la sole qui est inutile , ce qu'on appelle *parer le pied* ; 4.^o le *rogneur de pied* , morceau de lame de sabre dont la

nom indique l'usage ; 5.^o la *rape*, qui est une lime à bois ; 6.^o le *repoussoir*, poinçon qui sert à chasser les lames de clous appelées *retraites*.

Des parties constitutives du fer.

Les deux *faces* : une, *supérieure*, s'applique sous le pied ; l'autre, *inférieure*, porte sur la terre.

Les *rives* ou les bords des fers, divisés en *rive interne* et *externe*.

Les *câres* ou *vives-arrêtes*, formées par la réunion des faces et des rives.

La *pince*, répondant précisément à la pince du pied.

Les *mamelles*, qui couvrent les mamelles de la paroi.

Les *branches* ; elles correspondent aux quartiers.

Les *éponges*, qui abritent les talons.

La *voûte* : c'est la partie de la rive interne qui dans sa courbure répond à la pince du fer.

Les *étampures*, au nombre de huit, sont les trous qui donnent passage aux clous et qui en noient la tête.

Les *contreperçures*, nom qu'on a donné aux ouvertures de la face supérieure : elles sont plus petites que les étampures.

Le *pinçon* : c'est une griffe qui existe à la pince des fers postérieurs.

Le *crampon* est un recourbement de l'éponge externe.

La *mouche*, un recourbement de l'éponge interne.

L'*ajusture* est une légère convexité que l'on donne au fer.

Des proportions du fer.

Nous admettons, pour les proportions des fers, l'opinion de M. Gohier, qui a pris le milieu entre les dimensions prescrites par Lafosse et celles indiquées par Bourgelat.

On sait que les fers de devant diffèrent de ceux de derrière, en ce que les premiers ont leurs étampures en pince et qu'ils sont plus arrondis. Ceux de derrière, garnis d'un pinçon et quelquefois d'une mouche et d'un crampon, ont leur pince plus étroite et sans étampures.

Dans les fers de devant et de derrière, les étampures sont beaucoup plus *maigres* à la partie interne qu'à l'externe (maigre signifie près du bord).

Longueur totale du fer, quatre fois la largeur de la pince plus une fois son épaisseur.

Largeur du fer dans son centre, quatre fois la largeur de la pince.

Distance du centre de la dernière étampure à l'extrémité des éponges, deux largeurs de la pince pour les fers de devant, une largeur et un quart pour ceux de derrière.

Largeur de l'extrémité des éponges, la moitié de la largeur de la pince.

Épaisseur du fer, un quart de la largeur de la pince pour celui de devant; un tiers pour ceux de derrière. Les éponges doivent toujours être d'un quart moins épaisses.

Ajusture : de la pince aux secondes étampures, une fois l'épaisseur du fer, et des secondes étampures aux éponges, la moitié de cette mesure.

Distance du centre d'une étampure au

centre de l'autre, les trois quarts de la largeur de la pince.

DES FERS MÉTHODIQUES.

On nomme fers méthodiques tous ceux qui s'écartent des proportions ci-dessus indiquées, et qui servent à remédier à des affections du pied ou à l'insure des membres.

Il y a une grande variété de fers méthodiques; je n'indiquerai que la série de ceux dont l'usage est le plus fréquent. Je les rangerai dans diverses catégories, pour en faciliter l'étude. Dans la première je comprendrai *les fers à caractère*; dans la seconde, *les fers couverts, demi-couverts, à branches couvertes, à une branche couverte, et les fers à planche*; dans la troisième je classerai *les fers à bosses, à pince tronquée, à pince étroite ou étranglée, à lunette, à demi-lunette et les fers à la turque*; dans la quatrième je mettrai *les fers à pince prolongée, à pince très-épaisse et à patin ou long bec*, et enfin, dans la cinquième, ceux qu'on emploie après les opérations chirurgi-

cales ; ce sont les fers à plaque ou à coulisse , à pinçon bas et étendu antérieurement , à branche échancrée , voûte échancrée et à dessolure. Je vais expliquer sommairement l'usage de chacun d'eux.

Première catégorie.

Fers à caractère. Il y en a de plusieurs espèces , mais ils ont un usage commun , qui est de garantir le pied lorsqu'il est dérobé et qu'une grande partie de la corne a été détruite. Les plus ordinaires sont ceux à double rang d'étampures (voyez planche 4) ; à ces étampures on ajoute quelquefois des pinçons sur les côtés. D'autres fers à caractère ont une charnière en pince , ce qui donne la facilité de les adapter à tous pieds ; enfin , quand la paroi ne suffit plus pour attacher les fers , on les fabrique de manière à pouvoir y attacher des courroies , que l'on boucle autour du sabot : quelquefois on substitue à ces courroies un appareil qui se serre avec un petit écrou. Ces fers doivent être légers.

Seconde catégorie.

Fers couverts. Ils servent à défendre la sole ; ils doivent être peu épais , avoir plus d'ajusture que les fers ordinaires , sans excès cependant.

Fer demi-couvert. Il est moins couvert que le précédent , et a un peu moins d'ajusture , il s'emploie pour les pieds gros.

Fer à branches couvertes. Son nom indique sa forme ; les éponges et la pince ne doivent avoir que la largeur voulue : il sert à abriter deux oignons latéraux.

Fer à une branche couverte. Il s'emploie lorsqu'il n'y a qu'un oignon.

Fer à planche. Ses deux éponges sont réunies par une bande transversale ; il sert lorsque les quartiers sont faibles.

Troisième catégorie.

Fer à deux bosses. Il a , à la jonction des éponges et des branches , une protubérance de chaque côté : ce fer élève les talons et soulage ainsi les chevaux longjointés.

Fer à une bosse. Ce fer peut remédier

à la conformation d'un jeune cheval panard ou cagneux, et, suivant le cas, la bosse est externe ou interne.

Fer à pince tronquée. Le tiers environ de la pince est coupé et se termine en biseau : l'usage de ce fer, qui ne s'attache qu'aux pieds postérieurs, est de remédier à l'action de forger.

Fer étranglé ou à pince étroite. Il a la pince d'un tiers plus étroite que celle du fer ordinaire; la voûte est terminée par un biseau : il ne s'emploie que pour les pieds antérieurs et est auxiliaire du fer à pince tronquée, pour empêcher de forger.

Fer à lunettes. Les éponges en sont raccourcies; il appartient aux pieds antérieurs et a le même but que les deux précédens.

Fer à demi-lunette. Une seule éponge en a été tronquée; on l'applique le plus souvent à un cheval qui se couche en vache.

Fer à la turque. Sa branche interne, sans étampures, et dont on a abattu la cône inférieure, est plus courte, plus

étroite et beaucoup plus épaisse que l'externe : on met ce fer en usage lorsqu'un cheval se coupe.

Quatrième catégorie.

Fer à pince prolongée. Sa pince, toujours sans étampures, est prolongée en pointe mousse plus ou moins relevée : on l'adapte aux chevaux arqués ou bras-sicourts.

Fer à pince très-épaisse. Il a à peu près la même forme que le précédent, excepté que sa pince a moins de saillie, mais plus d'épaisseur, et que ses éponges sont fort minces : on l'emploie pour les chevaux rampins.

Fer à patin ou à long bec. On y adapte en pince un prolongement de la longueur des deux tiers du fer, prolongement qui doit se retirer à volonté : une semblable ferrure n'est employée que pour les jeunes chevaux précieux qui buttent.

Cinquième catégorie.

Fer à plaque ou à coulisse. Il est ainsi nommé, parce qu'il reçoit une plaque

de tôle dans une coulisse pratiquée à la rive interne : on le met en usage pour empêcher les graviers de pénétrer sous le pied, lorsqu'après une dessolure la plaie est suffisamment en voie de guérison pour permettre de faire prendre de l'exercice.

Fer à pinçon bas et étendu antérieurement. Son nom lui vient de ce qu'il est garni d'un pinçon bas, qui s'étend d'une mamelle à l'autre; ce pinçon est percé de trous qui permettent d'y attacher une pièce de cuir avec sa ligature : on le pose après une opération à la pince.

Fer à une branche échancrée. Cette dénomination le décrit : par le moyen de cette ferrure on peut panser une plaie latérale de la sole sans déferer.

Fer à voûte échancrée. Il a les mêmes usages que le précédent, à la situation près des affections.

Fer à dessolure. Il est beaucoup plus mince et moins couvert que le fer ordinaire, n'a que quatre ou six étampures : il est utile après l'enlèvement de la sole, l'opération du crapaud, etc.

Préparations du pied et précautions à prendre pour attacher le fer.

Les règles générales pour ces opérations, sont : 1.^o de déferer avec précaution ; 2.^o de parer le pied uniment, de manière que son aplomb ne soit pas faussé ; il faut en même temps ménager la fourchette et ne pas trop évider les talons ; 3.^o d'ajuster le fer de manière qu'il prenne bien le contour de l'ongle, en garnissant un peu en dehors et en laissant de la liberté entre la face supérieure et la sole ; 4.^o de ne pas poser les fers trop chauds ; 5.^o de se servir de clous d'un fer liant, en ne brochant ni trop haut ni trop bas : dans le premier cas on risquerait de piquer ; dans le second on ne prendrait pas assez de corne pour assujettir le fer ; 6.^o de ne passer la râpe qu'à la jonction de la paroi au fer, autrement on détruirait l'espèce de vernis naturel qui prévient le desséchement du sabot ; 7.^o de poser les fers bien droits, autrement l'aplomb serait faussé.

Quant à l'espace de temps qu'il faut mettre entre une ferrure et une autre, il faut se guider sur la longueur de l'ongle et non sur l'état du fer : ainsi tous les mois ou toutes les six semaines, il faut faire un *rassis* ou ferrer à neuf, suivant le cas. Dans l'intérêt des aplombs, ces opérations devraient toujours se faire pour les quatre pieds à la fois ; mais il est de nécessité absolue de les pratiquer pour les deux antérieurs ou les deux postérieurs en même temps.

Ferrure des pieds qui pèchent par défaut de proportion.

Pieds trop volumineux : parer avec ménagement, diminuant un peu la circonférence ; employer un fer ordinaire, léger, étampé maigre, très-juste en dedans, et garnissant un peu en dehors.

Pieds larges et évasés : parer très-peu la sole, et fixer, avec des clous à lames déliées, un fer mince, couvert et étampé maigre.

Pieds trop petits : abattre la paroi en ménageant la sole, la fourchette et les

arcs-boutans; employer un fer qui ait peu d'ajusture et garnisse suffisamment; graisser souvent le pied, et le soumettre à l'action de l'humidité.

Pieds trop longs en pince : parer beaucoup en pince et peu en talons; on placera un fer qui relèvera en pince, sera très-juste à cette partie, et garnira un peu en talons.

Pieds trop courts en pince : parer beaucoup les quartiers et talons, et ménager la pince; employer un fer dont les éponges soient courtes et amincies, et dont la pince soit un peu alongée.

Pieds à talons hauts : parer beaucoup les talons, laisser le fer garni en pince étamper en talon.

Pieds à talons bas : ne pas toucher aux talons, parer la pince; employer un fer étampé en pince et très-juste antérieurement.

Pieds encastelés : parer beaucoup les quartiers et talons, mais à plat; ne toucher ni aux arcs-boutans ni à la fourchette; se servir d'un fer à éponges tronquées, et graisser souvent le pied. Si le

cheval doit marcher sur le pavé, employer un fer à éponges réunies.

Ferrure des pieds qui pèchent par la direction de la corne.

Pieds pinçards ou rampins : parer en talons, ménager la pince; adapter un fer à pince un peu longue et épaisse, qui sera mince en éponge.

Pieds plats ou comble : diminuer la circonférence en ménageant la sole; employer un fer couvert avec beaucoup d'ajusture. Si les talons sont très-faibles, poser un fer couvert à éponges réunies.

Pieds panards : abattre le côté externe plus que l'autre; mettre un fer ordinaire, si le défaut est peu sensible; s'il l'est beaucoup, employer un fer qui ait une bosse au milieu de l'éponge interne.

Pieds cagneux : se servir des moyens contraires à ceux qui viennent d'être indiqués.

Pieds qui pèchent par la qualité de la corne.

Pieds gras ou mous : parer bien éga-

lement; placer un fer léger un peu couvert, fixé avec des clous à lames déliées.

Pieds secs ou maigres. (Voir *Pieds petits.*)

Pieds dérobés : retrancher la mauvaise corne, étamper vis-à-vis les endroits qui peuvent recevoir les clous.

Pieds à fourchette grasse ou molle : tenir le pied très-propre et y faire des fréquentes lotions dessiccatives, sans cela la ferrure serait insuffisante pour obvier aux conséquences d'une telle disposition.

Pieds à fourchette maigre ou sèche. (Voir *Pieds encastelés.*)

Ferrure des chevaux qui pèchent par la direction de leurs membres.

Chevaux court-jointés ou droits sur leurs membres : abattre les quartiers et talons, ménager la pince; employer un fer à éponges courtes et minces et à pince un peu élevée.

Chevaux brassicourts, arqués ou boutés : parer le pied comme dans le cas précédent; se servir d'un fer à pince un peu prolongée.

Chevaux long-jointés : retrancher de la pince en ménageant les talons; employer un fer à éponges épaisses ou à bosses.

Cheval qui se couche en vache : adapter un fer dont l'éponge interne soit raccourcie et incrustée dans le talon.

Cheval qui se coupe : se servir d'un fer à la turque.

Chevaux qui forgent : pour les pieds postérieurs, employer des fers à pinces tronquées; pour les antérieurs, des fers à lunette.

NOTA. Dans toutes les ferrures qui doivent remédier à des défauts de conformation, il faut agir progressivement, et ne pas prétendre obtenir des résultats complets dès la première fois.

DES PRÉJUGÉS.

La luzerne donne-t-elle la gale, le farcin, etc.

Bourgelat, qui a détruit tant de préjugés, a cependant écrit que la luzerne, employée comme fourrage, causait la

gale, le farcin, les caux aux jambes. Peut-on raisonnablement attribuer d'aussi pernicieux effets à la luzerne? Remarque-t-on que les chevaux et les vaches qui, dans beaucoup d'exploitations, n'ont pas d'autre nourriture, soient plutôt galeux ou farcineux que les animaux nourris avec du foin? Les chevaux qui remontent les bateaux sur la Seine, et qui vivent de luzerne, devraient être rogneux; c'est le contraire, ils ont généralement la peau unie et le poil luisant. Concluons en disant que Bourgelat, malgré son très-grand mérite, était imbu des vieilles idées, qui ont long-temps retardé la propagation des prairies artificielles; que la luzerne est d'un excellent produit, et que, bien récoltée, elle peut fournir un bon aliment. Sans doute il y aura des inconvéniens à donner, par une transition subite, de la luzerne à un cheval accoutumé à vivre de foin; mais les accidens n'auront d'autres causes que le changement de régime mal calculé. Au reste, les progrès de l'agriculture nécessiteront, peut-être :

avant peu, l'admission de la luzerne, du trèfle et du sainfoin dans la composition des rations.

Doit-on indistinctement saigner tous les chevaux au vert?

Huit ou dix jours après avoir mis les chevaux au vert, on les conduit en file pour les faire saigner, à peu près comme on les mènerait à l'abreuvoir. Cette déplorable pratique, encore en usage dans beaucoup de régimens, peut avoir les plus fâcheux résultats.

On ne doit saigner que les chevaux qui engraisent promptement et chez lesquels il y a pléthore; cette disposition, quise reconnaît au poulx et à l'inspection des membranes, ne saurait être simultanée pour tous les sujets : saigner un cheval débile, dont les vaisseaux sont peu remplis, c'est évidemment compliquer son mal-être.

Les saignées intempestives sont en partie cause que le vert ne produit pas toujours le bon effet qu'on pourrait en attendre.

Le son répare-t-il beaucoup les pertes ?

Le son n'a de propriétés nutritives qu'autant qu'il contient beaucoup de farine ; quand il en est dénué (celui des magasins militaires remplit souvent cette condition). il fatigue inutilement l'estomac. Ainsi donc, prescrire de mettre les chevaux au son, *pour les refaire* après les fatigues des manœuvres, c'est être tout aussi conséquent que de vouloir mettre à la diète un régiment d'infanterie après une marche longue et pénible. Le son rafraîchit, mais nourrit très-peu.

Est-il bon, lorsque le foin est de mauvaise qualité, d'en faire augmenter la quantité.

Si dans un magasin le foin est mauvais, on en exige ordinairement une plus grande quantité, comme supplément : c'est un faux calcul, qui multiplie les causes malfaisantes. Il vaut mieux, si la paille et l'avoine sont bonnes, prendre moins de foin et se faire in-

demniser avec une plus grande quantité des deux premières denrées. Au reste, quand le fourrage est mauvais, il faut le refuser sans composer; la rigueur, dans ce cas, sera toujours salutaire.

Est-ce un remède contre la morve, que d'enlever les glandes de la ganache.

Il est des gens qui enlèvent les glandes de la ganache, lorsqu'ils soupçonnent un cheval d'être morveux : s'il ne l'est pas, on le prive d'organes utiles; s'il l'est, on ne remédie à rien, ces glandes n'étant point le véritable siège du mal.

Sur les robes.

C'est peut-être sur cet objet qu'il a existé et qu'il existe encore le plus de préjugés : je vais en citer plusieurs textuellement, cela suffira pour en faire sentir le ridicule.

Le poil blanc mêlé vit fort longtemps.

Les gris argentés ne sont pas laborieux.

Les gris mouchetés sont adroits.

Les gris charbonnés sont propres à tout.

Les aubères sont rétifs et peu sensibles.

Le souris est d'un grand service, mais il faut qu'il ait les extrémités noires.

L'étourneau à les yeux mauvais.

Le rubican est plein de vivacité (remarquez qu'en vieillissant le cheval le devient ordinairement).

L'alezan a du rapport avec le feu; il est conséquemment colère, ardent et léger.

L'alezan clair est mou.

Le louvet est grand travailleur, s'il a une raie noire sur le dos.

Le rouan est bon.

Le cap de more est fier.

Le pie n'est point à dédaigner, etc.

Pour les marques : l'arsel et le balzan des deux pieds de devant sont malheureux.

Le balzan des deux pieds de derrière est bon, et il est heureux quand il est marqué en tête, et qu'il a les testicules petits.

Les travat (balzane latérale) et tras-

travat (balzane diagonale) sont mésestimés, car il est impossible que les deux pieds voisins aient la même force.

Dans le balzan des deux pieds de derrière et du pied de devant on a toujours supposé des qualités ; mais combien est-il supérieur, s'il y joint une étoile au front !

Le belle-face est bon ; mais si la marque se perd dans le milieu du front, il est fantasque et bizarre, etc.

Qui croirait qu'Aristose et Végèce ont en partie consacré de pareilles puérités ! Il est vrai qu'aujourd'hui elles sont généralement tombées dans le mépris ; cependant il est encore des personnes qui pensent que l'alezan clair est infailliblement mou, et qui se défient singulièrement d'un cheval belle-face.

On doit pour les robes et les marques adopter sans restriction cet adage, *de tout poil bonne bête*.

Je borne ici la réfutation des préjugés, réfutation dont j'aurais pu étendre le chapitre indéfiniment, sans la concision que je me suis prescrite.

J'aurais pu parler en effet de l'influence de la lune sur les maladies des yeux, de l'enlèvement des graisses de l'œil, des araignées *qui pompent le venin des écuries*, des boucs qui les assainissent, des vers que l'on établit dans la tête et dans la queue, de la ligature au-dessus du boulet, pour empêcher la fourbure de descendre dans le sabot; des plumes avalées, qui font tousser opiniâtrement, etc. : toutes ces opinions sont erronnées et souvent dangereuses; mais en voici de bien plus étranges : « Le cheval a-t-il des tranchées, » c'est Soleysel qui parle, « pincez les glandes parotides avec des triquoises et battez la tumeur avec le brochoir, afin de corrompre et de broyer les glandes et de faire sortir les esprits flatueux par l'insensible transpiration. »

D'autres auteurs sont encore plus forts : si le cheval a la colique, disent-ils, il faut arracher les glandes avec des tenailles et mettre du sel à la place.

Celui-ci veut qu'on couvre un cheval morfondu avec des linges mouillés, et

qu'on lui mette deux plumes d'oie dans les naseaux. Voilà un animal bien soulagé!

Celui-là prescrit, pour guérir la toux, remarquez bien, pour guérir la toux, de jeter dans les yeux de l'eau de fontaine, dans laquelle on aura mélangé pour deux sous de couperose.

Écoutez celui-ci : « Le cheval mange quelquefois l'escargot, » écrit-il gravement, « ce qui se reconnaît quand il a le membre roide et toujours étendu ; il faut alors lui faire prendre du pyrètre, du staphisaigre en poudre et une poignée de poivre. »

Voulez-vous infailliblement soulager un cheval qui veut jeter, vous dit cet autre, mettez-lui du beurre dans l'oreille !.... Enfin, je ne finirais pas, si je voulais signaler toutes les pratiques bizarres, cruelles ou ridicules que l'on trouve répandues dans les vieux livres de maréchallerie, et surtout si je voulais enrichir cette liste, des recettes et secrets admirables pour la guérison de tous les maux. Je me suis borné à indiquer quelques erreurs, pour qu'on se tienne en

garde contre beaucoup d'autres, et pour qu'on ne se contente pas de la simple allégation; Soleysel le veut ainsi; Garsault l'ordonne; ou bien, enfin, c'est Gaspard Saunier qui l'a prescrit.

DE LA GARANTIE.

Extrait des répertoires et collections de jurisprudence applicables aux marchés.

La garantie est la convention par laquelle le vendeur répond à l'acheteur que le cheval qu'il lui vend n'a pas tel défaut. Il y a deux sortes de garantie: l'une de droit, que l'on appelle naturelle; l'autre de fait, que l'on nomme garantie conventionnelle.

La garantie de droit, ou naturelle, est celle qui résulte de l'exécution de la loi, de la coutume ou de l'usage de l'endroit où se fait la vente; et, indépendamment des stipulations, le vendeur est obligé à cette garantie, quoiqu'il n'y ait point de convention, et elle n'a besoin d'être prouvée ni par écrit ni par témoins.

La garantie de fait, ou conventionnelle, est celle qui résulte de la stipulation de la convention, soit qu'elle restreigne, soit qu'elle étende la garantie naturelle : cette espèce de garantie doit être prouvée par témoins ou par écrit.

La demande en garantie au dessous de 50 francs n'est pas admise ; les maladies contagieuses sont exceptées.

Quoiqu'il soit vrai, en général, que la garantie n'ait pas lieu, si elle n'est stipulée lorsque les vices sont apparens, il est également vrai que, s'il y avait dol de la part du vendeur, il en serait tenu ; mais il n'y aurait pas lieu à cette garantie, si le vendeur avait déclaré le défaut à l'acheteur et qu'il en justifiât : le plus sûr dans ce cas, est de tirer une reconnaissance que l'animal a été vendu sans garantie, ou avec tel ou tel défaut.

Lorsque la garantie a lieu, soit de droit, soit en vertu de stipulation, elle s'exerce non-seulement sur les choses qui ont fait l'objet principal de la vente, mais encore sur les accessoires, pourvu

que ceux-ci soient désignés; si, au contraire, elle ne regarde que les accessoires, le marché subsiste pour les choses principales.

Pour donner lieu à la garantie, il faut prouver que le vice existait au temps de la vente; si le fait est prouvé, le vendeur est tenu à payer la nourriture, les frais de fourrière et ceux de visite, l'animal qu'il aura vendu, ainsi que les dépens de l'instance, le tout à compter du jour de la demande formée contre lui. Si l'animal a été employé par l'acheteur comme s'il n'y avait pas eu de vices redhibitoires, il n'y a point d'action.

L'acheteur doit remettre l'animal dans l'état où il lui a été livré. Les maîtres sont garans des faits de leurs domestiques.

La garantie a lieu du moment où la vente a été consommée; elle dure neuf fois vingt-quatre heures. Elle commence du moment de la livraison: la date du billet de garantie ou d'une quittance de paiement sert à fixer le jour.

DES CAS REDHIBITOIRES.

La morve, la pousse et la courbature sont les trois cas redhibitoires les plus ordinaires, car leur nombre varie suivant les provinces.

Par arrêt de la grand-chambre, du 25 Janvier 1781, on y a ajouté le coruage, pour la Normandie.

Par arrêt du 26 Juillet 1769, les tics ne sont pas cas redhibitoires, à moins d'une garantie dûment stipulée. A Paris le tic est redhibitoire, s'il n'est point apercevable à l'usure des dents; la demande doit être formée dans les vingt-quatre heures.

L'immobilité et l'épilepsie sont redhibitoires à Paris.

La fluxion périodique est redhibitoire dans la Gascogne, le Dauphiné et le Languedoc.

Quand on est convenu par le marché, que les animaux vendus sont *nets et suins*, la redhibition a lieu pour les vices mêmes les plus apparens, tels que les boiteries, la cécité, etc.

Quand on fait un marché pour plusieurs chevaux réunis, la redhibition de l'un entraîne la reddition de tous les autres; ce qui n'a pas lieu si le prix a été stipulé pour chaque cheval.

Si le cheval ne remplit pas le but pour lequel il a été acheté, c'est-à-dire, si, acheté pour le trait, il ne tire pas, ou si, acheté pour la selle, il ne se laisse pas monter, la redhibition a lieu : mais il ne faut pas que l'acheteur ait essayé le cheval avant le marché.

Il n'y a pas lieu à redhibition, quand l'acheteur a fait acte de propriété, en coupant la queue, les oreilles, etc.

Par arrêt des 19 Juillet 1746 et 16 Juillet 1784, il est défendu de vendre des chevaux affectés de maladies contagieuses, sous peine de 500 francs d'amende; en outre on est responsable de toutes les conséquences.

Pour éviter toute difficulté en justice, il faut faire insérer dans la reconnaissance de la garantie : 1.^o le prix du cheval, le nom, les qualités et la demeure du vendeur; 2.^o celles de l'acheteur;

- 3.° le signalement exact de l'animal;
- 4.° le prix de la vente en toutes lettres;
- 5.° le nom du lieu où elle s'est faite;
- 6.° la date en toutes lettres.

Articles du Code civil qui ont rapport à la garantie et aux cas redhibitoires.

1602. Le vendeur est tenu d'expliquer clairement ce à quoi il s'oblige; tout pacte obscur ou ambigu s'interprète contre le vendeur.

1603. Il a deux obligations; celle de délivrer et celle de garantir la chose qu'il vend.

1614. La chose doit être délivrée dans l'état où elle se trouvait au moment de la vente; depuis ce jour tous les fruits appartiennent à l'acquéreur.

1625. La garantie que le vendeur doit à l'acquéreur, a deux objets: le premier est la possession paisible de la chose vendue; le second, les défauts cachés de cette chose, ou les vices redhibitoires.

1641. Le vendeur est tenu de la garantie, à raison des défauts cachés de

la chose vendue , qui la rendent impropres à l'usage auquel on la destine , ou qui diminuent tellement cet usage , que l'acquéreur ne l'aurait pas acquise , ou n'en aurait donné qu'un moindre prix , s'il les avait connus.

1642. Le vendeur n'est pas tenu des vices apparens et dont l'acheteur a pu se convaincre lui-même.

1643. Il est tenu des vices cachés , quand même il ne les aurait pas connus , à moins que dans ce cas il n'ait stipulé qu'il ne sera obligé à aucune garantie.

1645. Si le vendeur connaissait les vices de la chose , il est tenu , outre la restitution du prix qu'il a reçu , de tous dommages et intérêts envers l'acheteur.

1646 Si le vendeur ignorait les vices de la chose , il ne sera tenu qu'à la restitution du prix.

1647. Si la chose qui avait des vices , a péri par suite de sa mauvaise qualité , la perte est pour le vendeur , qui sera tenu envers l'acheteur à la restitution du prix et aux autres dédommemens expliqués dans les deux articles précé-

dens ; mais la perte par cas fortuit sera pour le compte de l'acheteur.

1648. L'action résultant des vices redhibitoires doit être intentée par l'acquéreur dans un bref délai, suivant la nature des vices redhibitoires et l'usage du lieu où la vente est faite.

1649. Elle n'a pas lieu dans les ventes par autorité de justice.

QUATRIÈME PARTIE.

*Notions de Thérapeutique vétérinaire.**

INTRODUCTION.

IL est inutile d'observer qu'on n'a pas eu l'intention de tracer ici l'histoire de toutes les maladies du cheval et des moyens curatifs à y opposer; on s'est borné à de simples indications, qui pourront à la fois aider la mémoire du praticien, et mettre l'officier à même de diriger les premiers soins à administrer dans le plus grand nombre de cas.

Il est une multitude de circonstances dans lesquelles un chef de détachement est abandonné à lui-même; si ses chevaux tombent malades, il se voit contraint de recourir à des empiriques ou à des maréchaux de village, dont l'impéritie fait trop souvent une maladie.

* C'est par erreur qu'on a imprimé ci-après, dans le titre courant, *Matière médicale*.

grave d'une simple indisposition qui eût cédé à quelques soins bien entendus. Aussi, sans émettre l'opinion absurde qu'un cavalier doit avoir les connaissances d'un vétérinaire, on peut dire qu'il serait à souhaiter, dans l'intérêt de la prospérité de la cavalerie, que les officiers eussent des notions suffisantes pour faire d'abord les prescriptions nécessaires au début d'une maladie, jusqu'au moment où ils seraient à même d'appeler un homme de l'art.

C'est d'après cette idée que cette quatrième partie a été conçue; elle est le véritable complément des trois autres, et justifie le titre de Cours d'hyppiatrice donné à ce traité.

Posons comme premier principe, qu'il ne faut jamais médicamenter un cheval qu'on ne connaisse bien son mal. Il vaut mieux laisser agir la nature que de s'exposer à la contrarier.

S'aperçoit-on qu'un cheval est atteint d'une maladie interne, il faut le mettre à la diète et à l'eau blanche. On ne saurait trop insister sur l'utilité

de la diète : ce moyen de guérison est si puissant, qu'il suffit quelquefois pour guérir des maladies assez graves, et que souvent des affections légères deviennent dangereuses uniquement parce qu'on n'y a pas eu recours. L'animal lui-même nous fournit cette indication, et le refus de l'avoine est le premier indice de ses souffrances. La diète modifie le mouvement nutritif dans tous les organes, ralentit la circulation, diminue l'excitabilité, facilite l'action pulmonaire, et laisse les organes digestifs dans un état de repos qui favorise la répartition la plus égale de l'action vitale : elle tarit même les sécrétions, diminue la masse des fluides, et surtout celle du sang qu'elle rend moins stimulant.

Nous adopterons dans cette quatrième partie l'ordre alphabétique, comme devant mieux remplir notre objet.

A.

ABCÈS. On donne ce nom à une collection de pus formée dans les parties charnues. L'abcès est *aigu* ou *chronique*.

Dans l'abcès *aigu* ou *chaud*, l'inflammation a parcouru rapidement ses périodes ; il y a gonflement, chaleur et douleur pulsative : opposer un traitement antiphlogistique général , cataplasmes , lotions , topiques émolliens ; lorsque la fluctuation du pus est manifeste , ouvrir avec le bistouri , panser avec basilicum ou simples étoupes , sans remplir toute la cavité. Dans l'abcès *chronique* ou *froid* , il y a peu de douleur et de chaleur : appliquer emplâtres fondans , puis les maturatifs ; enfin , traverser la tumeur de haut en bas avec l'aiguille à séton , garnie d'une mèche qu'on laisse dans la plaie , ou bien percer inférieurement avec un fer chaud.

ALBUO : tache blanche qui vient quelquefois sur la cornée transparente , à la suite d'une ophthalmie violente. Il est toujours à craindre qu'elle n'envahisse à la longue toute la vitre de l'œil. Cette affection , difficile à guérir , doit être combattue par les émolliens , les bains de tête dans des vapeurs aqueuses , et la saignée générale. Lorsque l'état

inflammatoire a disparu, il faut user de collyres avec précaution; l'eau salée convient d'abord, ensuite la poudre de sucre candi, à laquelle on ajoute un peu de nitrate de potasse; si l'inflammation de la conjonctive se renouvelle, revenir aux émolliens. L'albugo ancien ne laisse presque rien à espérer.

AMAUROSE ou *goutte sercine* : cécité produite par la paralysie du nerf optique : à moins qu'elle ne soit due à une cause accidentelle, prompte et manifeste, l'amaurose est incurable. Les sétons à l'encolure ou aux côtés de la face, les vésicatoires énergiques au front, les purgations, les collyres excitans, des frictions de baume de Fioraventi faites autour des yeux, sont les moyens curatifs auxquels on a recours.

ANGINE ou *esquinancie* : inflammation plus ou moins intense de la membrane muqueuse de l'arrière-bouche. L'*angine laryngée* peut causer la suffocation. On lui oppose la diète, les boissons tièdes adoucissantes, légèrement miellées et nitrées; on tient les animaux chaudes.

ment; on leur fait des onctions de populéum sous la ganache, que l'on couvre d'une peau de mouton. Si les symptômes inflammatoires deviennent plus graves, on ajoute à ces moyens les saignées réitérées, les lavemens laxatifs, et enfin on pratique l'opération de la *trachéotomie*. Il faut attaquer et suivre la maladie sans désespérer, ne pas appliquer les sétons lors de son début; mais seulement quand la phlegmasie est diminuée.

APHTHES : petites ulcérations qui apparaissent sur la membrane muqueuse de la bouche, à la suite d'une irritation inflammatoire. Mettre le malade à l'eau blanche, tiède, acidulée et nitrée, lui donner des alimens de facile digestion et qui n'exigent pas de grands efforts de mastication : administrer des gargarismes adoucissans, non en injection, mais avec un tampon de linge fin.

ARRÊTE, *grappe* ou *queue-de-rat*. Espèce de croûte écailleuse qui se trouve le long du tendon. (V. *Eaux aux jambes*.)

ASPHYXIE : suspension temporaire des fonctions. Elle commence par l'inter-

ruption de la respiration, et peut causer promptement la mort, si l'animal n'est secouru à temps. Cette affection recou-
naît plusieurs causes :

1.^o L'asphyxie par oblitération des voies gutturales : dans ce cas, pratiquer la *trachéotomie* ;

2.^o L'asphyxie par submersion : placer l'animal dans un lieu chaud, le frictionner rudement, donner des lavemens d'eau salée ou de décoction de tabac : quand l'animal est réchauffé, on saigne.

3.^o Dans l'asphyxie causée par la fumée, ou par la boisson prenant une fausse route : réitérer la saignée à la jugulaire et à d'autres veines ; calmer la violence de la toux et les désordres de la respiration ; diriger des vapeurs d'eau chaude dans les naseaux ; frictionner et donner des lavemens de décoction de tabac.

4.^o L'asphyxie produite par des gaz non respirables, se traite comme les deux précédentes.

ATTEINTE : contusion au bas de l'extrémité, avec ou sans plaie. Si l'atteinte

est légère et récente, des lotions d'eau froide suffisent. Si la contusion s'est fait sentir profondément, débiter par l'application de cataplasmes émolliens, puis donner issue au pus et panser avec des étoupes sèches ou imbibées de vin tiède : dans l'atteinte des talons, tailler au loin la corne divisée de manière à faire une plaie simple, panser avec plumasseaux chargés de populéum, et bander le pied. Ne brûlez jamais de poudre à canon sur les atteintes, et tenez les extrémités propres, les postérieures surtout.

AVANT-COEUR ou *anti-cœur* : tumeur située au poitrail. Si l'irritation est peu développée, appliquer les résolutifs ; quand l'affection est ancienne, faire des ponctions avec l'onguent vésicatoire et même employer le feu. Aussitôt que le dépôt se prononce, il faut l'ouvrir ; et s'il y a des parties indurées, on en fait l'ablation.

AVIVES ou *parotidite* : inflammation de la parotide. Si elle est peu intense, se contenter de garantir la partie malade avec une peau de mouton, et de

soumettre l'animal à un régime convenable. Si l'inflammation devient violente, pratiquer des saignées locales et générales, appliquer des cataplasmes de farine de lin, et prescrire une diète sévère, aidée de débilitans à l'intérieur. Malgré ces précautions il se forme souvent des abcès, causes fréquentes de *fistules salivaires*.

B.

BARDES ou *barbillons*. On nomme ainsi de petits appendices situés sous la langue : il faut toujours s'opposer à leur ablation.

BARRES OFFENSÉES. Les barres peuvent être blessées par un mors trop dur, ou par l'action d'une mauvaise main. Si l'irritation est simple, du repos et des lotions d'eau d'orge miellée et tiède suffisent ordinairement; mais si l'os est attaqué ou carié, il faut ruginer, mettre l'animal au régime et bassiner avec du vin.

BLEIME : meurtrissure accidentelle survenue à la sole des talons ou de

quartiers, par suite de contusion ou de compression.

Dans le cas de *bleime sèche*, amincir la corne jusqu'à la partie lésée; appliquer des plumasseaux chargés d'eau-de-vie ou de térébenthine, fixer le tout avec une bande. Si le pied est sec, le graisser, le baigner dans l'eau tiède, ou l'envelopper de cataplasmes émolliens.

Quand la *bleime* est *suppurée* et a fait des ravages, il faut faire brèche, extraire les chairs baveuses, recouvrir le tout d'une étoupe bien disposée et maintenue par des éclisses.

Enfin, quand le mal est très-invétéré, on est forcé de dessoler.

BLESSURES. (Voir *Mal de garrot*, de *rognon*, *Cor*, *Plaie*.)

BREUVAGES : il ne peut être question ici que de la manière de les administrer. Le moyen le plus à portée de tous, est d'élever la tête sans la tenir dans une extension trop considérable; d'introduire dans la bouche, vers la commissure des lèvres et l'espace interdentaire, le goulot de la bouteille contenant

la potion, et de verser le liquide peu à peu. Si le cheval refuse d'avaler, on frotte le palais avec le doigt, sans jamais tirer la langue : s'il vient à tousser, on lui laisse baisser la tête et on attend quelques momens avant de reprendre.

C.

CALLOSITÉS : végétations dures, sèches, grisâtres ; elles s'observent à la suite d'enchevêtrures profondes ou de crevasses. Quand on ne parvient pas à les faire disparaître à l'aide d'applications émollientes, il faut amincir l'excroissance, avoir recours aux caustiques, ou bien encore faire une légère cautérisation : elle provoque la suppuration et conduit à guérison.

CAPELET : tumeur mobile, souvent indolente, qui prend naissance dans le tissu cellulaire et la peau qui recouvre la pointe du jarret. Employer les fomentations aromatiques et les astringens. Si ces moyens ne réussissent pas, recourir au feu médiat.

CATARACTE : elle consiste dans l'opa-

cité du cristallin. L'art vétérinaire ne possède pas encore de moyens curatifs très-efficaces contre cette affection. On a conseillé, au début de la maladie, d'employer les résolutifs énergiques, les collyres stimulans, les purgatifs et les préparations mercurielles pour exciter le système absorbant. Quant à l'opération de la cataracte sur les chevaux, soit par *déplacement*, soit par *extraction*, elle ne réussit que très-rarement.

CATARRHE : phlegmasie des membranes muqueuses avec écoulement de sérosité.

Catarrhe nasal, morfondure ou coryza; c'est une inflammation de la pituitaire, rarement funeste. Tenir l'animal chaudement, le bouchonner fréquemment et le soumettre à un régime délayant. Si le mal ne cède pas, diriger sous le nez des vapeurs émollientes d'eau seulement tiède, administrer des boissons blanches et nitrées, légèrement chaudes, et des lavemens d'eau de lin.

Quand on craint la complication d'un

catarrhe pulmonaire , passer un séton au poitrail.

Catarrhe pulmonaire : inflammation de la muqueuse des bronches , presque toujours précédée ou accompagnée d'un catarrhe nasal. Dans l'affection dont il s'agit, il y a abattement, toux sèche, respiration gênée. Quand la maladie est légère, elle cède au traitement du catarrhe nasal : plus grave, elle exige la saignée, l'emploi des antiphlogistiques, ensuite l'application de sétons ou de vésicatoires, mais seulement lorsque l'inflammation est diminuée.

Catarrhe chronique : lorsque l'irritation qui accompagne les divers catarrhes, ne s'est pas éteinte dans le principe, le catarrhe prend le caractère chronique et devient cause fréquente de ces toux rebelles, et de ces écoulemens sans fin, qui souvent ont fait condamner des chevaux comme s'ils étaient morveux. On combat le catarrhe chronique en excitant les fonctions de la peau par des infusions de sureau, de serpolet, coquelicot et autres.

aromates légers ; on peut y joindre l'emploi des préparations d'antimoine et de soufre.

CAUTÉRISATION : action de désorganiser un tissu vivant par l'application du feu immédiat ou d'un autre agent, tel que potasse caustique, pierre à cautère, etc. (Voir *Feu*.)

CERISES : excroissances charnues, rouges, hémisphériques, qui se montrent à la surface des blessures de la sole. Quand elles sont légères et situées au milieu de plaies d'une bonne nature, elles disparaissent à l'aide d'une compression convenable : si elles sont trop volumineuses, on les extirpe ; enfin, si ces végétations se remarquent dans les plaies livides, on les combat avec des caustiques.

CHARBON : on désigne par ce mot une tumeur dure, inflammatoire et contagieuse, qui se développe spontanément. Cette maladie peut tuer le cheval en douze, quinze ou vingt-quatre heures, quelquefois seulement du deuxième au quinzième jour. Le charbon met dans

la nécessité de recourir aux moyens les plus énergiques; le seul efficace est l'ablation de toute la tumeur au-delà même de sa base, et la cautérisation immédiate et profonde de toute la surface vive avec un cautère chauffé à blanc : on remplit ensuite la cavité de plumasseaux chargés d'onguent caustique; si, après l'extirpation de la tumeur, il s'en présente d'autres, il faut les attaquer de même, sans cela l'animal succombera infailliblement.

L'apparition du charbon entraîne après elle toutes les attentions réclamées par l'idée de contagion, et comme cette affection se communique des animaux à l'homme, on ne saurait prendre trop de précautions dans les soins à donner aux malades.

CLOU DE RUE : on désigne par cette expression générique tout corps étranger qui pénètre dans la sole ou la fourchette. On varie les moyens curatifs suivant le siège, la profondeur, l'étendue et l'ancienneté de la lésion.

Lorsque la corne est seulement in-

téressée et que l'appui reste assuré, il n'y a rien à faire. Quand le corps vulnérant divise les fibres du tissu réticulaire sans déchirement et sans séjourner, l'accident se dissipe de lui-même; mais dès qu'il y a contusion, lacération, il faut amincir la sole, combattre l'inflammation avec les émolliens, et proscrire l'usage des préparations alcooliques et de l'huile essentielle de térébenthine. Quand ce traitement ne suffit pas, qu'il y a foyer purulent et lésion de l'expansion tendineuse, on doit mettre à découvert toutes les parties désorganisées, les enlever et panser avec des étoupes chargées de digestif ordinaire, que l'on fixera avec des éclisses. Le clou de rue nécessite quelquefois *la dessolure*. (Voir ce mot.)

COLIQUE, *tranchées* : douleurs causées par l'irritation d'une partie quelconque du tube intestinal. Nous les diviserons en colique venteuse, stercorale, néphrétique et d'indigestion.

Colique venteuse. Elle reconnaît pour cause l'accumulation de gaz intestinaux,

et est accompagnée de borborygmes : le pouls est variable , la respiration accélérée , le ventre se gonfle , et quelquefois la météorisation est telle qu'elle tue par rupture d'intestin. On combat l'affection par des lavemens émolliens , des fumigations et fomentations de même nature sur l'abdomen , de rudes bouchonnemens sur les côtes et les flancs , et des breuvages éthérés.

Colique stercorale. Elle est due à l'accumulation dans le colon de matières fécales durcies : il en résulte une irritation violente , qui peut , en persistant , déterminer la gangrène et la mort. Cette colique s'annonce par la tristesse , la tension des membres , la fièvre , des plaintes , des sueurs abondantes : l'animal regarde son flanc , se couche et se relève souvent. Tout doit tendre à faire évacuer la pelote stercorale : les émolliens , les boissons mucilagineuses émétisées , les huileux , les lavemens purgatifs , ne suffisent pas toujours ; aussi faut-il répéter jusqu'à évacuation l'emploi de purgations énergiques , tels que l'aloès et la gomme

gutte. Lorsque l'animal est débarrassé, on le met aux antiphlogistiques, après lesquels on administre quelques toniques. Si la pelote descend dans le rectum sans franchir l'anus, il faut fouiller pour la diviser, quand on peut l'atteindre.

Colique néphrétique : phlegmasie des reins, occasionée par la présence de quelques calculs ou un arrêt de transpiration. L'animal se campe souvent pour expulser son urine, qu'il ne rend qu'en petite quantité à la fois : cette urine, d'abord aqueuse, puis trouble, devient enfin rougeâtre et sanguinolente; il survient des tremblemens; la langue est sèche, la soif intense et les reins douloureux.

Dans cette maladie il faut beaucoup saigner, tenir le ventre libre, mettre l'animal à la diète, et employer les émolliens à l'intérieur et à l'extérieur; ne pas négliger l'application sur les lombes d'un sac contenant du son et des mauves cuites chaudes. On cherchera aussi à établir un point d'irrita-

tion aux fesses, sans employer les cantharides.

Colique d'indigestion : elle est due au trouble de la digestion. L'animal bâille fréquemment, a le pouls dur, frappe le sol avec un de ses pieds de devant, recule jusqu'au bout de sa longe, se couche et se relève successivement ; il y a souvent céphalalgie, et quelquefois vertige dit abdominal. (Voir *Vertige*.)

Dans le cas de colique d'indigestion, s'abstenir de la saignée : *elle peut être mortelle*. Faire reposer l'animal, le mettre à la diète, donner des breuvages mucilagineux, des lavemens émolliens et huileux, bouchonner le ventre, employer l'élixir calmant de Lebas. Si on n'obtient pas de succès, rendre les lavemens laxatifs, et n'employer les purgatifs qu'après avoir administré les adoucissans.

Colique inflammatoire : elle est connue aussi sous le nom d'*entérite sur-aiguë* et de *colique rouge* ou *sanguine*. Le malade présente la plupart des symptômes qui

accompagnent les autres coliques, et ressent des douleurs atroces. Les sueurs sont comme huileuses; mais le signe caractéristique est l'état du pouls, qui est plein et élevé. L'affection est tellement grave qu'elle peut enlever l'animal en vingt-quatre heures. Si l'art peut quelque chose, ce n'est qu'au début de cette cruelle maladie; encore la saignée aux veines thoraciques et abdominales, les révulsifs excitans sur la peau, sont-ils trop souvent sans succès.

CONSTIPATION : retard de l'expulsion des excréments. On oppose les lavemens émolliens; quelquefois on les rend très-légèrement stimulans par l'addition d'un peu de sel ou de vinaigre. Si la constipation ne cède pas, on a recours aux purgatifs.

CONTUSION. (Voir *Cor*, *Mal de garrot*, *Mal de rognon*, *Taupe*.)

COR. Callosité qui se forme sur un des points des tégumens, par suite de compression ou de frottemens plus ou moins continués.

Les cors les plus fréquens sont ceux

qui viennent aux parties latérales et supérieures des côtes. Si, en dessellant quelque temps après l'arrivée, on s'aperçoit que la peau est soulevée, il faut remettre la selle et tenir le cheval sanglé pendant quelques heures : on fait ensuite des frictions résolitives et spiritueuses ; on pratique une chambre aux panneaux et on ne met pas de couverture. Si malgré tous ces soins, le cor se forme : on doit d'abord enlever l'inflammation avec les émolliens, faire des onctions grasses, extirper le durillon avec l'instrument tranchant, et panser avec des étoupes coupées.

CORYZA. (Voir *Catarrhe*.)

COUP : résultat du choc d'un corps dur. Lorsqu'il y a contusion simple et légère, il suffit ordinairement de faire des lotions avec de l'eau salée. S'il y a beaucoup d'inflammation, il faut recourir à la diète, à la saignée, aux applications émollientes. Quand une tumeur sanguine s'est formée à l'endroit de la contusion, il ne faut pas se hâter de l'ouvrir, l'absorption pouvant la

dissiper : dans ce cas on aide la nature avec les résolutifs ; enfin, s'il se forme un abcès, on donne issue à la matière par une incision.

COURBATURE, *fortraiture* : mots impropres, qui servent à désigner une indisposition suite de l'excès de travail, et caractérisée par le dégoût, l'abattement, la toux, le flanc cordé et un léger flux par les naseaux. Dans cet état l'animal réclame du repos, un régime rafraîchissant, des lavemens émolliens et de l'eau blanche nitrée. L'état du poulx indiquera s'il est nécessaire de saigner.

COURBE : exostose qui survient à la partie inférieure et interne du jarret. (Voir *Exostose*.)

CRAPAUD : ulcère rongeur, d'où suinte une sérosité fétide ; il attaque et désorganise à la longue la sole, la fourchette et tout le pied.

Quoi qu'on en ait dit, le crapaud n'est pas toujours incurable. Lorsque la maladie n'a pas encore trop étendu ses ravages, le procédé le plus connu est

d'enlever toutes les végétations et les parties fongueuses; ensuite on couvre la plaie de plumasseaux imbibés d'eau de-vie étendue d'eau. Si, après avoir enlevé le premier appareil, on reconnaît de nouveaux points fongueux, il faut les recouvrir avec de petits plumasseaux chargés d'onguent égyptiac; mais par-tout ailleurs on place de l'étonpe sèche. Quand les fongosités persistent, on substitue le vitriol de Chypre et le sublimé corrosif à l'égyptiac. On a soin d'enlever chaque fois les petites escarres et de toujours exercer une compression égale.

CRAPAUDINE, *peigne* ou *teigne* : ulcération située à la partie antérieure de la couronne, et qui fait ordinairement boiter le cheval. Dans le principe on cherche à calmer l'inflammation par des émolliens; on amincit aussi la corne sur l'ulcère; on opère la compression avec des bandes, et on laisse l'animal en repos. Si ce moyen ne suffit pas, on cautérise lentement pour déterminer un nouveau travail inflammatoire; enfin,

s'il y a désunion et foyer, il faut enlever toute la portion de la paroi qui est désunie, et appliquer les caustiques jusqu'à ce qu'on ait obtenu le changement désiré. Quand le cheval guérit, il faut attendre deux ou trois mois avant de le faire travailler.

CREVASSES, *mules traversières* ou *traversines* : gerçures d'où suinte une humeur fétide : elles se manifestent au paturon, et quelquefois elles précèdent ou accompagnent les eaux aux jambes.

Dès le début on combat les crevasses avec les émolliens, les pédiluves d'eau de son tiède, réitérés plusieurs fois par jour, les applications d'onguent populeum.

On oppose aux crevasses invétérées les lotions astringentes, le cérat de Saturne et l'onguent égyptiac ; si elles ne cèdent pas, on produit une légère adhésion au moyen de poudre à canon dont on couvre la plaie, et à laquelle on met le feu : il est rare que la cicatrisation ne succède pas à la nouvelle plaie causée par ce procédé.

D.

DARTRES : phlegmasies cutanées , ordinairement chroniques et de formes très-variables. Il règne encore la plus grande incertitude dans le traitement des dartres. Les moyens qui semblent les plus rationnels , sont les applications émollientes , les lotions d'eau de lessive ou de savon , les onctions de soufre mêlé à l'axonge , et des saignées aux environs de la partie malade.

Si on n'obtient aucun amendement il faut employer l'huile empyreumatique , la solution de sublimé corrosif. Quand on s'aperçoit que ces stimulans exaspèrent le mal , on revient aux adoucissans et aux narcotiques. Les dartres rongeantes sont combattues par les caustiques et enfin par le feu. Les vésicatoires appliqués sur la dartre même ont quelquefois opéré la guérison.

DÉMANGEAISON , *prurit* : irritation qui a son siège à la peau. On y remédie par des boissons blanches nitrées , des lo-

tions émollientes avec sulfure de potasse, ou avec l'eau végéto-minérale, et en administrant la poudre diurétique fondante.

DIARRHÉE, *dévoiement* : évacuation alvine fréquente et abondante, occasionnée par l'irritation de la muqueuse intestinale. (Voir *Entérite*.)

DYSENTERIE. (Voir *Entérite*.)

E.

EAUX AUX JAMBES : maladie cutanée, qui s'annonce par le suintement d'une humeur sanieuse. Elle attaque d'abord les paturons, monte peu à peu aux boulets, et finit par gagner les canons; elle est accompagnée de *crevasses*, d'*arrêtes*, de *grappes*, etc.

Quand l'affection est nouvelle et peu intense, il suffit de calmer l'irritation par les saignées locales et générales, les soins de propreté de la peau, les pédiluves, les fomentations adoucissantes tièdes, les cataplasmes émolliens, renouvelés deux fois par jour. On met

de plus l'animal à un régime doux peu substantiel; on le fait boire à l'eau blanche nitrée, et on administre quelques lavemens.

Lorsque la maladie a fait des progrès, on tâche de produire une diversion utile, en stimulant la peau par des couvertures de laine, le pansement de la main, des fumigations aqueuses et l'administration à l'intérieur de toniques et d'amers, employés comme sudorifiques. On obtient en même temps d'autres dérivations à l'aide des diurétiques et de quelques purgatifs, tant en breuvages qu'en lavemens. Quand on a activé ainsi les fonctions sécrétoires, on s'occupe des moyens locaux. Y a-t-il inflammation, on la calme par les émoiliens; existe-t-il un engorgement considérable avec chaleur, on réitère la saignée locale; y a-t-il des ulcérations, on les cautérise légèrement, ou bien on les dessèche par l'application des caustiques, et on passe un séton à la fesse, comme dérivatif.

On doit nettoyer les surfaces malades

avec l'eau tiède et le savon noir ou une légère infusion de sureau ; faire des fomentations avec l'acétate de plomb cristallisé très-étendu d'eau , suivies de l'applieation de poudre de tan. Ces fomentations et les cataplasmes doivent se succéder alternativement tous les sept ou huit jours.

Lorsque l'engorgement et l'écoulement diminuent, on purge et on fait de nouvelles fomentations, plus fréquentes. Dès que l'écoulement cesse, il n'y a plus qu'à tenir les jambes propres, les laver plusieurs fois par jour avec de la lie de vin tiède ou une décoction de plantes aromatiques.

Quant au traitement des fies, callosités, arrêtes, etc., qui persistent après guérison, il est indiqué à l'article *Callosités*. (Voir ce mot.)

ÉCART ou *effort d'épaule* : distension particulière, exercée vers l'articulation *scapulo-humérale*. D'après son intensité, cette affection prend le nom de *faux écart*, d'*écart* ou d'*entre-ouverture*. L'écart peut être récent ou chronique.

Au moment où l'écart arrive, on se trouve très-bien de lotions aqueuses, froides, tièdes ou chaudes. L'eau qu'on a employée à ce dernier usage, a été portée jusqu'à soixante et soixante-dix degrés de chaleur. Ce moyen est insuffisant si on ne l'emploie pas au début du mal. Quand le moment favorable a été perdu, on doit chercher à déterminer une excitation tonique prompte avec l'huile volatile de térébenthine. Dans tous les cas, le repos absolu est indispensable.

Si l'inflammation a eu le temps de se développer, outre la saignée générale et celle aux ars, on doit diminuer l'excitation locale par l'emploi des émolliens, et aussitôt que l'inflammation cède, on a recours aux fortifiants, faibles d'abord et rendus progressivement plus actifs. C'est alors qu'on doit faire des charges spiritueuses et résolutes.

Quand l'inflammation est dissipée et que la claudication persiste, l'animal *boite de vieux mal*, et l'état chronique est établi. On le combat par les excitans

les plus énergiques, tels que les vésicatoires volans, le feu médiat et les sétons.

EFFORT DE BOULET, *d'épaule, de cuisse, de grasset, de jarret et de reins.* (Voir *Écart et Entorse.*)

ENCHEVÊTURE : on désigne ainsi l'excoriation qui se manifeste lorsque le cheval se prend dans sa longe. S'il y a inflammation considérable, on a recours aux onctions adoucissantes. Si l'excoriation est étendue, on la traite avec l'onguent *populeum*, l'alcool de boule de Mars vulnéraire et la pommade de Saturne.

A la suite d'enchevêtrure il survient quelquefois des *crevasses* et des *callosités*. (Voir ces deux articles.)

ENTÉRITE : inflammation des intestins. On distingue l'entérite sur-aiguë, l'entérite diarrhéique, l'entérite dysentérique et l'entérite chronique.

L'entérite *sur-aiguë*, ou colique *inflammatoire*, ou colique *rouge*, a déjà été décrite à l'article *Colique*. (Voir ce mot.)

Entérite diarrhéique ou diarrhée. On donne ce nom à une affection accompagnée d'évacuations alvines liquides, délayées, copieuses et fréquentes. La diarrhée reconnaît pour causes, ou l'usage d'alimens mal-sains, ou la suppression de la perspiration cutanée. Pour combattre la maladie, il faut couvrir l'animal, le mettre à la diète, bouchonner fréquemment, donner en breuvages et en lavemens des infusions de fleur de sureau. Quand on permet à l'animal de manger, on ne doit lui présenter que des fourrages blancs. On proscrira l'usage du son, et on le remplacera par de l'eau miellée tiède, mêlée à une décoction de guimauve, de graine de lin, ou de mauve. Lorsque l'entérite est accompagnée de douleurs, on donne en breuvage des décoctions de tête de pavot et même de l'opium; on en seconde l'effet par des fomentations et fumigations émollientes sous le ventre. Si la diarrhée persiste, et que le sujet soit pléthorique, on saigne aux veines abdominales. Après guérison, le malade

ne doit être remis que par degrés à son régime ordinaire.

Entérite dysentérique. Dans cette maladie les déjections sont accompagnées de mucosités sanguinolentes; l'animal éprouve du ténesme et des douleurs abdominales. Le traitement est à peu près le même que celui de la diarrhée; mais il faut être encore plus rigoureux dans la prescription de la diète. Si on permet à l'animal de manger, on ne lui donne que des alimens de facile digestion, et on revient à la diète, si le mieux ne se soutient pas. On conseille un nouveau moyen curatif au début de la maladie, c'est l'application de ventouses scarifiées à l'anus.

Entérite chronique, vulgairement nommée grasfondure. Dans cette affection les excréments sont enveloppés de matières glaireuses. On oppose à cette maladie les alimens doux, la diète blanche, les breuvages mucilagineux opiacés et les lavemens émolliens. Lorsqu'on a obtenu du mieux, mais alors seulement,

on peut administrer quelques breuvages amers.

ENTORSE : tiraillement violent d'une articulation, avec ou sans lacération des ligamens ou parties molles adjacentes.

Entorse de boulet, vulgairement effort de boulet, mémarchure. Si l'affection est légère et récente, bain local dans l'eau froide, où l'on mettra même de la glace, du sel ou de l'extrait de Saturne ; prolonger l'immersion pendant plusieurs heures, et renouveler l'eau à mesure qu'elle s'échauffe ; ensuite, entourer l'articulation d'un bandage imbibé d'astringens, comprimant également la partie, bandage dont on aura soin d'entretenir l'humidité ; saigner au plat de la cuisse ou aux ars antérieurs, suivant le cas.

S'il y a fluxion inflammatoire, saignée générale et locale au moyen de scarifications autour du boulet, secondées par des lotions chaudes ; ensuite, onction de *populeum*, cataplasme émollient. L'inflammation disparue, employer les résolutifs, et s'il survient une nouvelle

irritation, revenir aux émolliens. Quand l'entorse devient chronique, recourir au feu.

Entorse fémoro-coxale, ordinairement appelée *effort de hanche*. Son traitement est le même que celui de l'écart, excepté que les saignées se font au plat de la cuisse. (Voir *Écart*.)

Entorse lombaire, aussi nommée *effort de reins*: affection toujours grave, dont le traitement repose sur les principes précédens. On doit toujours avoir recours aux réfrigérans et aux astringens au début; aux émolliens et aux émissions sanguines générales et locales, s'il y a inflammation; aux fortifiens et aux irritans, si l'entorse est ancienne, et enfin aux vésicatoires et à la cautérisation, si elle est chronique. Dans l'entorse lombaire, on doit empêcher l'animal de se coucher, de peur qu'en se relevant il n'aggrave son mal; et dans toutes les espèces d'entorse, malgré les idées reçues, on ne doit jamais faire promener les chevaux que la guérison ne soit complète.

ÉPARVIN OSSEUX. (Voir *Exostose*.)

ESQUINANCIE. (Voir *Angine*.)

EXOSTOSE : expression générique par laquelle on désigne une tumeur dure, développée à la surface d'un os. S'il y a irritation et gonflement des parties molles environnantes, on doit recourir aux émolliens et à un régime peu substantiel. Si les douleurs sont vives, on fait des applications calmantes et narcotiques; quand l'irritation a cessé, on emploie les résolutifs, l'emplâtre de Vigo avec addition de mercure, les frictions spiritueuses ou mercurielles, l'onguent vésicatoire, et enfin le feu. Si tous ces moyens ne suffisent pas, on tente l'ablation de l'exostose, si l'opération est praticable.

F.

FARCIN : maladie du système lymphatique, caractérisée par des espèces de boutons situés le long du trajet des veines. Avant d'attaquer les productions tumorales, il faut préparer le cheval par un régime bien raisonné : on le soumettra à un travail modéré, on aspergera les

limens d'eau salée, on administrera quelques amers, faibles d'abord, puis successivement plus forts. Les forces du système sanguin s'améliorant, on emploiera les boissons stimulantes, qui sont surtout indiquées si le sujet est disposé à l'infiltration.

Au début des tuméfactions farcineuses, on fait des applications émollientes. Lorsque l'inflammation est calmée, il convient d'abandonner quelque temps les boutons aux efforts de la nature, en continuant les soins hygiéniques déjà recommandés. Pour obtenir ensuite la résolution des boutons, on met en usage les saignées locales, les antiphlogistiques à l'intérieur, et les émolliens à l'extérieur. La résolution n'ayant pas lieu, on cautérise. A chaque pansement on nettoie les plaies avec un liquide actif. Si les chairs sont fongueuses, on y applique les caustiques, ou on les enlève avec l'instrument tranchant; on onctionne les bords des ulcérations avec des pommades fondantes. Lorsqu'au lieu de venir à suppuration, les boutons s'in-

durent, on les attaque avec les préparations mercurielles. Quand ces moyens ne suffisent pas, on les extirpe et on ravive les plaies par une légère cautérisation. On panse avec des étoupes coupées menu.

Il faut proscrire l'ancienne méthode des raies de cautérisation cernant les parties farcineuses; elles ne font que compliquer le mal.

FEU : c'est le plus puissant des toniques, l'excitant par excellence, le seul agent qu'on puisse opposer à une multitude de lésions contre lesquelles les autres ressources de l'art viennent échouer. Les fers dont on se sert pour mettre le feu, varient de formes et de noms; ils sont connus sous la dénomination générique de *cautères*. Il y a différentes espèces de cautérisations. Nous nous bornerons à dire un mot de l'*immédiate* et de la *médiate*. La première, le plus généralement employée, consiste dans l'application directe du cautère sur les tissus. Ce moyen a l'inconvénient de laisser des traces, mais il est très-

nergique, et le praticien peut calculer avec justesse la dose de calorique qu'il introduit. Dans la cautérisation *médiate*, on place entre le cautère et la peau une couenne de lard coupée un peu grasse : par ce moyen on évite les escarres, mais on n'est jamais aussi certain de la quantité de calorique communiquée. Ce dernier mode de cautérisation est surtout employé contre les caries, molettes et vessigonds des jeunes chevaux.

FIG. (Voir *Crapaud*.)

FIÈVRE : mouvement désordonné du sang; il s'annonce par des pulsations fortes et précipitées. La fièvre est moins une maladie proprement dite que le symptôme de la lésion d'un organe. On traite la fièvre par les moyens généraux propres à calmer l'effervescence du sang. Tels sont la diète, les lavemens, la saignée, l'eau blanche.

FLUXION PÉRIODIQUE, *lunatique*. Cette maladie se manifeste par accès plus ou moins éloignés, offre tous les symptômes de l'ophtalmie, avec trouble de l'hui-

meur aqueuse, et finit par causer éeité, en produisant l'opacité du cristallin, l'altération de la cornée lueie et de la rétine.

Au commencement de l'attaque co doit mettre l'animal à la diète, ne pas le faire travailler, recourir à l'eau blanche, placer le malade dans une écurie close et obscure, saigner à la jugulaire et à la temporale, appliquer des sangsues aux tempes, bassiner avec des lotions émollientes tièdes, et entretenir le ventre libre. Si les douleurs sont vives on place sur l'organe de légers cataplasmes de farine de lin, sur lesquels on verse un peu de laudanum; dès que l'inflammation paraît eéder, purgation vésicatoire au front ou à la nuque : on commence en même temps à combiner les lotions astringentes avec les émolliens, ensuite on emploie les astringents seuls, puis les collyres, que l'on rend graduellement toniques et excitans. Tous ces soins sont trop souvent infructueux pour prévenir la cataracte; toujours est-il que, pour retarder les attaques,

faut tenir le cheval à un régime doux, n'exiger de lui qu'un travail modéré. (Voir *Cataracte*.)

FORME : tumeur osseuse, située à la partie inférieure de la couronne : elle fait ordinairement boiter. (Voir *Exostose*.)

FORTRAITURE. (Voir *Courbature*.)

FOURBURE : inflammation du tissu réculaire du pied, caractérisée par une enflure à l'arête et un appui particuliers. Le dernier degré de la fourbure s'annonce par la séparation de la sole et de la paroi ; séparation qui constitue la *fourmilière*.

Il faut, au début de la maladie, diminuer le nombre des clous qui fixent le pied ; placer l'animal sur une bonne litière ; le mettre à l'eau blanche nitrée et à un régime sévère : à ces premiers moyens on ajoute la saignée aux jugulaires et aux veines latérales qui rampent sur la couronne et le paturon. Si l'animal est à proximité d'un étang contenant des sangsues, il faut y conduire le cheval. Quand tous ces moyens sont insuffisants, on doit scarifier les cou-

ronnes et faciliter la sortie du sang par un pédiluve tiède ou un cataplasme dont on entretient la chaleur et l'humidité.

On a encore recours aux bains froids jusqu'aux genoux, aux douches d'eau glacée sur la partie inférieure des membres, aux frictions dérivatives d'huile volatile de térébenthine ou de teinture de cantharides, faites aux genoux ou aux jarrets, et aux cataplasmes astringens.

Si les chevaux sont méchants, on leur met les pieds dans un trou rempli de terre glaise délayée avec du vinaigre ou de l'eau chargée de vitriol vert.

Si la fourbure est ancienne, on la combat par des cataplasmes de farine de lin, la rainure et l'amincissement de la paroi; on perfore aussi quelques couronnes de trépan à la partie antérieure du sabot, et on laisse saigner abondamment; on évite de diminuer l'épaisseur de la sole, précaution qui prévient l'apparition de la fourmilière.

FOURCHETTE ÉCHAUFFÉE : genre d'altération qui consiste dans le suintement

l'une humeur puriforme. Quand la maladie a fait peu de progrès, le traitement consiste à parer le pied, à mettre à découvert les petites cavités d'où sort la matière; ensuite on foment avec de l'eau fortement vinaigrée ou chargée de sous-acétate de plomb; puis on introduit des poudres dessiccatives, que l'on recouvre l'étoupes sèches: on renouvelle ce pansement une ou deux fois par jour, jusqu'à guérison.

Lorsque la maladie a fait des ravages, on dit la fourchette *pourrie*: il faut alors enlever tous les lambeaux de corne désorganisée et faire une plaie simple, qu'on laisse suppurer quelques jours, après quoi on la panse avec l'onguent égyptiac. Si on n'obtient pas d'amendement, on doit craindre la dégénérescence du mal en *crapaud*. (Voir ce mot.)

FRAYEMENT AUX ARS : excoriation à laquelle sont exposés les jeunes chevaux fins et gras: cette légère affection se dissipe promptement sous l'empire du repos et de fomentations émollientes au début: on achève ensuite le traitement

avec des lotions de vin chaud miellé puis avec du vin dans lequel on a fait bouillir de la poudre de tan.

FUREUR UTÉRINE, *nymphomane*: désir impérieux du coït chez les jumens. Il faut séparer la malade des animaux de son espèce, la soumettre à une diète rafraîchissante et à un travail soutenu, administrer des opiatés d'assa-fœtida miellés, des infusions de nénuphar, de pavot, de laitue, de pourpier, mêlées aux boissons ou données en breuvages. Faire de petites saignées aux environs de la vulve.

Si l'irritation est très-vive, laisser trois ou quatre heures par jour la nymphomane plongée dans l'eau froide jusque par-dessus la croupe, faire des saignées générales, donner des lavemens émolliens et recourir aux applications réfrigérantes sur la croupe et la vulve.

FURONCLE. (Voir *Javart*.)

FUSEL: exostose oblongue, située sur le canon. (Voir *Exostose*.)

G.

GALE : affection cutanée et contagieuse, qui paraît produite par la présence d'un insecte du genre des *acares*. Dans le traitement on doit d'abord faire cesser l'irritation de la peau par des applications aqueuses tièdes; on a recours ensuite à l'eau de savon, à laquelle doit succéder la décoction de tabac faite dans une lessive alcaline; on frotte plusieurs fois par jour avec ce liquide toutes les parties galeuses: enfin, on a recours à une préparation qui se compose de six parties de mercure cru, six parties de soufre sublimé, une partie et demie de cantharides en poudre et trente parties de graisse de porc. On fait avec ce mélange des frictions et des onctions sur les surfaces malades, et suivant le cas on affaiblit l'onguent en augmentant la quantité de graisse, ou on le rend plus actif en y ajoutant de l'huile volatile de térébenthine. On ne néglige pas le traitement interne, qui consiste dans les purgatifs, le régime tonique favorisant la transpi-

ration ; on peut même employer les exutoires : dans tous les cas il faut se garder de trop hâter la guérison.

On appelle *roux vieux*, la gale qui a son siège dans les plis de la partie supérieure de l'encolure : son traitement est le même que le précédent ; il faut y ajouter la précaution de pincer chaque pli de l'implantation de la crinière et serrer assez pour faire sortir la matière purulente. On doit aussi ouvrir les clapiers, s'il y en a, laver, broser et nettoyer à fond plusieurs fois par jour et appliquer l'onguent antipsorique dont il est question ci-dessus.

GANGLION : tumeur d'abord sensible et douloureuse, puis indolente, qui se forme le long du tendon près du boulet et peut faire boiter l'animal. Au début il faut faire des applications émollientes, puis tenter la résolution au moyen d'un liniment savonneux camphré. Si le mal est invétéré, on a recours à l'application raisonnée du feu.

GANGRÈNE : diminution progressive de l'action organique dans une partie, ce

qui mène à la mort partielle et à la putréfaction du tissu affecté. Lors de l'invasion de la gangrène, la peau devient livide, noircit, se couvre quelquefois de pustules remplies de sérosité rous-sâtre; les chairs deviennent baveuses; il s'y montre des taches noires, qui se réunissent en s'élargissant. Lorsqu'il y a lieu de craindre la gangrène, on essaie de diminuer les phénomènes inflammatoires par la diète, la saignée, l'air frais sans être froid, les boissons délayantes nitrées, les lavemens, les applications locales émollientes et les calmans narcotiques. Si malgré cela la gangrène se déclare, on emploie la poudre anticarcinomateuse, le cataplasme antiseptique cru, le quinquina en poudre, les lotions camphrées avec quinquina, le styrax liquide et le vinaigre camphré. Quand la sensibilité est tout-à-fait éteinte, on emporte avec l'instrument toutes les chairs gâtées, et on emploie le feu pour déterminer une inflammation de bonne nature. L'escarre formée, panser avec l'onguent égyptiac jusqu'à ce qu'elle soit

détachée et que les chairs soient belles ; puis, enfin, traiter comme plaie simple jusqu'à guérison.

GASTRITE : inflammation de l'estomac ; elle s'annonce par l'inappétence, le malaise, l'anxiété, quelquefois un mouvement fébrile, la chaleur de la peau, la sécheresse de la langue, la perturbation du cours des urines et des excréments. On doit combattre l'affection par une diète rigoureuse : on ne donne au malade que de l'eau tiède, miellée, nitrée et blanchie avec de la farine de froment. Si cette boisson irrite encore l'estomac, on administre des breuvages adoucissans et mucilagineux, tels que décoction de guimauve, d'eau de lin, etc., avec l'attention de ne donner les liquides qu'en petite quantité. On emploie aussi les émolliens en lavemens et en fomentations sur l'épigastre. Si l'inflammation ne cède pas, on fait des saignées générales et locales ; ces dernières sont surtout efficaces et se pratiquent de chaque côté à la veine *sous-cutanée thoracique* et le plus près possible du diaphragme :

des vapeurs aqueuses dirigées sur cette partie, ou l'application d'une ventouse sur chaque ouverture, produisent une émission abondante de sang. On doit toujours persévérer dans le régime diététique et dans l'emploi des autres moyens antiphlogistiques.

Les purgatifs, les breuvages au vin et à l'eau-de-vie, les stomachiques, la thériaque, les aromatiques, les amers, sont contre-indiqués dans la gastrite; ils pourraient tuer l'animal.

GLANDÉ (cheval). Voir *Angine*, *Coryza*, *Gourme*, *Morve*.

GLOSSANTHRAX : charbon à la langue. On combat cette maladie contagieuse en scarifiant les pustules et les parties tuméfiées qui apparaissent sur la langue, en enlevant les parties gangrenées et en cautérisant le fond des plaies avec des substances escarrotiques. On lave l'organe malade plusieurs fois par jour avec l'acide sulfurique étendu d'eau, et en cas pressant, avec une solution de sel dans du vinaigre. On ne néglige pas non plus l'emploi des masticatoires com-

posés de camphre, de quinquina et de miel. Quant au traitement intérieur, il consiste en décoctions mucilagineuses acidulées et nitrées; et à la fin de la maladie, lorsque les chevaux sont débilités, on administre quelques amers. (Voir *Charbon.*)

GOURME, maladie catarrhale avec toux, écoulement d'humeur par le nez et engorgement des glandes de la ganache. Les jeunes chevaux sont presque tous sujets à cette affection, dont le traitement est le même que celui du catarrhe nasal. (Voir *Catarrhe.*)

GRAPPE. (Voir *Arrête.*)

GRASFONDURE. (Voir *Entérite chronique.*)

H.

HÉMOPTYSIE : évacuation nasale de sang venant du poumon. L'hémoptysie est toujours le symptôme ou d'une lésion mécanique de l'organe, ou de l'irritation de la muqueuse bronchique. On oppose à la maladie les saignées à la jugulaire, la diète, les boissons mucil-

agineuses très-froides et même glacées , blanchies avec la farine de froment. On fait quelques applications de neige et d'eau à la glace, et tant que l'hémoptysie dure, on ne donne qu'un peu de paille au cheval. Après guérison on le laisse quinze ou vingt jours sans travailler.

HÉMORRHAGIE. On appelle ainsi toute effusion de sang un peu considérable, soit qu'elle ait pour cause la rupture de quelques vaisseaux ou l'exhalation.

Les hémorrhagies par exhalation se combattent par la diète, le repos, les émissions sanguines, toutefois si l'animal n'est pas trop affaibli; s'il y a possibilité, on met en contact avec la partie qui fournit le sang, des corps froids, des acides un peu concentrés et des substances acerbes. On cherche aussi à déplacer l'irritation, cause première de la maladie, en plaçant des vésicatoires comme dérivatifs.

On oppose aux hémorrhagies par division de tissu, les réfrigérans, l'amadou, l'agaric de chêne, la poudre de vesse-de-loup et toutes les substances stiptiques;

mais il faut, pour que ces moyens soient efficaces, que les vaisseaux coupés soient d'un petit calibre. S'il en est autrement, on doit opérer la ligature, la compression, ou la cautérisation : ce dernier procédé est le plus mauvais, on n'y recourt que quand les deux autres sont impraticables.

. **HYDROPHOBIE** : horreur de l'eau, symptôme de la rage. (Voir *Rage*.)

HYDROPISE : épanchement séreux dans le tissu cellulaire ou dans une des grandes cavités splanchniques. On doit, dans cette maladie, chercher à donner issue au liquide soit par les sueurs, les urines ou les selles, et à rendre aux tissus leur ton qu'ils ont perdu. Dans ces intentions on met le cheval à l'eau blanche nitrée, aux sudorifiques; on administre matin et soir une demi-once de thériaque ou un quart de litre de vin, dans lequel on fait infuser de la gentiane: on purge avec l'aloès, et on fait des frictions spiritueuses. Quand la maladie a fait de grands progrès, il est rare qu'on en obtienne la guérison.

I.

INAPPÉTENCE : défaut d'appétit, qui caractérise la plupart des maladies. Pour remédier à cette affection, il ne faut pas abuser des toniques, des stimulans et des amers; mais on doit rechercher et combattre la maladie dont l'inappétence n'est qu'un symptôme.

INDIGESTION. (Voir *Colique d'indigestion.*)

J.

JARDE, *jardon* : exostose située à la partie inférieure latérale externe du jarret, sur la tête du péroné; elle finit par envahir la face postérieure de l'articulation d'un péroné à l'autre. Pour le traitement, voir *Exostose*.

JAVART : tumeur phlegmoneuse du bas des extrémités; on en distingue de plusieurs sortes :

1.^o Le *javart simple*. Il ressemble au elon ou furonele de l'homme, et se manifeste vers le paturon. Lorsque l'inflammation est peu considérable, il ne faut qu'entretenir la propreté et accé-

lérer la suppuration par l'application de cataplasmes émolliens ou maturatifs. Quand le bourbillon est formé, on peut y appliquer une pointe de feu, pour produire une escarre. La chute de cette dernière est suivie d'une prompte guérison.

2.^o Le *javart tendineux* a quelque analogie avec le panaris de l'homme ; il se forme près des gâines tendineuses, et est plus grave que le précédent. Ce javart détermine souvent une inflammation aiguë et une forte claudication. Les émissions sanguines, locales ou générales, les débilitans, les fumigations, les bains de pied, les cataplasmes émolliens, les applications stupéfiâtes ou narcotiques, les maturatifs, sont les moyens auxquels on doit recourir pour calmer la douleur et l'inflammation. Lorsque le javart tendineux est bien établi, on l'ouvre sans attendre la période de maturité, dans l'intention de débrider et d'éviter la compression. Après avoir opéré, on déterge avec l'eau tiède, on panse avec un digestif adou-

cissant ou animé, suivant l'état des parties, et on ne lève le premier appareil qu'après deux jours, à moins qu'il n'y ait quelques motifs de le faire plus tôt. On fait ensuite un pansement quotidien, jusqu'à ce que le fond de la plaie soit au niveau de la peau. Alors on ne fait plus usage que d'étoupes sèches jusqu'à parfaite cicatrice.

3.^o Le *javart encorné* : il se montre au biseau de la couronne. Si le mal est peu étendu et peu profond, on agira comme dans le cas de javart simple ; mais si la matière purulente fuse à l'intérieur, il faut promptement faire l'opération dite du *javart encorné* : elle consiste à enlever la portion de corne détachée par le pus, et à panser ensuite comme on le fait pour toute plaie de sabot.

4.^o Le *javart cartilagineux* est caractérisé par la carie du cartilage placé à la face latérale supérieure externe de l'os du pied. C'est le plus grave de tous les javarts, le plus long et le plus difficile à guérir ; il réclame l'extraction du

cartilage; opération grave, qui ne peut être confiée qu'à une main habile.

L..

LAMPAS, *fève* : gonflement du palais près des incisives supérieures. Cette légère affection disparaît sous l'influence de la saignée et d'un régime rafraîchissant.

LANGUE COUPÉE. Le cheval peut se blesser à la langue *en tirant au renard* ou par toute autre cause. Lorsque la lésion est peu grave, il suffit de faire de fréquentes lotions de vin miellé; mais si la plaie est trop considérable pour qu'on puisse espérer de la rénnir, il faut pratiquer l'amputation.

LUMBAGO : affection rhumatismale de la région lombaire, qui gêne et quelquefois empêche la locomotion. La durée de la maladie est variable, comme celle de tous les autres rhumatismes. On la combat par des émissions sanguines, pratiquées le plus près possible des tissus affectés, soit en ouvrant les veines de la queue, soit en appliquant des ven-

ous scarifiées sur les lombes ; moyens qu'on doit seconder par des fomentations et linimens émolliens et calmaus. Si le lumbago est à l'état chronique, il faut recourir aux sudorifiques, aux vésicatoires, scarifications et frictions irritantes, et aux vapeurs résineuses ou aromatiques. On soumet l'animal une heure chaque fois à l'action de ces vapeurs, et on en fait une espèce de bain d'étuve, en mettant le malade sous des couvertures de laine descendant jusqu'à terre : la tête et l'encolure seules restent libres.

LUNATIQUE. (Voir *Fluxion périodique*.)

LUXATION : dérangement des surfaces articulaires. Il y en a une grande variété, vu l'espèce d'articulation où elles arrivent, l'étendue du déplacement, l'ancienneté et la complication de la lésion.

Le traitement général consiste à replacer les os dans leur situation naturelle par des moyens qui varient en raison de la partie luxée ; à les fixer ainsi réduits avec des bandages appropriés à chaque articulation, et à combattre les

accidens inflammatoires avec les antiphlogistiques. Quand l'irritation a cédé, on a recours aux fomentations toniques.

M.

MAL DE CERF. (Voir *Tétanos.*)

MAL DE GARROT: meurtrissure ou blessure avec solution de continuité cachée ou apparente. Lorsqu'il n'y a que simple contusion, on a recours aux réfrigérans, tels que la glace pilée, la neige, l'eau glacée, l'eau très-salée ou contenant de l'extrait de Saturne. On exerce ensuite une compression légère et continuelle sur la partie malade. Si, malgré ces moyens, l'inflammation se manifeste, on la combat par des saignées locales faites à l'aide de ventouses scarifiées, par les émolliens, les boissons blanches et la diète. Une fois l'inflammation calmée, on emploie les spiritueux, les acides et les astringens.

Si la tumeur devient stationnaire et conserve peu de chaleur et de sensibilité, on l'attaque par des frictions résolutives et fortifiantes; quand elle de-

vient fluctuante, on tente d'obtenir la résorption du pus par des cataplasmes d'ail, d'oignon cuit sous la cendre, de pulpe d'oseille, de graine de moutarde. On applique aussi un vésicatoire, et quelquefois, avant d'y recourir, on fait une cautérisation peu profonde, afin d'exalter l'action vitale.

La résorption n'ayant pas lieu, on fait une ou deux longues incisions de chaque côté de la tumeur, à la partie la plus déclive; on déterge avec de l'eau contenant un peu d'eau-de-vie; on s'assure qu'il n'existe point de foyer purulent; on applique sur la peau quelques pointes de feu; on met les surfaces en contact au moyen d'une légère compression, et la réunion peut s'opérer. Le premier appareil ne se lève qu'au bout de sept ou huit jours, à moins qu'il n'y ait obligation de le faire plus tôt. Alors, si rien n'indique la réunion des tissus, on nettoie tous les jours avec de l'eau tiède et du savon noir; on injecte de la teinture d'aloès mêlée avec de l'eau de Rabel, et l'on fait tous les deux ou trois

jours, sur la surface cautérisée, des frictions avec le liniment ammoniacal. Ce traitement est le meilleur pour obtenir la cicatrisation.

S'il se forme un cor sur le garrot, on y remédie par les moyens indiqués à l'article *Cor*. Quand le foyer a trop de profondeur, et que le ligament cervical est intéressé, on pratique des contre-ouvertures, on extrait les tissus mortifiés, on fait dans la plaie des injections d'eau tiède, puis on passe une mèche d'étoupes, afin d'empêcher la réunion de la peau avant la guérison des parties sousjacentes. Si la carie se manifeste aux apophyses épineuses, on l'attaque avec le feu ou l'instrument tranchant; on panse avec des émolliens, en se gardant d'employer trop tôt les excitans, qui pourraient exalter l'inflammation, conséquence naturelle de l'opération. Quand il existe des portions squirrheuses, on les enlève.

Pendant le traitement, le malade ne sera pas promené, la locomotion nuisant à la cicatrisation. On empêchera aussi

Le cheval de se coucher et d'opérer de trop grands mouvemens de flexion et d'élévation de la tête. Dans cette intention, on l'attachera court au râtelier.

MAL DE ROGNON : il affecte la région lombaire et est du même genre que le mal de garrot, aussi lui oppose-t-on un traitement analogue.

MAL DE TAUPE : tumeur qui se développe sur la nuque à la suite de contusions.

Quand la tumeur est récente, on cherche à en obtenir la résolution par des réfrigérans. S'il y a inflammation, on a recours à la diète, aux émolliens, à la saignée locale et générale. L'inflammation dissipée, on met en usage les résolutifs, tels qu'onguent vésicatoire, liniment ammoniacal. Si ces moyens sont infructueux, il faut, aussitôt qu'il y a collection de pus, ouvrir le foyer. Lorsqu'il y a plusieurs clapiers et que les ravages sont étendus, on pratique des contre-ouvertures, dans lesquelles on introduit des mèches d'étoupes, pour faciliter la sortie du pus, et s'opposer en

même temps à une trop prompte cicatrisation.

Les plaies se montrent-elles blafardess et calleuses, on les anime avec une eau styptique. Enfin, s'il y a carie et qu'on ne puisse en arrêter les progrès, il n'y a plus de guérison à espérer.

Le mal de taupe invétéré est toujours une affection grave.

MALANDRES, *solandres* : crevasses ulcéreuses, qui surviennent au pli du genou et du jarret. Le traitement consiste d'abord dans de grands soins de propreté, dans des lotions émollientes et l'application de cataplasmes de même nature. Si le mal est récent, il peut céder à cette simple médication; mais si l'affection est invétérée, il faut d'abord la combattre par les émolliens, ensuite par les astringens, auxquels succéderont des applications d'alun en poudre, secondées par des sétons et des boissons diurétiques. Enfin, si les bords des ulcères sont calleux, on cautérisera légèrement.

MOLETTE : tumeur synoviale, qui se

manifeste près du boulet. (Voir *Vessigon.*)

MORFONDURE : expression impropre, par laquelle on désigne le coryza. (Voir *Catarrhe nasal.*)

MORVE : phlegmasie spéciale de la membrane pituitaire, susceptible de réagir sympathiquement sur d'autres organes. Cette maladie, considérée comme *toujours* très-contagieuse par les uns, comme *presque toujours* par les autres, et comme ne l'étant *jamaïs* par d'autres encore ; cette maladie, dis-je, est l'écueil contre lequel toutes les ressources de l'art ont échoué jusqu'à ce jour. Avant que l'affection soit mieux connue, il est de la prudence de la considérer comme contagieuse.

Quant au traitement, il est encore fort incertain, les auteurs ayant adopté des moyens curatifs analogues à l'idée qu'ils avaient de l'affection. Il paraît malheureusement trop vrai que la morve caractérisée est incurable. Les bornes de cet article ne permettent pas de mentionner toutes les diverses métho-

des d'après lesquelles on a combattu la morve ; elles n'ont d'ailleurs d'autres rapports entre elles que leur commune inefficacité.

Nous considérerons la morve à l'état aigu et à l'état chronique.

Lors de l'invasion de la maladie, il convient peut-être de recourir à l'eau blanche, la diète, les fumigations adoucissantes dans les naseaux et la saignée générale. Si l'on parvenait à combiner des saignées locales avec cette dernière, il y aurait probablement plus de chances de succès. Vers le déclin de la maladie, on peut employer les purgatifs, dans l'intention de porter l'irritation sur le tube intestinal.

A l'apparition des chancre, il faut faire de fréquentes fumigations et injections émollientes. Si l'inflammation paraît céder, on injecte avec des astringens et des dessiccatifs, et on dirige dans les naseaux des fumigations aromatiques.

Quand la maladie passe à l'état chronique, on a recours à la méthode ré-

vulsive. C'est le cas d'employer les purgatifs, les exutoirès, sétons, vésicatoires, auxquels on ajoute les excitans de la peau. Peut-être serait-il avantageux dans certains cas de répercuter l'inflammation au point de rendre de nouveau la phlegmasie aiguë, pour l'attaquer ensuite par les antiphlogistiques : une dissolution de potasse caustique pourrait remplir cet objet.

MULES TRAVERSIÈRES ou *traversines*.
(Voir *Crevasses*.)

MUSARAIGNE : tumeur charbonneuse. Son nom lui vient de ce qu'on a cru, mal à propos, qu'elle était le résultat de la morsure d'un petit quadrupède appelé musaraigne. (Voir *Charbon*.)

MYDRIASE : dilatation et immobilité de la pupille ; c'est un symptôme de l'*amaurose*. (Voir ce mot.)

N.

NÉPHRITE : inflammation des reins. (Voir *Colique néphrétique*.)

NERF-FERRURE, *nerf féru*, *tendon féru* : expression vicieuse, par laquelle

on désigne le résultat d'une contusion sur le tendon. (Voir *Atteinte.*)

Nymphomanie. (Voir *Fureur utérine.*)

O.

OEDÈME : tuméfaction molle et indolente, qui garde quelque temps l'impression des doigts. L'œdème se prononce de préférence aux régions où le tissu cellulaire est abondant et lâche.

Si l'œdème est le symptôme secondaire d'une autre maladie, c'est cette dernière qui réclame avant tout l'attention du praticien; mais quand il est la suite d'une cause extérieure, on y remédie par des frictions sèches, des douches d'eau froide salée ou vinaigrée, et projetées avec une seringue, des fumigations aromatiques, des frictions d'eau de-vie camphrée, des applications de blanc d'Espagne ou de terre glaise, délayés dans du fort vinaigre. On soumet en outre l'animal à un travail modéré à une diète bien raisonnée et à des bouchonnemens fréquens. Si ces moyens ne suffisent pas, on a recours aux sca-

rifications, aux sétons et même au feu.

OIGNON : exubérance de la sole, produite par une exostose de la face inférieure du troisième phalangien. Dans cet état, le pied réclame une ferrure méthodique, et, jusqu'à ce jour, tous les moyens curatifs employés pour combattre l'affection, sont restés sans résultats satisfaisans.

ONGLET : inflammation de la paupière nasale. Au début, on attaque le mal par les émolliens, les saignées locales et générales. Si on n'obtient pas d'amendement, on alterne l'emploi des émolliens et des répercussifs astringens, tels que l'eau de rose, la décoction de feuilles de ronce ou de plantain tenant de l'acétate de plomb en dissolution. On réitère fréquemment les lotions, et lorsque l'inflammation cède, on active le collyre avec l'alcool vulnéraire. Quand le cartilage vient à s'ulcérer, il faut opérer l'exécision de la partie malade.

OPHTHALMIE : inflammation de l'œil, caractérisée par la chaleur de l'organe, le larmolement et la rougeur de la conjonctive.

Lorsqu'une ophthalmie se déclare, on met l'animal à la diète, on le garantit des courans d'air, et on adapte à la tête et à la muserolle du licou un morceau d'étoffe verte de manière qu'il ne frotte pas sur les yeux; on fait aussi des lotions émollientes. Si l'inflammation est très-intense, on pratique des saignées générales et locales. Quand la douleur est calmée, on emploie les astringens; on excite en même temps les fonctions de la peau par des bouchonnemens et des couvertures de laine; on tient le ventre libre, et on fait prendre des boissons nitrées. Si le mal s'exaspère par suite de l'emploi prématuré des collyres excitans ou de toute autre cause, il faut revenir aux émolliens, auxquels on ajoute une décoction de pavot ou même un peu de laudanum, pour calmer la douleur. On ne revient aux astringens que lorsqu'on a de nouveau diminué l'irritation.

Une fois l'ophthalmie passée à l'état chronique, les saignées deviennent inutiles; il faut recourir aux astringens et

aux pommades dites ophthalmiques : la meilleure est celle de Janin , qu'il faut toujours affaiblir. Si, après trois semaines ou un mois, le traitement est sans efficacité, on tente aux paupières l'application du feu médiat ou par rayonnement.

Quant à l'ophthalmie périodique, voir *Fluxion périodique*.

OSSELETS : petites exostoses. (Voir *Exostoses*.)

P.

PARAPHIMOSIS : affection dans laquelle le pénis est retenu alongé et ne peut plus se retirer.

Dans les cas les plus favorables, les bains froids de rivière et les fomentations d'eau glacée favorisent quelquefois la réduction ; mais, comme ces moyens sont toniques, ils doivent être employés avec prudence : aussi, quand il y a inflammation, vaut-il mieux recourir aux bains de vapeurs aqueuses, aux cataplasmes émolliens, fixés à l'aide d'un suspensoir. Si ces moyens ne suffisent

pas, on applique des sangsues sur la partie tuméfiée, ou bien on scarifie parallèlement au membre et à ses parties supérieures et latérales, de manière à ménager l'urètre. Toutes ces opérations restant infructueuses, on opère le débridement, on laisse beaucoup saigner, et on réitère l'emploi des émolliens jusqu'à la fin de l'irritation. Alors on a recours à l'eau vé géto - minérale, pour hâter la résolution.

L'amputation de la verge est presque toujours inutile, et peut avoir fort souvent une terminaison funeste.

PAROTIDITE : inflammation de la parotide. (Voir *Arives*.)

PASSE-CAMPAGNE. (Voir *Capelet*.)

PEIGNE : maladie cutanée, qui survient à la partie antérieure de la couronne. On reconuaît des *peignes secs* et des *peignes humides*; ils ne sont que des variétés de dartres. (Voir *Dartres*.)

PÉRIPNEUMONIE. (Voir *Pneumonie*.)

PHIMOSIS : rétrécissement de l'ouverture du fourreau, qui s'oppose à la sortie du pénis. Diète, repos, fomentations

locales émollientes, telles que les décoctions de mauve, de guimauve, de feuilles de laitue, de têtes de pavot; saignées à la saphène et aux sous-cutanées abdominales, applications de sangsues ou scarifications locales; tels sont les moyens auxquels on a d'abord recours: on a de plus l'attention de soutenir les parties avec un suspensoir, et de les exposer fréquemment à la vapeur de l'eau chaude. Si le mal ne cède pas, on opère le débridement.

PHTHIRIASÉ, *maladie pédiculaire, pouilleusement*: affection ayant pour symptôme le développement des poux. L'animal doit être mis à part dans une écurie très-propre; il sera soumis à un bon régime et sera bien pansé deux fois par jour, mais dans un lieu éloigné de son habitation. Si la phthiriasé se manifeste à la suite d'une maladie, c'est celle-ci qu'il faut d'abord attaquer: on a ensuite recours aux moyens externes, tels que poudres, lotions, pommades, toutes composées de substances plus ou moins actives; elles portent leur action

sur les poux et les détruisent eux et leurs lentes.

PIQÛRES VENIMEUSES. (Voir *Plaies venimeuses*.)

PLAIES : solution de continuité produite par une cause qui agit mécaniquement. Les plaies offrent de nombreuses différences par rapport à leur étendue, à leur situation, à leur état de simplicité ou de complication, à la nature des instrumens qui les ont produites, etc. Nous nous bornerons à dire un mot des *plaies simples*, des *plaies suppurantes* et des *plaies venimeuses*.

Plaies simples : elles sont faites par les instrumens tranchans. Lorsque la division est opérée nettement, la terminaison la plus favorable est la réunion par première intention, c'est-à-dire, sans qu'il y ait établissement du travail de la suppuration.

Plaies suppurantes : ce sont celles qui ne sont pas susceptibles de se réunir par première intention ; elles ont trois périodes : l'inflammation, la suppuration et la cicatrisation.

Si l'inflammation est violente, on y oppose la diète, les émolliens, les saignées : on couvre toujours les plaies pour les soustraire à l'action de l'air. Pendant la suppuration, on règle la fréquence des pansemens sur le plus ou moins d'abondance du pus. Si les chairs deviennent blafardes, on réveille leur sensibilité par l'emploi d'un digestif animé. Si les bourgeons charnus dépassent le niveau de la peau, on les saupoudre avec l'alun calciné, ou bien on a recours à la pierre infernale.

Plaies venimeuses. Dans ces plaies la solution de continuité n'est que d'un intérêt secondaire; c'est la matière vénéneuse, le principe perturbateur introduit dans la plaie, dont il importe surtout d'arrêter les effets. Immédiatement après que la plaie a été faite, le principe délétère est encore tout entier dans les tissus lésés : c'est alors qu'il faut le détruire ; une cautérisation profonde est le moyen le plus efficace pour remplir cette intention.

Quand le cheval a été attaqué par un

essaim d'abeilles ou de guêpes, l'ammoniaque liquide, employée sur-le-champ, est le meilleur spécifique. Mais, si on n'a pas saisi le premier moment, les applications émollientes, les bains de vapeurs aqueuses, sont d'un grand secours pour diminuer l'inflammation et calmer les accidens.

PLEURÉSIE : inflammation de la plèvre, due à un refroidissement subit de la peau. Cette maladie est extrêmement dangereuse, et la marche en est très-rapide. La première indication à remplir, est de rétablir les fonctions de la peau au moyen de bouchonnemens fréquens, de couvertures et de boissons adoucissantes chaudes. On tient l'animal à une diète délayante; on saigne fréquemment et abondamment, surtout à la veine sous-cutanée thoracique, et dans ce dernier cas on seconde la sortie du sang par des fomentations tièdes. Quand la douleur locale, la fièvre et la gêne de la respiration sont diminuées, on applique un vésicatoire sur le côté malade. Il faut s'abstenir de purger, et

ne donner que des lavemens émolliens, pour prévenir la constipation.

PNEUMONIE, aussi appelée *péripneumonie*, *fluxion de poitrine* : inflammation du parenchyme pulmonaire, due ordinairement à des courses violentes et à un arrêt de transpiration. La pneumonie se termine par résolution, suppuration, gangrène ou induration. Le traitement de cette maladie ressemble beaucoup à celui de la pleurésie. Au début on a recours aux bouchonnemens, aux boissons tièdes nitrées adoucissantes, aux lavemens émolliens, aux saignées à la jugulaire, à la diète. Sur le déclin de la maladie on applique les sétons ou vésicatoires.

POIREAUX, *verrues* : excroissances indolentes et comme cornées, généralement peu volumineuses. Les moyens à employer pour guérir les poireaux sont la ligature, l'extirpation ou la cautérisation.

POUSSE : maladie de la nature de l'asthme. On n'est d'accord ni sur le siège ni sur la cause de cette affection;

toujours est-il qu'elle est incurable. On peut, il est vrai, en retarder les progrès, en ne nourrissant le cheval que de paille, d'avoine et d'eau blanche; en le saignant de temps en temps; en le soumettant à un travail modéré mais suivi, et en calculant les repas de manière que le malade ne travaille pas immédiatement après avoir mangé, et ne mange pas non plus immédiatement après avoir travaillé.

POUX, *vermine*. (Voir *Phthiriasis*.)

PRURIT. (Voir *Démangeaison*.)

PULMONIE. (Voir *Pneumonie*.)

Q.

QUEUE-DE-RAT, *arrête*: croûtes écailleuses qui envahissent le tendon à la suite des eaux aux jambes. (Voir *Eaux aux jambes*.)

R.

RAGE: maladie communiquée par la morsure ou la bave d'un chien enragé. Elle se manifeste par accès ordinairement caractérisés par l'envie de mordre.

et l'horreur de l'eau. Les moyens prophylactiques à opposer au développement de l'affection, sont la cautérisation prompte et profonde non-seulement de la plaie, mais encore de toutes les égratignures; les onctions d'onguent vésicatoire, les boissons avec acétate d'ammoniaque, la diète et la saignée. Si ce traitement reste infructueux, l'animal enragé doit être abattu.

RÉTENTION D'URINE : difficulté ou impossibilité d'uriner, avec sentiment de chaleur et de douleur. La rétention d'urine peut être produite par le resserrement du col de la vessie, ou par la présence de calculs. On combat cette cruelle maladie par la diète blanche ou absolue, suivant l'intensité des phénomènes; par les lavemens calmans, la saignée, les décoctions de guimauve ou de graine de lin, administrées en boisson, mais à petite dose. On doit recourir aussi aux applications émollientes sur la région lombaire et aux onctions calmantes entre l'anus et le scrotum. Lorsque la rétention est complète, il

faut se garder d'employer les diurétiques ; ils ne feraient qu'augmenter la sécrétion de l'urine , sans favoriser son rejet.

RHUME. (Voir *Catarrhe.*)

ROUX VIEUX. (Voir *Gale.*)

S.

SEIME : fente longitudinale , qui se montre au sabot , soit en pince , quartier ou talon. Si l'affection est légère et récente , elle cède quelquefois à de simples onctions de corps gras. Mais si la seime est profonde , il faut en amincir les bords , pénétrer jusqu'au vif. Quand la chair cannelée est exubérante , on l'excise et on la touche avec un caustique. On place ensuite un premier plumasseau chargé de térébenthine ; on remplit le vide avec des étoupes , et on applique sur le tout un emplâtre d'onguent de pied convenablement assujetti. Ce premier appareil s'enlève au bout de cinq ou six jours ; on panse ensuite tous les trois jours. Enfin , quand la suppuration est bien établie , on fait un pan-

sement quotidien, et on se conduit jusqu'à parfaite guérison, comme en cas de plaie simple.

SOLANDRES : crevasses ulcéreuses qui envahissent le pli du jarret; elles sont de la nature des malaudres. (Voir *Malandres*.)

SOLE : elle peut être *battue* ou *foulée* par contusion, *échauffée* ou *brûlée* par l'application d'un fer trop chaud.

Sole battue ou *foulée* : on y remédie par le traitement indiqué à l'article *Bleime*. (Voir ce mot.)

Sole échauffée ou *brûlée*. Si l'affection est légère, et surtout très-récente, on amincit la sole, et on tâche de faire avorter l'inflammation par des pédiluves rendus réfrigérans par l'addition de glace ou de neige. On applique en outre des compresses imbibées d'ammoniaque affaiblie. Si l'inflammation est développée, on a d'abord recours aux cataplasmes émolliens, pour en modérer l'intensité. Si la corne se trouve détachée du tissu réticulaire, on amincit la sole, sans aller jusqu'au vif; on enlève la portion désu-

nie avec la feuille de sauge; on applique quelques plumasseaux chargés de térébenthine; on fixe le tout avec une bande, et on attache un fer étranglé, pour ne pas être obligé de déferer à chaque pansement.

Les pieds secs ont en outre besoin d'être enduits de corps gras ou de cataplasmes émolliens.

SUROS : exostoses, qui ont leur siège : au canon. (Voir *Exostoses*.)

T.

TAUPE ou TESTUDO. (Voir *Mal de taupe*.)

TÉTANOS : spasme, contraction permanente, générale ou partielle, des muscles. Le tétanos traumatique, c'est-à-dire celui qui vient à la suite d'une plaie, est presque toujours mortel.

Les antiphlogistiques, les saignées générales, les breuvages antispasmodiques, les lavemens émolliens opiacés, l'extrait d'opium indigène, donné à dose graduellement croissante : tels sont les seuls moyens qu'on puisse employer rationnellement dans cette maladie.

TOUX : expirations violentes, quelquefois convulsives, courtes et sonores. La toux n'est point une maladie spéciale, mais bien le symptôme des affections des organes respiratoires. La toux est-elle sèche, elle réclame les adoucissans et les calmans ; est-elle accompagnée d'une copieuse expectoration, elle exige l'emploi de légers stimulans. (Voir *Catarrhe.*)

TRANCHÉES. (Voir *Colique.*)

TRAVERSINE. (Voir *Crevasses.*)

V.

VARICE : dilatation d'une veine formant une nodosité inégale et indolente. Cette affection, due au relâchement des tissus, réclame une compression méthodique et uniforme, l'emploi d'astringens énergiques et l'application du feu médiat : tous ces moyens sont souvent infructueux.

VERS : animaux invertébrés, qui existent dans l'intérieur du corps. Lorsqu'un cheval a des vers, on administre d'abord des lavemens émolliens, et aussitôt

qu'on a calmé l'irritation, on a recours aux amers et aux vermifuges en poudre et en décoction.

VERTIGE, *vertigo* : sorte de délire, tantôt furieux, tantôt tranquille, occasioné par l'inflammation du cerveau.

Le vertige est dit *essentiel*, quand le cerveau est directement offensé; et il est *symptomatique*, quand le mal est dû à une cause éloignée, telle qu'une colique ou entérite.

Dans le vertige essentiel on a recours à la diète, aux boissons blanches, aux lavemens, aux saignées copieuses et répétées, aux applications réfrigérantes sur la tête, et aux sétons.

Dans le vertige symptomatique abdominal il faut se garder de saigner avant qu'on ait obtenu l'évacuation des matières qui irritent le tube intestinal.

Dans l'un et l'autre cas, il faut attacher le cheval de manière qu'il ne puisse se blesser, lui faire une abondante litière, et ne pas l'exposer au soleil.

VESSIGON : tumeur synoviale du jarret, qui survient entre le calcanéum et

le tibia. Le vessigon est simple, lorsqu'il n'apparaît que d'un côté; il est double, s'il se montre à la fois sur les deux faces. On remédie au vessigon par des frictions fortement astringentes, l'application des vésicans, la compression uniforme et méthodique, et enfin par la cautérisation médiate.

FIN.

Table.

Nota : Les os cotés d'un astérisque ne sont point apparentables sur la planche.

Les numéros à gauche des lignes indiquent le nombre des os et ceux à droite renvoient à la situation de ces mêmes os.

OS DE LA TÊTE.

Os du crâne.

1 Occipital	N ^o 1
1 Pariétal	2
1 Frontal	3
2 Temporaux	4
1 Sphénoïde	5x
1 Ethmoïde.	6x

Mâchoire antérieure.

2 Os du nez	7
2 Lacrymaux	8
2 Ligomatiques	9
2 Grands maxillaires	10
2 Petits maxillaires	11
1 Vomer	12x
4 Cornets	13x
2 Palatins	14x
2 Pterygoidiens	15x

Mâchoire postérieure.

1 Maxillaire proprement dit	16
1 Hyoïde	17x

OS DU TRONC.

7 Cervicales	18
12 Dorsales	19
6 Lombaires	20
1 Sacrum	21
13 ou 14 Coxygiens	22
13 Côtes sterneles	23
13 Côtes asternales	24
1 Sternum	25
1 Caudal	26
<u>88</u>	

Planche 1^{re} Squelette.

OS DES MEMBRES.

Membres thorachiques.

2 Scapulum	27
2 Humerus	28
2 Cubitus	29
14 Carpiens ou os du genou	30
2 Grands métacarpiens	31
4 Petits métacarpiens	32
4 Sésamoïdes	33
2 Premiers phalangiens	34
2 Seconds phalangiens	35
2 Troisièmes phalangiens	36
2 Naviculaires	37x

Membres abdominaux.

2 Femur	38
2 Rotules	39
2 Tibia	40
2 Péronés	41
12 Tarsiens	42
2 Grands métatarsiens	43
4 Petits métatarsiens	44
4 Sésamoïdes	45
2 Premiers phalangiens	46
2 Seconds phalangiens	47
2 Troisièmes phalangiens	48
2 Naviculaires	49x

76

RÉCAPITULATION.

Dents	40
Os de la tête	28
Os du tronc	88
Os des membres	76

Total 232

Plaque 2: Tares et défauts de conformation.

<i>Barres offensives</i>	Nº 1
<i>Plat au poulain venant du loup</i>	2
<i>Vistales aux enjures</i>	3
<i>Glandes de morve</i>	4
<i>Langue petite</i>	5
<i>Tiquar</i>	6
<i>Siffleur</i>	7
<i>Narines peu fendues</i>	8
<i>Portant au vent</i>	9
<i>Yeux petits</i>	10
<i>Oreilles trop longues</i>	11
<i>Garot bas</i>	12
<i>Dos de carpe</i>	13
<i>Côtes plates</i>	14
<i>Ehance</i>	15
<i>Corrin</i>	16
<i>Croupe amolée</i>	17
<i>Queue de rat</i>	18
<i>Pourpoint trop petit</i>	19
<i>Lerolle</i>	20
<i>Flancs retroussés</i>	21
<i>Encoche trop longue</i>	22
<i>Tranchus</i>	23
<i>Capotés</i>	24
<i>Jardou</i>	25
<i>Coube</i>	26
<i>Epaux en cailleur</i>	27
<i>Suirs</i>	28
<i>Whites transverses</i>	29
<i>Crappes</i>	30
<i>Sole ou pied de bœuf</i>	31
<i>Puyard</i>	32
<i>Epaule au large au coude</i>	33
<i>Noef ferme</i>	34
<i>Long jointe</i>	35
<i>Quartier faible</i>	36
<i>Pourmilière</i>	37
<i>Seime quart</i>	38
<i>Mamarchure</i>	39
<i>Avant bras grêle</i>	40
<i>Tondeu finili</i>	41
<i>Montant le chemin à St. Jacques</i>	42
<i>Epaule plate</i>	43
<i>Ennet</i>	44
<i>Serre du devant</i>	45
<i>Erup aux ars</i>	46

Lèvre pendante	1
Langue pendante	2
Lèvres trop grosses	3
Chancres et écoulement des narines	4
Bout du nez gros	5
Chaufrein enjager	6
Yeux larmoyans, dragon, taïes	7
Solères creuses	8
Oreillard	9
Mel de sape	10
Joues charnues	11
Grosse ganache	12
Carle	13
Encolure fautive	14
Gorge pendante	15
Cou de hache	16
Garrot charnu	17
Enselles	18
Rein bas	19
Flanc serré	20
Épaupe ou chancro	21
Cuisses plates	22
Pistule à l'anus	23
Puissiquet	24
Puissif	25
Ventre de vache	26
Rumprhale ou hernie	27
Fixant dans le fourreau	28
Jambe grele	29
Incurvation de la rotule	30
Effort de hanche	31
Loque au poitrail	32
Carillon de faren	33
Tessiquet	34
Sclaustrés	35
Jurde	36
Épauvin de baril	37
Hydropisie du jarret	38
Farice	39
Jaune tendineux	40
Amlure	41
Claud de rue	42
Droit sur son derrière	43
Atteinte envermée	44
Pied corne	45
Molléttes	46
Fuse	47
Carre au	48
Mélandres	49
Arque	50
Droit sur son devant	51
Forçures	52
Épaule chargée de chair	53
Court pointe	54

Planche 3^e Tares et défauts de conformation.

Planche 4^e. Proportions géométrales.

Prime. 1 2 3 Têtes.
1 Seconde.

Plaque 5^e. Ferrures méthodiques.

Fer ordinaire antérieur.

Fer ordinaire postérieur.

Fer à caractère.

Fer couvert.

Fer demi-couvert.

Fer à branches couvertes.

Fer à une branche couverte.

Fer à planche.

Fer à deux bosses.

Fer à une bosse.

Fer à pince tronquée.

Fer à triangle.

Fer à lunettes.

Fer à demi-lunette.

Fer à la turque.

Fer à pince prolongée.

Fer à pince très épaisse.

Fer à long bec.

Fer à plaque.

Fer à pince bas étendu.

Fer à une branche écharnée.

Fer à deux écharnées.

Fer à dessolure.